

Il faudra bien se résoudre à mourir seul

Andrevon, Jean-Pierre

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

présence du futur

jean-pierre andrevon

il faudra bien se résoudre à mourir seul



denoël

JEAN-PIERRE ANDREVON

***Il faudra
bien
se résoudre
à mourir seul***

nouvelles

DENOËL

AVERTISSEMENT :

— Trois des huit nouvelles formant ce recueil ont fait l'objet d'une prépublication. Il s'agit de :

HAUTE SOLITUDE (sous le titre originel de : *Le temps des grandes solitudes*), in FUTURS n° 1, mai 1978.

LA NUIT DES BÊTES, in LE MONDE n° 11553, mars 1982.

LE TEMPS DE LA NUÉE GRISE, in FICTION n° 264 bis, 1975.

Les cinq autres textes sont inédits à ce jour.

© 1983, by Éditions Denoël
19, Rue de l'Université, 75007 Paris

ISBN : 2-207-30363-2

1

Les femmes

Durer, c'est s'économiser

1.

Il fait noir. Il y a juste au-dessus du lit la petite ampoule de secours bleu foncé, qu'on peut jamais éteindre. Luce préfère l'obscurité. Plusieurs fois déjà je lui ai dit : Allez, quoi, on va faire ça en pleine lumière, que je puisse bien voir ta figure quand tu montes au ciel. Elle m'a toujours répondu : Veux-tu bien te taire ! On ne dit pas des choses comme ça... Moi, je veux être dans le noir. Alors je capitule, mon capitaine, et on fait ça dans le noir.

Elle est catholique, Luce. Catholique, pas mariée, et pourtant pas vierge pour autant quand elle est arrivée, faut pas croire. Mais des vierges, aujourd'hui, y en a autant que des ch'veux sur la tête à Mathieu.

Je lui ai demandé souvent combien elle avait eu d'amants. Elle a jamais voulu me répondre : c'est des choses qu'on dit pas, il paraît. Mais je parierais qu'elle en a eu autant que les doigts de mes mains, ou plus (à vingt-quatre ans !), parce qu'au lit elle est loin d'être gourde, la Luce. Catho ou pas, elle a de l'expérience. En ce moment elle est couchée sur moi, et je sens ses hanches remuer sur mon ventre. Je l'ai pas encore rentrée, mais je sens que je suis d'un dur, d'un dur ! Elle m'embrasse, sa langue va profond dans ma bouche, sa main vient saisir mon aiguillon et l'enfile doucement dans son petit nid douillet. Il était temps, je lui dis, parce que sinon j'allais partir dans la nature. Je sens qu'elle rit sans cesser de faire tourner sa langue dans ma bouche. Et le mouvement de son ventre fait aussi tourner mon oiseau dans ses intérieurs, même qu'elle me le pince avec sa paroi. Pas de doute, elle sait y faire. Moi j'aime bien cette position, parce que c'est peinard. Je lui dis : pour une fille à bon Dieu, tu fais pas que le missionnaire ! Elle rit contre ma bouche, en remuant de plus en plus vite. Moi, j'aime bien faire rire les nanas. Même pendant la baise. Surtout pendant la baise : ça décontracte. Et les faire rire, à tous les coups j'y arrive parce que je suis un marrant. Là, je sens que c'est pas seulement à la faire rire que je vais arriver. Elle commence à gémir, elle me dit Manu, Manu, viens, viens... oh ! viens... Pour pas la décevoir, je viens. D'ailleurs je serais venu de toute façon, vu la manière dont elle s'y est prise. Et dont elle s'y prend encore, parce

qu'elle ne cesse pas de bouger et de gémir. Et moi, j'aimerais bien qu'on fasse la pause de la mi-temps.

Heureuse ? je fais en lui tapotant les omoplates. Elle hoche la tête dans mon cou et cesse peu à peu de se tortiller au-dessus de moi. Mais quand mon machin tout mou sort de son ventre, elle lâche un petit oh ! désappointé. T'en fais pas, je lui dis, on remet ça dans un petit quart d'heure. Elle glousse et se colle à moi à m'étouffer. C'est une belle fille, Luce Barra. Pas jolie-jolie, mais grande, avec des gros seins, des grosses fesses et un joli petit cresson châtain clair, bien frisé, comme ses cheveux.

Tu sais, elle me dit, finalement je suis contente qu'on soit que tous les deux, parce que j'aimerais pas que tu le fasses avec d'autres filles. Je ris. Ben tu vois, comme ça au moins tu n'as rien à craindre... Elle se serre encore plus contre moi. Sa main glisse lentement contre ma poitrine et joue avec mes poils, contre mon estomac et joue encore avec mes poils, contre mon ventre et joue toujours avec mes poils. Puis elle va fouiller dans mon buisson et en ressort mon machin tout mou et gluant. Catho mais pas manchote !

Tu vas revenir, hein ? Tu vas revenir dans moi ?

Je réponds rien, mais j'appuie ma main sur le dessus de sa tête, et je pousse, pour faire glisser son visage vers mon ventre. Elle dit faiblement non, non... Mais elle résiste pas trop. Luce, ma suce... je fais. Et je me marre. Dans la pénombre, je ne vois pas si elle se marre ou non. Mais à mon avis, elle doit se marrer, silencieusement. Je la fais marrer tout le temps, c'est bien simple. J'ajoute : si tu me Lucas pas, ma suce, je vais me barrer, Barra. Et je me marre derechef, comme on dit dans les bouquins.

Elle, elle peut plus tellement se marrer, parce que maintenant elle a la bouche pleine.

2.

Le matin, c'est toujours le même cirque pendant que je boucle toutes ces saloperies de fermoirs magnétiques, que je me passe les courroies sous les bras et sur les couilles, que je vérifie la pression de la bouteille d'oxygène et la bonne marche du dosimètre, que je rabats la cagoule, que je... le grand jeu, quoi. Oui, c'est toujours le même cirque, elle s'accroche à moi comme un morpion en mal d'amour, ses grands yeux sont tout humides de larmes, sa bouche est entrebâillée comme elle a des traits plutôt lourds et mous elle fait carrément vache. Allons, ma poulette, je lui dis, pleure pas... Je vais revenir, tu

sais bien... Hein ? Qui c'est qui va revenir donner du bonheur à sa poulette adorée ? C'est Manu ! Manu le Manouche à sa petite nunuche !

Comme on dit dans les bouquins, elle sourit à travers ses larmes et elle avale ses sanglots. Mais tu vas revenir quand ? elle fait. Là, je fais mine de réfléchir profondément, et puis j'y vais de mon baratin : Il faudra compter une bonne semaine... Ou un peu plus. Dans les dix, douze jours, quinze au maximum. Mais en bossant dans ce merdier, là-haut, je pense constamment à toi...

Je lui prends le menton dans mon gros poing ganté de teflon/kevlar, je lui relève la tronche. Tu sais, les conditions sont effroyables, là-haut. C'est dur. Très dur. Mais je le fais pour toi. Pour nous. Si j'avais été seul... adieu les amis ! J'aurais croqué ma capsule de cyanure, et bon vent.

Je joue carrément les Bogart, ou les John Wayne. Et ça marche. Surtout qu'il faut pas parler suicide à une catho même dessalée. Ne dis pas ça ! elle crie. Ne dis pas ça... Et elle pose sa bonne grosse joue sur mon épaule caoutchoutée. De toute façon je t'appellerai toutes les fois que ce sera possible, je lui dis. Et je fais sonner mon index sur le boîtier de mon émetteur. Je sais que tu peux pas me répondre, mais au moins tu entendras ma voix...

Je serai courageuse, elle fait. Je n'en doute pas, je réponds. Et puis tu as des bouquins, des bandes avec de la musique, et cent cassettes pour ton magnétoscope, avec des films chouettes... *Le gendarme de Saint-Tropez*, *L'as des as*, *Borsalino*, tout ça. Je suis sûr que le temps va passer comme un pet. Je me marre, et j'ajoute : Bon, quand faut y aller, faut y aller.

Je boucle les fermetures de sécurité de ma cagoule, j'ouvre la valve de l'oxygénéur et je m'arrache à ses bras. Je forme le code de son sas sur mon verrouilleur, et la porte ovale pivote. Je me retourne, je fais un dernier geste à Luce Barra, et la porte s'encastre à nouveau dans l'ouverture. Quand faut y aller, faut y aller.

3.

Je tape le code du sas sur le boîtier de mon verrouilleur et la porte extérieure pivote. Je pénètre dans le sas, qui est ovale, d'une longueur de deux mètres à peu près. Il est baigné d'une lueur rouge qui vient de deux tubes plaqués aux parois. On se croirait dans un vagin le premier jour des anglais.

Je m'immobilise deux minutes au milieu du vagin, et ça vient.

Haha ! Ce qui vient, c'est la pulvérisation de sécurité, pour me laver des dernières particules radioactives, s'il y en avait. Ensuite je déverrouille la seconde porte, qui donne directement sur l'E.I.

Elle est juste derrière, parce qu'avant de rentrer dans le sas je lui avais phoné que j'arrivais. Elle se jette dans mes bras avant que j'aie pu faire le moindre geste pour quitter mes frusques antirad. Attends ! Attends ! ma poulette... je gueule. Laisse-moi au moins me mettre à l'aise. J'arrive à dégrafer ma cagoule, et elle m'en roule un jusqu'au fond des amygdales. Que je suis contente... que je suis contente que tu sois revenu... J'avais cru... j'avais pensé...

Elle s'arrête, je vois que ses quinquets sont humides. Tu avais cru quoi, ma poulette ? je lui dis. Elle répond : Tu sais bien... Un accident. Et que moi je reste toute seule ici jusqu'à la fin de mes jours... Tu comprends, tu m'avais dit que tu resterais une semaine parti. Et tu es resté absent vingt et un jours. Vingt et un jours ! J'ai compté. Alors...

Elle peut plus continuer, la petiotte : elle fond en larmes. Alors, en me déloquant, je m'efforce de la rassurer. Mais faut pas te faire des idées comme ça... C'est pas demain la veille que ton vieux Manu se fera avoir aux pattes. C'est vrai que j'ai été long. Mais si tu savais le boulot ! Et puis faut y aller mollo... Mais je fais gaffe ! J'y tiens à ma peau, tu sais. Et même à tout ce qu'il y a à l'intérieur !

Elle renifle, elle se marre. J'arrive toujours à la faire marrer. Je suis un marrant, moi. J'ai fini d'enlever ma pelure, je vais prendre une petite douche vite fait, et je lui demande ce qu'elle m'a préparé de bon pour grailer afin de fêter mon retour, parce que j'ai la dent creuse. En me séchant aux rayons, je la regarde qui déplie la minuscule table encastrée dans le mur, qui sort la vaisselle du petit placard, qui met le couvert, qui avance les deux tabourets pliants. Tu sais, elle me dit, avec ce qui sort du distributeur, c'est pas facile de préparer des repas luxe. Mais j'ai pu mettre de côté les meilleures choses pour ton retour. J'ai fait des quenelles sauce suprême, et puis du veau avec des petits pois. J'ai gardé aussi du jambon et de la crème café avec des biscuits. Il n'y a que le vin, je ne sais pas s'il est bon, mais de toute façon c'est toujours le même...

Brave petiotte ! Elle s'est privée pour moi. Je vais la rejoindre à la table (j'ai quand même passé son peignoir pour être plus correct) et je la regarde qui se penche vers le four à micro-ondes pour prendre son veau aux petits pois. Ses deux mignonnes fesses rondes tendent son pantalon vert pomme. À croquer. Je lui caresse la croupe en lui disant que tout compte fait je commencerais bien par le dessert. Elle se marre. Mais je m'assieds quand même parce que j'ai la canine. Et puis ça sent bon, ce veau aux petits pois.

Tu es la meilleure ! je lui dis.

Elle se marre. C'est pas bien difficile, elle fait, puisqu'il n'y a que nous deux. Je me marre à mon tour. Elle est marrante, avec son accent pied-noir. Ouais, elle est marrante, la Claire Fernandez.

4.

Heureuse ? Je lui dis.

Tu sais bien que oui, mon chou, elle me répond. Alors je me retire doucement. On recommencera, tout à l'heure, mon lapin ? elle roucoule, faussement pudique. Mais oui, mais oui, sûr qu'on recommencera. Et je lui balance par-dessous les draps une gentille mandale sur les fesses, qu'elle a grasses, avec des... comment on appelle ça, déjà ? Des vergetures. Ouais, des vergetures.

Elle a déjà eu deux gosses, Éliane Rigaud. Elle me l'a dit. Deux gosses, un garçon et une fille, je crois. Elle m'en parle de temps en temps. Moi, j'essaye toujours de faire dévier la conversation : chaque fois qu'elle en parle, de ses deux miards, ça coupe pas qu'elle se mette à chialer. La vraie fontaine, pire qu'entre ses cuisses quand je la fais reluire.

Qu'est-ce qu'ils ont bien pu devenir ?... qu'elle se lamente. Moi, je la regarde d'un air faussement détaché, et puis je regarde en l'air, et puis je me mordille l'ongle du pouce, pour faire vrai. Alors elle comprend ce que je veux lui faire comprendre rapport à ses deux mioches, et elle pleure de plus belle.

Mais pas aujourd'hui. Elle plaque son dos contre moi, elle enfonce ses grosses fesses contre mon ventre, et je niche ma bite molle entre ses fesses, comme un petit zozieau dans un grand nid humide. Elle soupire. Elle me dit : Tu m'aimes ? Je lui dis que bien sûr, pardi, je l'aime. Je n'aime même qu'elle. Alors elle rigole et répond : C'est pas bien difficile puisque nous sommes seuls au monde, toi et moi. Je me mets à rigoler, et je répète : Ben oui, c'est pas bien difficile, puisque nous sommes seuls au monde, toi et moi. Je rigole, je rigole, et elle se serre encore plus contre moi, et je sens sa main qui s'infiltre entre mon ventre et ses fesses, sa main qui cherche, qui trouve et qui saisit mon petit zozieau, et qui se met à le secouer pour qu'il reprenne de la vigueur. Doucement, ma poulette, je lui dis. Laisse-le se reposer un moment. C'est pas un pивert. Un pивert ? qu'elle fait. Ben oui, un pивert, j'explique. Tu sais bien : l'oiseau qui fait tac-tac-tac-tac sans s'arrêter.

Elle se marre et me lâche la bestiole. Je referme mes bras autour de sa poitrine, et je sens ses gros seins mous qui se creusent sous mes

bras. Elle commence à me caresser les bras. Qu'est-ce que tu es poilu, toi ! elle me dit. C'est la virilité, je réponds. Elle rit et ajoute : Mon pauvre mari, il était lisse comme une femme... J'espère qu'il était pas comme une femme à l'endroit où on doit être un homme, je lui fais du tac au tac, comme le pivert. Elle rit. Elle me trouve marrant. Elles me trouvent toutes marrant. Toutes les femmes m'ont toujours trouvé marrant. Ça n'a rien d'étonnant : je suis un marrant. Mais demain il faudra que je la quitte pour une vingtaine de jours, alors je dois lui donner sa part de bonheur, sinon elle risque de me parler de son défunt mari pendant des heures.

Quand on refait ça, elle me dit : Reste, je veux te sentir en moi toute la nuit. Je détourne la tête parce qu'elle a une haleine pas de la première fraîcheur. Faut dire qu'avant de se glisser dans les plumes on a pas mal picolé. Ça va pas être commode pour dormir, ma poulette, je lui dis. Elle rit, la Rigaud Éliane, elle rigaule, et je la sens qui tortille sous moi ses larges hanches pour que je sois plus à l'aise. Elle est pneumatique, l'Éliane. C'est bien agréable. Je vais attendre qu'elle s'endorme, et après je me dégagerai.

Mais je crois bien que c'est moi qui me suis endormi le premier.

5.

Quand faut y aller, faut y aller, je lui dis.

Tu peux pas rester un moment encore ? elle me répond.

Poulette, le devoir, c'est le devoir... Je dresse l'index pour avoir l'air martial, comme on dit dans les bouquins. Je dresserais bien aussi autre chose si je pouvais, mais je peux plus. Trois fois dans la nuit, c'est déjà pas mal. C'est même bien. Mieux que bien, quand on y pense. Hein, ma Solange ?

Elle a piqué le nez dans l'oreiller, ma Solange. Elle m'a pas entendu. Elle roupille déjà. C'est fou ce qu'elle peut roupiller, Solange. Une fois elle m'a dit que dormir, c'est ce qu'elle préférerait dans la vie. Et jouer au docteur ? que j'avais répliqué. Elle m'avait dit que c'était pas mal aussi, surtout les ventouses et les piqûres. Ça me surprend toujours quand une nana lâche une bulle. Mais c'est vrai que la Solange, c'est une drôle de drôlesse. Dommage qu'elle ait le téton maigriot et pendouillard. Pas qu'un, d'ailleurs : les deux. Mais mieux vaut une pas trop bien balancée qui aime ça plutôt qu'une star du genre poupée gonflable qui s'endort dès qu'elle est dans les draps.

Du coup qu'elle dort, plus rien ne presse. Faut y aller, d'accord, mais mollo. Je me tire doucement du lit, je vais au coin-cuisine et

me fais un petit café. Au lever, rien ne vaut un petit café sur le zinc. Si j'ai pas mon petit café, je suis patraque. Une fois le café bu, ça va mieux. Je retourne près du paddock. Solange a toujours le nez dans l'oreiller. Ses cheveux blonds (elle se teint, ou plutôt elle se teignait, avant, mais ses racines recommencent à pousser bien noir) sont répandus sur son dos. Elle claque des dents. Les filles, quand ça dort, ça claque des dents ou ça grince des dents. Les mecs, ça ronfle. Un beau concert ! En passant près du lit pour prendre mes affaires, je regarde ma silhouette dans la glace de l'armoire. Attention, Manu, tu prends du ventre ! Faudrait que je me surveille.

Pour le moment, on va arranger ça en se loquant. Comme l'autre pionce j'ai pas à chiader le réalisme, j'ai pas besoin de boucler le merdier antirad jusqu'au cou, ni de fermer la cagoule, ni de brancher ce putain de masque sur la bouteille à oxygène. C'est déjà assez chiant à porter comme ça.

Je tape le code sur mon boîtier et la porte s'ouvre. Je passe le sas, la porte se referme dans mon dos. Solange m'aura pas vu partir. Tant pis pour elle. Elle va avoir le temps de penser à moi ! Sur la face extérieure du sas, la petite plaque noire indique :

SOLANGE GARCIN

T'es mon seul ange, je lui dis souvent. Elle se marre. Alors j'ajoute : ça vaut mieux que d'être une garce, hein ? La première fois elle a pas compris tout de suite. Les nénettes, c'est dur à la comprenette, surtout avec un type comme moi, qui aime bien se marrer et faire marrer.

Le couloir est devant moi, vide, illuminé comme le métro. Je l'enfile... ho ! sans jeu de mots. Ce foutu scaphandre me serre aux fesses, m'écrase les roubignoles et pue la sueur. Vivement que je me débarrasse de tout ça. En marchant, je passe devant un autre sas à verrouillage électronique. Sur la petite plaque noire, un nom :

LUCE BARRA

Mais je ne m'arrête pas.

6.

Avant de rentrer chez moi pour me reposer et bouquiner et faire différents trucs, je vais quand même à l'étage du dessus, pour jeter un coup d'œil. C'est pas que ce soit utile : c'est juste une manie, une manière de faire que je me sens obligé. Je prends l'ascenseur qui se trouve au bout de la cursive D, où il y a toutes les portes des sas avec les noms, et je débarque au niveau C, qui est à quatre mètres au-dessus. C'est le dernier étage utilisable. C'est celui avec les E.I. de la

troupe. Il y a d'autres sas, avec d'autres noms, des noms de mecs – mais ils sont tous condamnés. Et au bout de la coursive C, il y a l'amoncellement des rochers qui ont dévalé à travers les puisards et les tunnels, à cause des explosions. Trois cents mètres de rochers concassés, de béton pulvérisé, de métal broyé. Trois cents mètres infranchissables, entre l'air libre et ici.

Certains morceaux de rochers ont roulé jusqu'au milieu de la coursive. L'accès à l'ascenseur qui montait jusqu'au niveau B (les salles de travail et de relaxation) est barré par un énorme pain de granit qui est tombé en travers du couloir et a enfoncé la paroi sur dix mètres. Je regarde le travail, je donne un coup de pied dans un bloc, pour dire de, et je redescends au niveau D.

7.

Je passe sans m'arrêter devant le sas avec la plaque YASMINA ZOUNAÏMIA. C'est une Algérienne. Une Arabe. Je me demande pourquoi ils l'ont sélectionnée, celle-là. Je sais bien que ça s'est fait sur bilan de santé, critères génétiques et tout le merdier, mais quand même, une Arabe...

C'est pas qu'elle est moche, la Yasmina. Elle est même pas mal, avec des grands yeux de biche, comme on dit dans les bouquins. Mais elle a de drôles de façons. Qu'est-ce que j'ai pas dû saliver pour arriver à me la farcir, celle-là. Et pourtant elle était même pas vierge. Mais elle a fait lambiner. Il a fallu que je lui explique cinquante fois que le truc était arrivé, qu'il était plus temps de faire des manières, que de toute façon elle était volontaire, que c'était un centre militaire ici, et que par conséquent et avec mon grade, je faisais la loi. Le soir où elle a fini par dire *amen*, ou *Inch Allah*, ou je sais pas comment on dit dans leur langue, j'ai eu une belle surprise : elle s'était complètement rasée les poils du barbu ! Il paraît que c'est une coutume, chez eux, quand on se marie. Elle en avait de bonnes ! J'ai failli perdre tous mes moyens, surtout que ça piquait. Mais j'y suis arrivé quand même.

Maintenant, j'ai plus tellement envie d'y retourner. J'ai déjà fait sauter deux fois son tour, à la Yasmina. Elle croit peut-être que j'ai clamsé. Elle avait qu'à pas être volontaire ! Ils avaient qu'à pas la prendre. J'ai regardé sur sa fiche, *sujet français*, c'est marqué. Bien sûr, les Arbis, ils sont tous Français, maintenant. J'ai aussi vu qu'elle avait son bac. Je vous demande un peu ! Le bac ! Une Arabe ! J'ai que le brevet, moi, et je m'en porte pas plus mal, et même plutôt bien.

Pourquoi ils auraient pas pris une négresse, du temps qu'ils y

étaient ? Enfin, une négresse, j'aurais pas dit non. Il y en a qui ont de ces nibards et de ces miches... Quand je faisais mon petit tour place Clichy, c'est toujours avec une négresse que j'allais. Mais s'agit plus de rêver. S'agit de se farcir l'Américaine, maintenant. PAULINE CARTER. Voilà, je passe le sas et je suis dans son une-pièce-cuisine-salle-de-douche-chiottes-sans-vue-sur-l'extérieur. Pas possible ! Elle est en short et en T-shirt, en train de faire des mouvements avec les bras, les jambes et tout le reste. Elle ne s'interrompt même pas quand j'entre.

Salut, Présidente ! je lui lance. Je l'appelle toujours Présidente, rapport à l'autre con marchand de cacahuètes. Ça l'a fait marrer la première fois mais depuis, je sais pas pourquoi, ça la fait plus marrer. C'est pourtant marrant, non, Présidente ? Sans cesser de remuer, elle me dit : Quelle surprise, Emmanuel... Je ne vous attendais plus.

Je ne vous attendais plus ! Elle est marrante, la Pauline. C'est la seule à me vouvoyer. Mais c'est rapport à la langue anglaise, où on dit *tu* même à Dieu, il paraît. Ou quelque chose comme ça. J'aime bien l'accent anglais, même si j'aime pas spécialement les Anglais, et encore moins les Américains, ou pareil. Pauline, elle a l'accent de l'ancienne poule à ce Youpin de Gainsbourg, la Jane Birkin. Mais elle ressemble pas à la Birkin. La Birkin, c'est planche à pain et compagnie, alors que Pauline, pardon ! De toutes, c'est elle qui a les plus beaux roberts. Du genre de ceux à la Bardot avant qu'elle soit centenaire, ou ceux à Ursula Andress, l'ancienne à Bébel. Ils m'excitent comme c'est pas possible, ses roberts. Je la zyeute pendant qu'elle relève et abaisse son buste en cadence. Elle porte pas de soutien-gorge sous son T-shirt. Ses seins, on dirait qu'ils dansent dans la flotte tellement ils sont élastiques. Holala ! Popaul se réveille et vient donner du museau contre ma combinaison. Faut vite que j'enlève cette saloperie pour lui donner de l'air.

En m'exécutant, je lui dis : Quand tu auras fini tes *hexercices*, on pourra passer aux *sexercices*... Et je me marre. Elle, elle se marre pas. Mais elle comprend jamais rien. N'empêche qu'elle a enfin fini de se culturiser. Elle se masse les épaules et me regarde. Elle est plus grande que moi, elle ressemble à un modèle de *Play-Boy*, aussi bien foutue, avec des cheveux blonds longs et raides, comme j'aime. Moi j'ai réussi à me sortir de ma tenue antirad et j'ai la satisfaction de constater que Popaul est toujours glorieux. Pauline aussi, elle constate. Elle secoue la tête, ses lèvres se retroussent et elle commence à se dessaper. Comme elle a pas grand-chose sur le dos, c'est vite fait. Bordel qu'elle est choucasse ! Et dire qu'elle est diplômée de je ne sais pas quel Institut de Physique en plus d'être championne universitaire de cent mètres nage libre. J'ai vu ça sur sa fiche.

En fait de fiche, je sais où je vais lui mettre, ma prise. Je m'avance vers elle, toujours glorieux, mais elle m'arrête d'une main ferme sur

ma poitrine. Ne vous faites pas d'idées, Emmanuel, je vais prendre une douche. Elle me regarde droit dans les yeux. Quand elle me regarde comme ça, et quand elle a dit non, je sais qu'il faut pas insister, ça serait pas diplomatique, et puis elle est sûrement plus costaud que moi. Alors je me contente de la regarder qui se douche et se savonne de partout, pas gênée. Un moment, j'ai pris Popaul dans la main, mais je l'ai vite lâché parce qu'autrement il aurait été foutu de partir tout seul, et ça m'aurait pas arrangé pour la suite.

Mais il finit par adopter la position repos, et je vais prendre une douche à mon tour. Vous devriez faire des exercices de musculation, mon cher Emmanuel, me dit Pauline. Vous avez du ventre... Chaque fois que vous revenez, j'ai l'impression que vous en avez pris davantage. Ses mirettes vertes me mirent sévèrement. On dirait un adjudant qui fait des réflexions au cours d'une revue de détails. Je chantonne : *D'avantage d'avantages...* C'est un truc de Bobby Lapointe. Et je me marre. Mais pas elle : elle comprend jamais rien. Et puis elle commence à me les casser, avec sa musculation. C'est chaque fois le même refrain. Une obsession. C'est pas parce que madame est une sportive qu'il faudrait que tout le monde soit comme elle, non mais !

De toute façon, pour mon âge, je suis encore pas si mal. À 47 ans, j'en connais beaucoup qui ont pas ma forme, surtout au paddock. Enfin... j'en connaissais, quoi. Pendant qu'on mange un morceau, du surgelé de poisson réchauffé au four à ondes (c'est surtout pas elle qui me ferait des petits plats, comme certaines !), Pauline me demande si j'ai appelé. Ça aussi, je m'y attendais. Alors je lui refile le même baratin que d'habitude ; je fais mes vacances deux fois par jour sur tout le réseau hertzien, mais personne ne répond, c'est le silence total. Je vois ses ongles coupés court battre le tambour sur le dessus de la table. Elle dit : Même si l'Europe est totalement rayée de la carte, je suis sûr que mon pays n'a pas été entièrement détruit. La couverture anti-missile était fiable à 90 %. Et puis il y a les flottes. Un jour, Emmanuel, on vous répondra, vous verrez. Et on viendra nous sortir de là...

Mais bien sûr ! je lui fais pour couper court. J'aime pas ce genre de conversation. Surtout qu'avec son dada de l'Amérique invincible, elle me les pèle. Pourquoi qu'elle attend pas aussi les tuniques bleues, avec John Wayne à leur tête, taratata, taratata ? Quand on a fini de becqueter, j'essaye encore de la palucher, surtout qu'elle a son peignoir ouvert, mais à nouveau elle me repousse. Je n'en ai aucune envie aujourd'hui ! elle fait. Et elle ajoute : Mon cher Emmanuel, je sais que vous devez souffrir. Ce n'est pas une fille comme moi qu'il vous faudrait pour vous tenir compagnie dans ce trou... Vous êtes mal tombé !

Je me marre. Elle me fait chier. C'est déjà la deuxième fois qu'elle

me dit niet. Ça commence à bien faire. Pour un peu, pour lui clore le bec, je lui lâcherais le morceau. Mais pas fou. N'empêche, c'est dingue qu'une nana qui se préoccupe autant que ça de son corps ait pas plus envie de faire joujou avec. Qu'est-ce qu'on fait, alors ? je lui dis. Une belote, à la place de la pelote ? Je me marre. Pas elle. Ses yeux verts passent sur moi. C'est dingue ce qu'ils peuvent être froids, quand elle veut. Vous pouvez rester là cette nuit, Emmanuel, mais je vous préviens une dernière fois : vous ne me toucherez pas !

Je réfléchis une demi-minute, puis je lui dis qu'elle est vraiment sympa et que je la remercie, mais que dans ce cas je préfère regagner mon cagibi de secours et dormir dans ma combinaison au milieu des poussières radioactives. Elle hausse les épaules, se glisse dans sa couchette et prend un bouquin sur une étagère. Moi, je me reloque en vitesse. S'il lui prenait envie de me sauter dessus pour sortir ? J'ai toujours un peu peur de ça, avec elle.

Mais elle fait rien, et elle détourne même pas les yeux vers moi quand je repasse le sas.

8.

J'arrive devant le sas numéro 7. Sur la plaque noire : MARIA-THERESA ESTEVES DE CARVALHO. La plaque est plus longue que les autres, forcément. C'est encore une étrangère, mais elle, c'est une Portugaise. Je me demande bien pourquoi, sur dix, ils ont pris quatre étrangères. Enfin, ça les regarde.

Maria-Thérèse-à-vos-souhaits, son tour aurait dû venir après-demain seulement. Mais avec le coup qu'elle m'a fait, Pauline, il sera pas dit que je laisserais Popaul sans lui donner sa becquée de moule. Et pour ce qui est d'une moule, elle en a une pas dégueu, la Portugaise, avec plein de poils autour, bien noirs et bien frisés, comme j'aime. Et pas ensablée !

Je tape son code sur le verrouilleur. Un quart d'heure après, Popaul a eu sa becquée. Avec elle, au moins, pas de problème. Je suis quand même parti un peu vite, parole j'étais même pas entré que je débourrais déjà. T'en fais pas, ma poulette, je lui ai dit... on remet ça dans une demi-heure et tu en auras pour ton argent. Elle s'est marrée. Elle a beau être étrangère, Maria-Thérèse, elle comprend tout et elle apprécie mes bulles. Elle est belle et gentille, en plus. Un beau petit visage avec une bouche en cœur, des grands yeux noirs, des bouclettes sur le front. Pas la grande virtuosité au lit, mais gentille. Je lui dis : tu es gentille... (j'ai failli ajouter *toi, au moins*, mais je me suis retenu à

temps), et elle me caresse la joue. Toi aussi, tu es gentil. Elle ajoute : tu n'es peut-être pas l'homme que j'aurais choisi, mais je ne me plains pas que tu sois là... Dommage que tu me laisses seule si longtemps.

Avec elle, j'ai même pas envie de me lancer dans le grand baratin sur le boulot de décontamination et de déblayage, alors je ferme ma gueule. On est serrés l'un contre l'autre dans l'étroite couchette de l'E.I. Maria-Thérèse est minuscule, à côté de moi. Elle a 23 ans, c'est une des plus jeunes. Elle est sociologue, et dans son pays elle avait commencé à travailler pour l'armée. C'est pour ça qu'elle est ici, en fait. Je suis content qu'elle soit là. Je suis bien avec elle. Elle commence à me parler de ses parents, son père, sa mère, sa grand-mère, ses trois frères et ses deux sœurs, qui ont tous des noms à coucher dehors, et de la petite ville où elle est née, Castro Verde, dans le sud, et puis de ce qu'elle appelle la révolution des roses (mais moi, la politique, je m'en fous), et de ses études à Lisbonne, et encore de son père qui était colonel et avait fait l'Angola (c'est à cause de lui qu'elle avait intégré un service annexe de l'armée portugaise), et à nouveau de son enfance, avec les champs de mandarines et d'oranges, et tout ça. Elle ajoute que plus rien de tout cela n'existe désormais, et je vois une larme couler sur sa joue. Alors comme je sens que la forme revient, on remet ça, et cette fois je la rends *vraiment* heureuse.

9.

Après avoir quitté Maria-Thérèse, je vais à l'étage au-dessus jeter un coup d'œil à l'éboulement. Il n'a pas bougé. Pardi ! Qu'est-ce qui pourrait le faire bouger ? Qu'est-ce qui pourrait faire bouger une montagne ? Même un rat, même une taupe, même un ver de terre arriverait pas à franchir la barrière.

Alors je redescends au niveau D et je me balade un moment à travers la coursive. Elle est en forme de U, avec les dix sas des E.I. à intervalles de quatre mètres à peu près, sur la branche intérieure du U. Sas 1 LUCE BARRA, sas 2 CLAIRE FERNANDEZ, sas 3 ÉLIANE RIGAUD, sas 4 SOLANGE GARCIN, etc. Elles sont toutes là-dedans, bouclées dans leur E.I. Elles peuvent pas sortir. Moi seul je pourrais les faire sortir. Mais tiens ! Je fais que rentrer. Rentrer et sortir. *Les* rentrer aussi, par la même occasion. Avec les copains, dans le temps, on disait : Y a les filles qu'on rentre et les filles qu'on sort. Ici, y a que des filles que je rentre.

En marchant dans la coursive D, je n'entends que le bruit de mes pas sur la dalle, en plus du très léger grésillement que fait le courant

en passant dans les câbles.

C'est vraiment peinard, ici. Cet abri, c'est du beau boulot. Tout fonctionne impec : la lumière, la régulation thermique, le recyclage de l'atmosphère et des déchets, l'approvisionnement en flotte, l'approvisionnement automatique en bouffe, tout. L'énergie, elle vient de la pile de deux mégawatts qui est enterrée encore bien plus profond sous la base, et qui marche automatiquement, comme le reste. On peut tenir indéfiniment, ou presque. Et on tiendra, camarades volontaires, on tiendra !

C'est marrant, quand j'y pense, qu'elles se doutent de rien, aucune d'entre elles. Mais comment elles pourraient ? Chacune se croit seule avec mézigue, coincée dans son E.I. à cause de la radioactivité. Mais y a pas de radioactivité. À peine je suis sorti de chez Maria-Thérèse j'ai à nouveau rabattu ma cagoule et sorti mon nez de ce foutu masque. L'atmosphère est parfaitement respirable, ici, même s'il y a toujours cette désagréable odeur d'ozone. On risque rien, ici. C'est peinard.

Voilà, j'ai tourné sur l'autre barre du U, et j'arrive devant un nouveau sas, qui porte une belle plaque dorée, avec des lettres noires :

GÉNÉRAL RAOUL LARQUEY-LIOTTARD

Je suis chez moi.

10.

Elle me dit : Emmanuel, mes règles ont commencé. Je ne suis toujours pas enceinte. Elle est nerveuse, elle marche de long en large à travers son E.I. Comme ça fait pas bien grand, elle doit faire demi-tour tous les six pas. Elle est souple, sa croupe ondule sous ses jupes larges, je vois ses mollets nerveux tendre leurs muscles. Elle a des chaussures à hauts talons. Toujours impeccablement sapée et maquillée, Marie-Catherine. Je me demande comment elle a pu emporter toutes ces fringues et tous ses trucs pour la figure dans son nécessaire d'urgence. Mais la classe, c'est ça. Et de la classe, elle en a pour deux, madame Jallud.

C'est la fille d'un gros industriel d'un secteur de l'armement. C'est son père qui l'a poussée à se porter volontaire. Elle m'a raconté. Comme ça, il lui avait dit, il y aura au moins un Jallud qui survivra, en cas... Ce qui est marrant, c'est que malgré son mariage, elle avait pas eu besoin de changer de nom : Jallud, c'est le patronyme de son vieux, mais c'est aussi celui de son mari, un cousin de papa. Inutile de préciser que le mari, il a jamais été au courant du volontariat de sa bourgeoise !...

T'en fais pas, ma poulette, je lui dis : ça sera pour la prochaine fois. Elle pile, me fixe de ses yeux violets. La prochaine fois... Il faudrait au moins que tu reviennes pendant mon ovulation. Dans treize ou quatorze jours. Et que tu sois en état.

Elle mâche pas ses mots, la bourgeoise. On peut être distinguée et tout de l'extérieur, et être une sacrée salope en dedans. Mais pardon : c'est libérée, qu'on doit dire. En tout cas, au lit, la Marie-Catherine, c'est une des plus fortiches de toutes. La plus fortiche, peut-être même bien. Elle me demande de ces trucs, des fois... J'y aurais pas pensé tout seul. Il devait pas s'ennuyer, le monsieur Jallud junior. Mais pour ce qui est de sa réflexion, je vois pas, mais alors pas du tout à quoi elle peut bien faire allusion. Est-ce que je l'ai pas toujours rendu heureuse ?

Je lui dit : Est-ce que je t'ai pas toujours rendu heureuse ?

Elle hausse les épaules. *Est-ce que je t'ai pas toujours rendu heureuse !* (Elle imite mon accent traînant ; je sais que j'ai l'accent traînant, l'accent de Chambéry ; mais qu'est-ce que j'y peux ?) Mon pauvre Emmanuel, tu devrais lire autre chose que Gérard de Villiers ou tes romans à l'eau de rose...

Écoute, ma poulette... je commence.

Elle explose : Et ne m'appelle pas ta poulette ! Je ne suis pas ta poulette, merde ! Combien de fois faudra-t-il que je te le dise ? Ne me confonds pas avec les boniches que tu sautais avant... (Elle a un geste que je saurais pas expliquer la signification, sa bouche se plisse vilainement, et elle répète :) *avant*. Moi, je reste un moment planté devant elle en attendant que l'orage passe.

J'ai bien fait d'attendre, parce qu'au bout d'un moment elle vient vers moi, elle m'entoure le cou de ses bras nus et encore bronzés (je me demande bien comment elle fait : moi, j'ai tout du cachet d'aspirine), je respire son parfum, un truc exotique de chez Chanel, et elle se met enfin à sourire. Bon, on va pas s'engueuler tout le temps, elle me fait. Et elle me plante un petit bécot au coin de la bouche. Je la vois qui grimace. Dis donc, tu sens pas la rose... Et puis tu aurais pu te raser, mon cochon ! C'est une tenue, pour venir voir les dames ? Elle sourit à nouveau. Alors je sors mon baratin habituel – que mariner pendant des jours dans une combinaison antiradiation étanche ça facilite pas la propreté corporelle, etc.

Elle a à nouveau cette vilaine crispation de la bouche, et elle s'écarte de moi. Dis donc, tu es bien sûr que tu ne trimbales pas des particules ionisées dans les replis de ton shaddock ?

Quand même, l'instruction ! Des *particules ionisées* ! Mon Shaddock ! Je la regarde avec admiration pendant qu'elle me regarde avec méfiance. Mais non, ma poulette, je lui dis. Je me décontamine avant

de passer à ton niveau... Tu sais bien qu'ici, on ne risque rien. Si on ne risque rien, pourquoi est-ce que tu ne me laisses pas sortir de cette cellule de merde ?

Ça y est ! Ça recommence... Alors, patiemment, je lui explique une nouvelle fois qu'on ne risque peut-être rien, mais que prudence est mère de sûreté, et qu'on peut toujours craindre quand même des infiltrations. Plus tard, quand j'aurai fini les travaux de déblaiement, de colmatage et de rechapage, et quand j'aurai pu réinstaller un système d'alerte automatique, alors là, oui, elle pourra se balader dans tout le niveau, à poil si elle veut. (Je rigole ; elle pas.) Pour le moment...

Elle me tourne le dos. Et ça va prendre combien de temps ? Toujours aussi patiemment, je lui rappelle qu'elle m'a déjà posé la question dix fois, et que j'en sais pas plus que la première. Peut-être des semaines, peut-être des mois. Mais plutôt des mois que des semaines, et si ça se trouve des... Mais je n'ose quand même pas dire *des années*, alors je me la ferme. Et comme je la ferme et que je sens qu'elle va la boucler elle aussi pour un moment, domptée, je me débarrasse de tous les affûtiaux que j'ai sur le râble. Bon Dieu ! Ça fait du bien d'être à poil. Je vais dans la cabine et, pendant que je me douche, elle me soupèse d'un œil critique, comme on dit dans les bouquins.

Qu'est-ce que tu as à me reluquer comme ça, ma poulette ? Tu prends de plus en plus de brioche et tu perds tes cheveux. Les cheveux je m'en tape, tu vas bientôt ressembler à mon père, le Diable ait son âme. Mais le bide... Je me demande comment tu fais pour en avoir tant, à bosser comme tu fais. Ou comme tu le prétends.

Aïe aïe aïe. Elle a de l'astuce, cette nunuche. Il faut vraiment que je fasse gaffe, avec elle. Autant qu'avec la Pauline. Là, pendant que je me sèche au soufflant, elle me foudroie de ses yeux violets, les lèvres pincées, pas une mèche dépassant de son casque de cheveux noirs. C'est qu'elle est belle, la garce. Je m'approche d'elle, je veux la prendre dans mes bras. Mon aiguillon s'est redressé tout seul. Elle me repousse. Allez, quoi, je lui dis. Je sais bien que tu attends que ça... Il marche fort, ton petit cinéma, qu'elle me fait. Mais je t'ai dit pas question ! Tu sais bien que j'ai horreur de ça pendant mes règles. On en met de partout, et puis ça patine. Tu reviendras dans quinze jours, et tu me feras un môme... En attendant passe un peignoir et range ton artillerie.

Un môme, un môme... Mais pourquoi t'en veux un tant que ça, de môme ? Écoute, elle me dit. Ça fait quatre mois... non, cinq, qu'on est bouclés dans ce trou. Et si ça se trouve, on va y rester toute notre vie. Moi, je vais bientôt avoir trente-sept ans. Des mômes, j'en ai jamais eu. C'est peut-être bien le moment, non ? Tu te fais pas jeune non

plus, mon canard. Et on est deux, dans la baraque. Deux : toi et moi. On est là pour faire des mômes. Ils ont tous crevé là-haut dessus, et tu le sais mieux que moi. Alors la survie de l'espèce...

Elle continue un moment comme ça. Je réussis très bien à pas me marrer. Après on bouffe, et après on va au pieu. J'essaye encore, mais quand elle a une idée dans la tête, la Marie-Catherine, elle l'a pas au derche. Et justement, son derche, il est aussi serré que la bourse d'un Juif. Mais la différence avec l'autre coincée, la Pauline, c'est que Marie-Catherine a quand même du fair-play : juste avant qu'on pionce, elle m'a tapé une petite queue vite fait.

11.

Blade réprima un soupir. Puis il leva la cravache et rabattit de toutes ses forces sur les fesses roses. Elle poussa un cri et frémit mais c'était un cri de joie. Blade crut qu'il allait vomir. Mais il frappa encore, encore, en jouant le jeu de la dame et en chassant de son esprit ce plaisir qui l'écœurerait.

Soudain elle cessa de crier et se mit à se tordre en sanglotant, en se pressant contre le matelas, les doigts crispés sur les couvertures. Ses fesses étaient écarlates et zébrées en tous sens. Blade n'avait pas fait couler le sang et ne savait s'il devait le regretter ou s'en féliciter.

La femme se retourna, les yeux hagards, la bouche molle, les grands mamelons dressés, sa toison pubienne trempée. Elle se redressa et tendit les deux mains vers le pagne de Blade pour le tirer vers elle.

— Ôte ça, ôte ça ! Vite !

Je suis en train de lire un Blade. Blade, c'est vachement bien, plein d'action et de cul. C'est des bouquins de Gérard de Villiers. Y en a toute une collection, dans la bibliothèque. Avec des San Antonio, des Paul Kenny, des tas de conneries. Ceux qui ont préparé la bibliothèque s'y connaissent. Bien sûr, il y a aussi des bouquins sans intérêt, mais eux je suis pas obligé de les lire, et du temps que j'ai fini les polars, les trucs de cul, la science-fiction...

Quand je suis revenu de chez la Marie-Catherine, j'ai pris un bain et je me suis recouché. Oui, l'E.I. du général, c'est pas les douze mètres carrés des volontaires à la perpé... machin de l'espèce. Il y a une vraie chambre, une vraie salle de séjour, un vrai coin-cuisine et une vraie salle de bains, avec une vraie baignoire. Un général, ça se soigne, pas vrai Manu ? Moi je me soigne. J'en profite. J'ai mariné une petite heure dans mon bain, et comme après j'avais un petit coup de sommeil j'ai repiqué aux plumes. Dire qu'elles me croient toutes en train de creuser les éboulis au marteau-piqueur, les connes !

J'ai ronflé jusqu'à deux heures de l'après-midi. Faut dire que serrés sur la couchette réglementaire, nous deux Marie-Catherine, on avait pas dormi lourd. J'avais bien besoin d'un supplément. Après j'ai bouffé : charcuterie lyonnaise, dinde aux marrons, pointes d'asperges à la mayonnaise, meringues au chocolat. Ceux qui se sont occupés des denrées alimentaires étaient pas des manchots non plus. Bien sûr il y a principalement tout un stock de protéines filées qui sont combinées pour faire de la bouffe potable, mais ça je le distribue aux filles. Comme c'est moi qui programme l'ordinateur, y a pas de problème. Moi, je me garde le *nec plus ultra*, comme on dit dans les bouquins. Cave comprise : les deux bouteilles de pouilly avec lesquelles j'ai arrosé mon repas étaient pas mal non plus.

Bien sûr ça durera pas jusqu'à la fin du monde (haha ! la fin du monde...), mais qui vivra verra. Après j'ai refait une petite sieste et quand j'ai émergé j'ai lu la moitié d'un Blade. Maintenant qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire avant de penser à la bouffe du soir ? Un petit tour dans la coursive, pour dire de ? Ou alors je me passe une cassette X ? (Y en a aussi.) Je me lève de mon page et je me zyeute un moment dans le miroir. Sûr que pour ce qui est de prendre du bide, je prends du bide. Mais ça me regarde, non ? À 47 ans... bon, je viens d'en avoir 48 – je suis encore pas mal du tout. Pas mal du tout, oui. Et celles à qui je plais pas, elles peuvent toujours fermer les yeux et penser à la France. Leur devoir, c'est de m'ouvrir leurs cuisses pour faire des mômes et perpé... truc l'espèce.

Mais tiens, j'y pense ! Il faut que j'aille vérifier à l'ordinateur si elles reçoivent bien leur dose d'anticonceptionnels dans leur bouffe. Des fois qu'y en a une qui me pondrait un mioche !

12.

Après Marie-Catherine, c'est le tour de Claire Pignon. C'est marrant, sur dix bonnes femmes, il y en a deux qui s'appellent Claire. Mais elle, c'est pas une noiraude comme la Fernandez, elle a le teint pâle avec des taches de rousseur et des cheveux blond-roux. Elle porte des lunettes, elle a trente ans, elle était institutrice, elle parle pas beaucoup. Quand je lui ai demandé pourquoi elle s'était portée volontaire, elle m'a dit il faut bien qu'il y en ait. Elle est du genre triste, la Pignon. J'ai l'impression, bien qu'elle m'en ait jamais parlé, qu'elle a laissé à la surface un Jules qu'elle avait drôlement dans la peau. Pourtant, au pieu, elle est jamais réticente, même si les acrobaties et elle, ça fait deux. Son corps est pas mal, elle a d'assez

beaux roberts, en forme de poire, mais presque pas de poil en bas. T'es mignonne, la Pignonne, je lui dis. Elle a un petit sourire et soupire, ça fait une rime. Elle me déplaît pas, et au moins, elle, elle parle jamais de l'avant, de la guerre, de l'extérieur. C'est déjà ça.

La dernière qui vient sur la liste avant que je recommence tout à zéro, c'est Mélissa Tamburlini. La quatrième étrangère, une Italienne de Milan. Deux fois divorcée, des gosses, naturalisée française six mois avant l'alerte. C'est aussi une des plus vieilles. Non : *c'est* la plus vieille. J'ai vérifié sur sa fiche, elle a tout juste quarante ans. Quand on pense qu'ils ont sélectionné les volontaires pour faire des mioches en cas de, on se demande pourquoi ils en ont pris une au bord de la ménopause... À mon avis, elle devait pieuter avec quelqu'un d'important. Peut-être bien le général Larquey-Liottard. Quel foin elle avait fait quand j'avais pénétré pour la première fois dans son Espace Individuel, que je lui avais appris que tout avait pété au-dessus, qu'il y avait eu des éboulements, qu'on était coincés ici, que toutes les autres volontaires femmes et les types de la section avaient été tués et qu'on était les deux seuls survivants... Même le général ! elle avait hurlé. Même le général Liottard ? Même le général Raoul Larquey-Liottard, je lui avais dit.

Elle avait continué à hurler, mais cette fois en italien, et j'avais rien compris. J'avais essayé de la calmer, et j'avais réussi. On s'était tapé une bonne partie de jambes en l'air, cette fois-là. Et ça continue, d'ailleurs : la Mélissa, li sa y faire. C'est drôle, elle a le même type que Marie-Catherine, brune, la peau mate, mince et nerveuse, et c'est les deux meilleures baiseuses. C'est aussi les deux plus chiantes (en plus de l'Amerloque). J'ai écopé de toutes les réactions possibles, quand je leur ai raconté à toutes ce que je voulais qu'elles croient qu'il se soit passé. La Pauline Carter, elle m'avait dit : Bon, raisonnons un peu... Claire Pignon avait pas pipé mot. Claire Fernandez avait gueulé au moins cinquante fois : Les salauds ! Les fumiers ! Les salauds ! Les fumiers !... Marie-Catherine Jallud s'était mise à rigoler. Dire que papa allait acheter le groupe Meyer la semaine prochaine, elle avait dit. Éliane Rigaud avait évidemment chialé sur ses gosses. Etc.

Oui, j'ai écopé toutes les réactions possibles, mais la Mélissa, c'est pas particulièrement l'eau de mélisse, ha ! Tambour battant, la Tamburlini. Chaque fois que je me pointe...

Mais justement, je me pointe. Alors ! sergent Sorré... c'est pas trop tôt ! Tou en a mis dou temps... Jé mé demandé cé qué tou pô foutre... Est-ce qué tou né té les roules pas oun po, non ? Tou né vas pas mé faire croire qué tou fais tout cé qué tou pox pour nous sortir d'ici ! Mais cette fois ça né va pas sé pachier commé ça ! Tou vas mé donner ton scaphandre et jé vais aller me rendré compte touté seule pendant qué toum'attendras ici... Jé souis soure qué tou branlés touté la

zournée pendant que zé mé ronzes les mains ici touté sole...

Et elle continue comme ça pendant un moment, mais moi je l'écoute pas parce que l'accent rital ça me fait gerber. Je préfère la reluquer qui ondule du cul et des seins dans sa combinaison moulante de skaï noir. Je sais qu'en dessous elle est à poil. Je sais qu'elle sait que je sais. Je suis sûr qu'elle faisait pareil avec son vieux schnoque de général Liottard pour l'exciter et obtenir ce qu'elle voulait.

Moi je suis pas le général Liottard. Juste le sergent-chef Emmanuel Sorré, dit Manu le Manouche, bien que je sois pas plus Manouche que le Pape. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que m'exciter, elle réussit. Seulement avec moi, elle obtiendra pas ce qu'elle voudra. Ça m'empêche pas de l'alpaguer par un bras, de lui rouler un patin long comme un tapis de réception, et de zipper sa combinaison jusqu'aux frisures de sa minette.

Je sais pas si elle a vraiment envie ou si elle fait semblant, mais en tout cas c'est bien imité, le jeu du saute-moi dessus : on fait ça debout, les pantalons aux chevilles, comme dans la banlieue de Chambé avec les copines quand j'avais quinze ans. J'étais chaud un max, ça a pas duré cinq minutes. Heureuse ? je dis en me remontant l'antirad jusqu'aux roubignoles. Commé touzours, elle me dit. Je me demande si elle en fait pas un peu trop, parce qu'aussitôt après elle a remis ça avec les « laissé-moi sortir qué zé mé rendé compte par moi-même ».

Je me demande bien comment je vais la tenir. Avec elle, il va falloir que je fasse sacrément gaffe. Encore plus qu'avec la Pauline ou la Marie-Catherine. Oui... sacrément gaffe.

13.

Ce soir, je m'installe devant la télé. J'arrive pas à comprendre comment elle peut marcher, mais enfin elle marche. Et je trouve marrant, de temps en temps, d'écouter les nouvelles du monde. Je mets la Première Chaîne, le Journal de 20 heures. On parle du remaniement ministériel (mais je me fous de la politique), des réactions des syndicats à la baisse du pouvoir d'achat (les cocos, à Moscou !), de la guerre de frontières entre l'Afghanistan et le Pakistan (un jour ça va craquer pour de bon), d'une bavure policière contre des Arabes (ça en fera toujours deux de moins), et de la sortie d'une nouvelle Renault 6. Rien de bien passionnant. Le monde tourne, tourne, il ne cesse pas de tourner, mais en rond.

Sauf pour moi et dix femelles enfermés dans un abri antinucléaire de l'armée française, à 300 mètres sous les rochers des Alpes-de-

Haute-Provence, au-dessus du plateau de Canjuers, à vingt bornes à vol d'oiseau de Castellane. Mais ça, personne le sait. Personne sait qu'il y a des survivants, là-dessous.

Bon, qu'est-ce qu'ils vont nous servir, après les infos ? Merde, une émission médicale de Barrère et Lalou sur l'acupuncture et la vertébrothérapie. Ça c'est de la variété ! Qu'est-ce que j'en ai à foutre, moi, de leur vertébromachin ? Je change de chaîne. Chouette ! sur la 2 il y a un film avec de Funès : *L'homme-orchestre*. Je l'ai déjà vu deux ou trois fois mais je vais me le repayer, surtout que celui-là je l'ai pas en cassette, alors je vais me le magnétoscooper du même coup.

Pendant que je regarde les pubs sur le papier-chiottes qui râpe pas la peau du cul, le fromage français à goût international, les tampons périodiques qui se voient pas même à cinq heures, l'eau de source qui pétille et fait péter, je repense à tout ce qui s'est passé. J'ai bien calculé mon coup, quand même. Pas à dire, je suis un fortiche. Mais c'était ça ou... ou quoi, hein ?

Sergent-chef à 47 balais, ou disons 48, c'est pas tout à fait la gloire, je l'avoue bien humblement, comme on dit dans les bouquins. Et j'avais beau avoir été muté au 6^e R.I.A.E. (Régiment d'infanterie Antinucléaire Enterrée, une arme d'avenir, il paraît), tout ce que je voyais venir comme avenir c'était la retraite deux ans plus tard. Qu'est-ce que j'aurais fait ? Je serais resté à Castellane, ce trou perdu ? Je serais retourné à Chambéry ? Pour être gardien de nuit ou concierge dans un collège plein de fils d'Arabes et de loubards ? Et puis célibataire, avec le bide qui se pointe et les cheveux qui se barrent, ça aurait pas été radieux côté nana...

Alors quand j'ai appris que l'abri 26 (officiellement : Module Antinucléaire de Survie Enterré : un M.A.S.E.), aussi baptisé *Gentiane*, était prévu pour recevoir dix bonnes femmes volontaires dont l'utilité serait de faire des gosses en cas de grand schproum, j'ai commencé à penser à mûrir ma petite idée derrière la tête. C'est moi qui commandais la section des huit gaziers de garde à l'abri. Alors forcément j'en connaissais bien le fonctionnement et tous les petits secrets.

Quand l'alerte simulée a été décidée par ce cher général Raoul Larquey-Liottard, le patron du 6^e R.I.A.E., j'ai compris que je tenais le bon bout du manche. L'alerte simulée, ça voulait dire qu'on ferait venir dare-dare les dix greluches dans l'abri, en leur faisant croire qu'il s'agissait de la vraie grosse bonne alerte et que les missiles ruskoffs allaient peut-être pas tarder à nous tomber sur la gueule. C'était pour voir si tout se passait bien, et si les poulettes supporteraient l'enfermement. (Ça devait durer une semaine avant qu'on les délivre et qu'on leur apprenne que l'alerte, c'était du bidon.)

Seulement moi j'avais décidé que ce serait pas du bidon – ou plutôt,

que ce serait pas le genre d'exercice que les pontes avaient prévu. Quand on a été tous en bas, mes huit gaziers et les dix bonnes femmes, et que tous et toutes se sont enfermés dans leur Espace Individuel, j'ai verrouillé les sas, j'ai arrosé de gaz CZ les E.I. de mes huit gaziers, et j'ai fait sauter les tunnels d'accès à *Gentiane*.

Bien sûr, pour le sergent Duchampain, le caporal Marbœuf et les autres petits gars, c'était pas de pot. Des appelés, tous, de gentils garçons. Mais c'était pas question que je partage. Non, c'était pas question, et puis j'aurais pu avoir des emmerdes.

Je me suis demandé, et je me demande toujours encore, des fois, ce qu'ils ont bien dû penser, là-haut, à la surface, quand ça a tout pété. Le général Larquey-de-mes-deux, l'équipe des scientifiques qui devaient nous rejoindre 24 heures plus tard, et tous les autres qui étaient au courant de l'exercice... Est-ce qu'ils ont cru à un accident ? À un sabotage de l'ennemi intérieur ? J'en sais rien, et j'en saurai jamais rien. J'ai bousillé tous les émetteurs-récepteurs, et juste avant de faire sauter les galeries avec les charges d'auto-destruction, j'ai lâché dans la nature un peu du gaz radio-actif de la mini-centrale : comme ça, au moins, ils ont pu penser que ce qu'il y avait eu c'était un gros merdier avec la pile. Une bonne raison pour pas venir fouiner (mais à 300 mètres sous le granit ça m'aurait étonné qu'ils l'auraient fait de toute manière), une bonne raison aussi pour faire motus sur l'affaire. Pour l'enterrer, si je peux dire !

Et maintenant, depuis cinq mois, je me la coule, je vis comme un prince, le prince des taupes, avec dix poulettes pour moi tout seul, qui croient toutes qu'elles sont la dernière et qu'on va repeupler le monde à nous deux. Mais ça aussi, j'y veille. Des gosses ? Pas question ! Je tiens à mon panard intégral.

Mais assez causé dans ma tête. Le film vient de commencer, je me case à l'aise sur mon canapé, je tire une bouffée de mon cigare, ration général-de-mes-deux, et je commence à me marrer. De Funès, c'est pas un triste.

14.

Alors ma poulette... heureuse ? Luce Barra se serre contre moi. Bien sûr, qu'elle est heureuse ! D'ailleurs elle fait tout pour. Catho, mais pas manchote, la Luce. Dommage qu'elle s'obstine à ce qu'on fasse ça dans la pénombre de l'éclairage de secours. Mais je désespère pas qu'un jour on puisse brancher les projos quand je la ferai monter au ciel.

C'était long... qu'elle me dit en m'écrasant de tout son poids.

J'empoigne ses grosses fesses qui remuent encore un peu sur mon ventre. Si elle continue à bouger mon oiseau va sortir et j'aimerais bien qu'il reste encore au chaud un moment. C'était trop long, mon Manu, trop long... Promets-moi que tu reviendras plus vite, la prochaine fois.

Je te jure, je lui dis en lui mordant le cou. Et je tiendrai parole : j'ai foutu du gaz CZ dans l'E.I. de la Mélissa Tamburlini, ça en fera toujours une de moins que j'aurai plus à visiter. Elle devenait vraiment trop dure à retenir. Encore quelques semaines et je suis sûr qu'elle m'aurait blousé d'une façon ou d'une autre et qu'elle aurait tout découvert. Maintenant je suis tranquille. Et si la Pauline Carter devient trop intenable (malgré qu'elle soit la plus chouette), et même la Marie-Catherine (malgré que ça soit la meilleure baiseuse), je ferai pareil pour elles. Si ça se trouve, au bout du compte, je resterai peut-être qu'avec deux ou trois poulettes. La variété c'est bien, mais ça fatigue. Deux ou trois, c'est peut-être la bonne moyenne, pour un homme, finalement. Et dans ces deux ou trois, si ça se trouve, il y aura Luce.

À quoi tu penses ? elle me dit. Déjà elle s'écarte un peu de moi et sa main rampe sur mon ventre. Je sais qu'elle va essayer de redonner de la vigueur à mon oiseau en le caressant dans le sens de la plume. Insatiable, ces bêtes à bon Dieu ! Mais attends un peu, que je lui dis. Manu, c'est pas une machine ! Elle se marre. Je la fais toujours marrer, la Luce. Mais c'est que je suis un marrant, moi. N'empêche qu'elle devrait me laisser souffler. J'ai l'impression que j'ai trop donné, ces cinq derniers mois. Que je m'use. J'arrive plus toujours à bien assurer. Il faut que je me ménage. Si j'en garde que deux ou trois, au lieu de repiquer au devoir tous les deux jours, je pourrais peut-être espacer les visites et aller rendre hommage aux restantes que tous les trois jours, ou tous les quatre jours...

Oui, il faut que j'y réfléchisse sérieusement. On est sous la terre pour le reste de nos jours. Et, comme disait ma grand-mère : durer, c'est s'économiser.

Alpha

Je me réveille en sueur.

Mon cœur bat, je suis en sueur, je me suis réveillé avec des palpitations, les tempes moites, et aussi les aisselles, et l'intérieur de mes cuisses. Les aisselles, surtout.

La lumière est forte. La lumière est toujours forte quand je me réveille. Blanche, intense, elle me fait mal aux yeux. Je peux à peine respirer, quelqu'un dit : *C'est un garçon !* Mon cœur bat, bat, je suis en sueur de la tête aux pieds, ou alors ce n'est pas de la sueur, c'est le liquide amniotique, le sang, toute cette saloperie qui s'écoule avec moi, je ne peux pas respirer, mais le médecin me donne une claque, deux clagues, et mes poumons se déplient, se défrisent, et je peux respirer, enfin, je peux vivre, enfin.

Mes yeux me font mal. Je pleure des larmes de sel. Pourquoi ce flot de lumière ? Pourquoi ces scialytiques qui me blessent les yeux ? Pourquoi pas la douceur du soir sur la plage, soleil couché, derniers reflets blonds sur les dunes, ombres violettes ? Pourquoi ces projecteurs, au sortir du puits d'ombre ?

Je hurle. *Merde ! Vous ne pouvez pas éteindre ces putains de projos ? Vous ne pouvez pas me foutre la paix ? Je veux dormir... Dormir !* Mais crier, mais m'agiter, mais battre des bras et des jambes, ça ne fait qu'accélérer la trépidation de mon cœur, précipiter la sécrétion de mes glandes sudoripares, faire monter le taux d'adrénaline de mon sang.

Laissez-moi... Laissez-moi !

Ma voix n'est qu'un souffle, mais ce souffle est entendu. Il est entendu, la lumière baisse, les scialytiques agressifs s'éteignent doucement, et c'est le soir, le soir sur la plage, soleil couché, reflets blonds sur les dunes, ombres violettes, et ces creux humides où les crabes commencent à remuer, et les vagues, les vagues, la draperie aigue-marine des vagues, le bouillonnement tiède de l'écume qui mousse. Je respire. Je respire tout à fait bien, maintenant. Mon cœur se calme, ma transpiration s'évapore sous la caresse de palme du vent léger et doux qui vient du large, je remplis mes poumons défrisés d'iode et de sel marin, je suis bien, je suis bien.

Je me lève. Mon corps est endolori, je suis resté trop longtemps enkysté dans l'utérus de Mère, trop longtemps sans bouger dans ce Samadi-tank biologique, trop longtemps à être nourri par le sang maternel, avec tous ces tuyaux attachés à mes artères et qui

pompaient la vie vers mon corps.

Je me lève, je suis debout dans la douceur du soir, dans le cri aigu des mouettes, dans l'odeur de la mer. J'ai du sable sur les tempes, sous les aisselles, entre les cuisses et dans la raie des fesses, du sable qui crisse alors que je fais mes premiers pas sur la plage, vers les lueurs du soir violet qui sombre. Je gonfle mes poumons, je promène mes mains sur mon corps naissant. Je suis vivant. Je suis vivant. Les tuyaux qui me reliaient à Mère traînent derrière moi dans le sable, je marche vers la lisière de l'écume qui phosphore, vers les plis violets des vagues.

Là-bas, à contre-jour devant l'horizon barré d'un trait pastel grumeleux et pourpre, une silhouette longue et mince avance. C'est Francette. C'est Francette ! Je lui fais signe de la main. La silhouette lève le bras en réponse, je distingue maintenant le halo rouge qui souligne son visage, ses cheveux teintés au henné, longs et raides, que le vent fait voler. Je crie : *Francette ! Francette !* Je cours vers elle. Le sable vole sous mes pieds. Mes jambes ont pris force et vigueur, mes os sont solides, mes articulations se sont dénouées. Je suis vivant : je cours vers Francette.

Je me réveille en sueur. Je me réveille en sueur, et pourtant j'ai dormi entre des draps glacés qui pèsent encore sur mon corps.

Sueur – suaire. Il me semble que j'ai dormi entre les deux mâchoires d'un tombeau, entre les dents de requin d'un cercueil aux clous acérés que j'ai arrachés du bois en me réveillant, quand je me suis redressé d'un bond électrique, cognant mon crâne de plomb contre le couvercle qui a basculé.

Je me réveille en hurlant. J'ai mal au crâne. J'ai mal à la tête, mal, mal... Mais je sais : je me suis cogné l'occiput contre le battant de bois qui pesait sur mon corps raidi, mon corps mort, étendu sur le capiton rose fané du cercueil.

Mon cœur bat, bat, bat. J'ai mal dans la poitrine. Est-ce le pieu de bois époiné et durci au feu, le pieu de buis béni que l'homme m'a enfoncé dans la poitrine ? J'ai mal. Je respire avec difficulté. J'ai de la peine à soulever une main, à la promener sur ma poitrine au-dessus de mon cœur qui bat, qui bat, à promener ma main sur le tissu raide de ma chemise, là où le pieu...

Mais non : il n'y a pas de plaie, pas de sang suintant ou séché, pas de manchon rugueux qui dépasse de ma chair. Il n'y a pas eu d'homme avec un pieu et un marteau. C'est juste le reste d'un rêve essoufflé, le souvenir d'une vieille histoire, je ne sais pas. Mon cœur bat, j'ai froid et je transpire à la fois, une mauvaise sueur, une sueur glacée qui sourd de mes tempes, de mes aisselles, d'entre mes cuisses serrées. Je

dois aussi avoir les pieds gelés, si gelés que je ne les sens pas.

Je me redresse, prenant appui sur le rebord du cercueil, mon cœur s'emballa, adrénaline, glycogène, acétylcholine. Ma tête tourne. Et puis les perturbations s'apaisent. Ça va mieux. Je respire profondément, régulièrement. Le feu dans ma poitrine se calme, devient braise, simple chaleur vitale. La plaie... Mais c'est vrai, il n'y a jamais eu de plaie.

Je regarde autour de moi. La grande salle du château baigne dans une douce pénombre qui ne blesse pas mes yeux. Il n'y a plus ces lumières cruelles, ces scialytiques. Mère a enfin compris. *Merci, maman*. Ici, il y a juste une lumière voilée, violette, agréable. Ça va. Ça va. Je peux me lever complètement, j'arrache les derniers tuyaux, j'enjambe le rebord du cercueil, je fais quelques pas dans la salle haute. Je porte les yeux au plafond. L'éclairage provient de deux lustres de cristal dont les lumignons de faible voltage (où seraient-ce réellement des bougies ?) me font penser, dans l'ombre dense, à des galaxies poudreuses perdues dans l'infini.

J'ai soif. Je vais vers la longue table de bois ciré (ou laqué, ou verni) qui luit paisiblement dans la clarté laiteuse des galaxies plafonnières, je saisis le carafon, du cristal également, je crois, qui est posé au centre de la table, sur un dessous-de-plat en émail blanc et bleu. Je retire le bouchon de cristal dont les facettes polygonales reflètent la lumière pâle des étoiles en poudre, je hume le contenu du flacon. C'est un vin doux, fruité, dont je me verse une longue rasade dans un verre à pied.

Tu m'en sers un verre ?

Je me retourne. C'est Suzy, bien sûr, qui est arrivée sans bruit derrière moi. Suzy est belle, jolie, plutôt – une jolie petite fille, rose et blonde et bouclée. Elle porte une robe légère et ample, vieux rose, et comme toujours elle suce un long sucre d'orge roux. Je souris.

C'est du vin. Il est fort... Tu es trop petite pour boire ça ! Je dis quelque chose de ce genre, et c'est au tour de Suzy de sourire, de rire, et son rire est comme des éclats de cristal. Elle est debout tout près de moi, je peux respirer son parfum, discret et prenant à la fois, un parfum exotique, du Vétiver, de l'Ylang-Ylang, je ne sais pas. J'avance une main, je touche les boucles très blondes de ses cheveux vaporeux, je peux voir la lumière des étoiles qui joue dans ses yeux très bleus, je peux effleurer de ma bouche ses lèvres rondes et bien roses, et voir briller quand elle les écarte pour rire ses incisives un peu irrégulières mais très blanches et très saines.

Suzy porte à ses lèvres son sucre d'orge. Non... C'est un verre de vin qu'elle porte à ses lèvres, et elle boit le vin sucré, et je l'imites, et nous rions encore, ensemble. Je veux prendre sa main, sa main potelée de

petite fille (bien sûr elle n'est pas si petite que ça, je peux voir les rondeurs de sa poitrine sous le couil de sa robe), mais elle recule, elle fait volte-face (et sa robe s'ouvre comme une corolle autour de ses cuisses), elle me tourne le dos et commence à courir, à courir. *Suzy ! Suzy !* J'entends son rire sonner dans la grande pièce sombre. Elle me crie : *Attention au vampire, il va nous tuer !* et elle rit encore, et son rire rebondit en échos cristallins, son rire lumineux comme les pâles étoiles des galaxies silencieuses qui consomment calmement leur hydrogène, là-haut, dans l'infini du plafond.

Un vampire ! C'est bien une histoire de petite fille romantique. Je me précipite à sa poursuite. *Suzy !* Mais j'ai eu un mouvement trop brusque, et ma manche a accroché un verre, le mien, le sien, je ne sais pas, et le verre est tombé par terre, il s'est brisé sur le parquet, et le rire du cristal s'émiettant est semblable aux éclats coupants du rire de Suzy.

Je cours derrière elle. Je suis gêné par l'érection qui tend entre mes jambes le tissu raide de mon pantalon. *Suzy !* Où est-elle allée ? Elle s'est cachée dans une autre pièce sûrement, pour fuir le vampire, ou simplement pour me faire une farce, pour mettre du piquant au jeu. Je longe les grands couloirs sombres du château, Suzy doit se tapir dans une de ces innombrables salles de cérémonie poussiéreuses et presque toutes semblables qu'éclaire la lueur faible des galaxies lointaines qui se balancent sous les plafonds à caissons. Se balancent ? Mais oui : au-dessus de ma tête les lustres se balancent, lentement, lentement, dans le tintement démultiplié des clochettes de cristal qui se heurtent comme de folles étoiles en transhumance. Le château bouge. *Suzy !*

Mais Suzy n'est plus là. Suzy, la petite fille au sucre d'orge, Suzy dont les seins ronds et fermes se cachent bien mal sous la robe rose d'enfant, Suzy est partie, elle est allée s'abriter dans un recoin du château, quelque part loin de moi, où il me sera impossible de la retrouver. Sous le tissu rêche de mon pantalon, mon sexe tendu est douloureux. Absurde protubérance en bas de mon ventre, piton de chair planté à l'horizontal de mon corps, arbre creux où circulent des fourmis ! Je prends mon sexe dans ma main, à travers le tissu du pantalon, et je m'approche d'une des fenêtres donnant sur le parc. J'écarte le rideau garance, j'avance mon visage vers la surface de la vitre, à la toucher. Dans le tain de la vitre, en surimpression au tracé de fusain du parc qui dort dans la nuit extérieure, je vois mon visage, une tache floue, où je ne peux discerner clairement aucun trait.

Les fûts verticaux des arbres du parc sont découpés transversalement par des bancs de brouillard qui rampent au ras du sol, juste derrière les fenêtres, juste au pied des murs du château. Dans ma main droite, à travers le tissu rude de mon pantalon, je serre mon sexe de toute la force tétanisée de mes phalanges. Et courent et

courent les fourmis rouges du plaisir dans ce tube creux gorgé de sang...

Derrière la vitre où mon visage de lune évaporée flotte dans un ciel de goudron, le brouillard sinue entre les troncs, poussière d'os en suspension entre deux champs magnétiques.

Suzy ! Les décharges électriques ont traversé mes reins, mon corps secoué par la houle s'est arqué en arrière. À nouveau je respire fort, et profondément. J'appuie ma joue contre la vitre glacée, je sens entre mes doigts la hampe de mon sexe mollir, rétrécir. Sur le devant de ma combinaison blanche une tache humide s'élargit lentement, une pièce de un franc, une pièce de cinq francs qui s'ovalise par le bas, une petite méduse gluante agrippée à mon ventre, qui se refroidit vite, qui se liquéfie vite et coule entre mes cuisses.

Quelqu'un ricane derrière moi. Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir que c'est Pébroc, Pébroc qui me surveille, qui me guette, Pébroc dont l'odeur putride signale la présence bien avant ses apparitions. *Mais à quoi ça sert ?*... murmure Pébroc au milieu de son ricanement. Je ne me retourne pas, je ne réponds rien, je cogne du poing, des poings, contre la vitre qui vibre et communique son tremblement au reflet de mon visage absent.

Brouillard. Brouillard...

Avant que le brouillard envahisse le monde, je regarde le soleil se coucher à sa lisière, là-bas, au bout de la mer irisée que surplombe l'immensité creuse du ciel.

Je suis couché sur le sable, nu entièrement, dans l'air doux du soir, dans le vent tiède du soir qui passe sur mon dos, soulevant parfois d'éphémères envolées de sable doré. Je suis bien. Le froid m'a quitté. Le froid de la naissance, le froid de la mort... c'est loin, tout ça. Je suis bien, je me suis débarrassé de mes tuyaux, j'ai ordonné à Mère de se taire, de me laisser en paix, de me laisser regarder en paix le soir qui descend sur le monde. Et je regarde. Le ciel, qui passe du bleu au mauve, du mauve au violet, du violet au gris, et puis les grosses étoiles de cuivre qui vont s'allumer dans sa transparence. Les nuages, effilochés, évanescents, des traînées d'aquarelle floconneuses, orangées et roses, à la remorque du vent. La mer, qui ondule paresseusement, pourpre à l'endroit où le soleil s'y est englouti, déchirant sa panse d'hydrogène en fusion sur les arêtes aiguës des grands poissons morts au large, et violette, indigo, puis grise, selon des strates parallèles approchant du rivage.

Je suis bien. Les mouettes crient, je vois leur accent circonflexe chapeauter fugitivement les lignes d'écriture pâlies des nuages penchés. Derrière moi des palmiers (mais s'agit-il bien de palmiers ?)

agitent leurs ramures grasses dans le vent, un bruit mat de becs qui claquent.

J'ai un peu soif, je ramasse dans le sable la bouteille de Pepsi et j'en bois une rasade tiède. *Tu rêves ?* Francette est à côté de moi, assise dans le sable sur une serviette de bain vert jade, les cuisses repliées contre sa poitrine, les bras autour des jambes, le menton sur les genoux. Le vent fait voler ses cheveux que le henné dote de beaux reflets orangés, son visage allongé, d'un ovale parfait, est incliné sur la joue gauche. Ses yeux marron me fixent, peut-être un peu moqueurs, peut-être un peu indifférents, ou beaucoup. Il m'est toujours difficile de lire clairement les sentiments dans les yeux de Francette, ses yeux de bois sec et mat, marron clair.

Ses paupières sont ombrées de violet, ses cils sont noircis et galbés, les lèvres de sa bouche large et bien dessinée scintillent, argentées, comme si elles étaient recouvertes d'une impalpable poudre granitique. *Tu rêves ?* Sa voix aussi est légèrement moqueuse, ou alors indifférente, rêveuse en tout cas. Francette est vêtue d'un T-shirt orange et d'une jupe noire, courte et serrée, qui remonte jusqu'en haut de ses cuisses. Mais ses jambes longues et minces, et bronzées, sont fermées. Je ne peux pas voir la couleur de sa culotte.

Je lui réponds que je regarde descendre le soir sur la mer. *Et l'hydrogène des nuées ardentes se transmuter en hélium lourd*, ajoute-t-elle. Je trouve la phrase jolie, et je répète après elle : *Et l'hydrogène des nuées ardentes se transmuter en hélium lourd*. Je ne sais pas pourquoi elle a dit ça, je ne sais d'où est née cette réflexion sibylline. Francette est belle et mystérieuse, et j'aime sa beauté et son mystère. Je tends la main vers elle, en me retournant sur le côté. Je caresse sa joue, son coude, son genou, trois sphères lisses et équilibre tangentiel. Elle rit. Son regard noisette, à attirer tous les écureuils de la Terre, glisse le long de mon corps. Elle rit encore, franchement moqueuse cette fois. Mes yeux parcourent le même cheminement, et je comprends le motif de son hilarité : mon sexe découvert par la rotation de mon buste est en érection, et le sable humide lui a tricoté une gaine lépreuse sur toute une face.

Je ris à mon tour, sans rien faire pour me cacher. Au contraire je me rapproche encore un peu d'elle en me poussant sur la hanche, et j'accentue la pression de ma main sur la pierre ponce tiédie au soleil de son genou hâlé. Je dis : *Tu es belle*. Francette déplie son long corps d'asperge, elle s'étire, bras levés vers le ciel, jambes pointées vers la mer. Elle est belle, oh ! oui. Sa peau est très bronzée, bronzée comme du bronze doré. Elle ne porte qu'un minuscule maillot de bain blanc, trois triangles inversés, deux sur ses seins menus, un sur sa motte renflée par la proéminence de sa symphyse pubienne.

À cause de sa position, assise sur la pointe des fesses, corps cambré

en arrière et jambes étendues, ses deux épines iliaques font saillie en haut de ses hanches, tendant la peau sans une once de graisse de son ventre, son ventre si plat qu'il en est à cet instant concave. Ma main parcourt son corps de bas en haut, son genou rond et sec, une pierre ponce, sa cuisse longue, de bronze doré, sa hanche où mon index accroche le ruban qui noue son minuscule slip blanc et dont l'épine iliaque forme un soc solide où s'accrocher pendant l'amour, son torse mince où je pourrais compter les côtes, son aisselle où je m'attarde dans les replis moites et granuleux (Francette s'épile), le creux de son épaule et la salière, son cou élancé qui paraît trop long, son menton sur lequel je referme mes doigts.

Mon sexe me fait mal tellement il est tendu. Francette rit. Je lui demande, par jeu : *Tu te moques de moi ?* Elle se redresse, buste droit, et, sans répondre, me désigne d'un geste ébauché de la main quelque chose derrière moi.

Je me retourne. Sur la plage, encore loin derrière nous, Pébroc avance lentement, maladroitement, en cahotant dans les dunes. Il paraît devoir tomber à chaque enjambée. Il me fait pitié. Il me fait horreur. La puanteur qu'il dégage, et qui jusqu'alors avait été masquée par la distance, se fait plus précise à mesure qu'il approche.

Pébroc est habillé de son costume de toile blanche minable, il est coiffé de son chapeau blanc minable, son Panama, il tient son minable parapluie noir ouvert au-dessus de sa tête. On dirait qu'il sort d'un vieux film du siècle précédent, il a l'air d'un vieux gangster minable et ventripotent, Charles Laughton, Edward G. Robinson. Il grommelle en continuant d'avancer vers nous, je vois ses lèvres grasses et molles remuer, je ne comprends pas ce qu'il dit, ou alors des choses comme : *Inutile de continuer à... Ça ne sert à rien de...* Des conneries. Pébroc est maintenant à notre hauteur, la puanteur est épouvantable. Je lui crie : *Tire-toi, minable ! Fous le camp, charogne !*

Mais il ne me regarde même pas, il continue sa marche solitaire, il continue son soliloque solitaire, son visage plissé d'hippopotame albinos tremblant de toute sa graisse puante. Il nous présente maintenant son dos, il s'éloigne de nous, la puanteur reflue lentement. Je crie : *Salopard ! Vieux débris !* Mais Pébroc s'en va vers l'autre bout de la plage, vers l'autre bout du monde, son parapluie noir et ajouré brandi au-dessus de sa silhouette ballottante de graisse et chancelante de sénilité. Je crie : *Ne te repointe jamais ici ! Trou du cul ! Trou du cul !*

Il ne se retourne pas. Les mouettes piaillent de plus en plus fort, j'en ai subitement mal à la tête. Le soir épaissit, violet mat. J'entends à nouveau le rire de Francette. Je l'avais presque oubliée. Je me retourne vers elle. Elle s'est maintenant complètement allongée dans le sable, sur le dos, la serviette verte chiffonnée sous ses épaules. Son corps nu brille doucement dans la pénombre violette, comme si sa

peau dorée possédait une luminosité propre, interne. Je regarde ses seins menus, si menus qu'à cause de sa station étendue sa poitrine est absolument plate, une poitrine de jeune garçon, avec seulement les aréoles larges, rose foncé, et les tétons érigés par le froid qui vient.

Je fixe sa motte proéminente, avec la fente bien visible, que ses poils raides et fins, clairs, peu denses, dévoilent plus qu'ils ne la cachent. Francette a les cheveux châains sous son henné, mais une maigre toison pubienne de blonde. Mon sexe me fait mal à force de tension à vide. J'avance la main vers le sexe de Francette, mes doigts jouent avec ses poils. Je roule vers elle, je roule sur elle. Francette recommence à rire, à rire... Ou est-ce le rire strident des mouettes qui rasant les dunes ? J'ai mal à la tête. Je m'écrase sur Francette, mon sexe tendu s'enfonce profondément en elle, dans son sexe qui s'est ouvert d'un seul coup sous le mien, sans résistance. *Francette, je t'aime.*

Mais mes mots gargouillent étrangement dans le sable, ma bouche ouverte à la verticale de la bouche de Francette mord le sable qui crisse sous mes dents et emplâtre ma langue. Mes mains crispées sur ses épaules empoignent le sable. Mon ventre collé à son ventre se colle au sable, et je crie, je crie plus fort que le rire fou de Francette, et j'éjacule dans le sable, je me vide dans le sable qui absorbe ma semence. Les mouettes crient plus fort que mes cris. J'ai la bouche pleine de sable froid. Je m'étrangle. Je crache. J'ai du mal à respirer, comme si le sable avait pénétré au plus profond de mes poumons. J'ai froid. Je me sens mal. Le cri des mouettes est si intense qu'il ne forme plus qu'une seule note interminablement jetée du ciel vers la terre. Je me mets avec peine sur le côté. Je m'assieds avec peine. J'ai mal dans la poitrine, partout. Mon sexe ratatiné est couvert de boue grise, un moignon plissé enfoui dans une gaine de sable et de sperme. *Il faut que tu m'écoutes*, dit Mère. *Il faut que tu m'écoutes.* Je gémis. Je lui réponds peut-être : *Fous-moi la paix...* Je sens une piqûre froide à la saignée de mon coude, sans doute un insecte des sables, une puce, une araignée, une fourmi, une de ces minuscules crevettes grises... Je frotte l'intérieur de mon bras, là où l'insecte m'a piqué. *Il faut que tu te réveilles*, murmure Mère. *Réveille-toi ! Réveille-toi !*

Je me réveille, nu et glacé, incrusté dans le charnier, au milieu de centaines d'autres corps nus et glacés.

Le ciel nocturne boueux et gelé appuie fort sur ma nuque, mon dos, mes reins. Ma bouche ouverte, à moitié édentée, mord l'épaule froide du cadavre sur lequel je suis couché, bras et jambes mêlés aux membres de la forme squelettique grise dont je mange la chair grenue et rance. Mes yeux sont ouverts, mais je ne vois rien. Ma bouche est ouverte, et les dents qui me restent, carriées et branlantes, sont plantées dans l'épiderme scarifié du cadavre qui me sert de matelas

osseux, mais je ne sens pas sur ma langue et dans mon palais le goût de phosphore de la mort durcie.

Je ne sens rien, je n'ai aucune sensation : je ne me suis pas réveillé, je suis mort. Je suis mort, et je rêve seulement mon éveil au milieu des morts. Je ne suis qu'un mort, un mort planté au milieu de dix mille autres morts jetés pêle-mêle dans le fossé, hommes et femmes, vieillards et enfants. Un puzzle de morts indifférenciés, un grand cimetière sous la lune absente, sur lequel tout à l'heure les soldats vont répandre de l'essence avant d'y mettre le feu...

Je n'ai aucune sensation ? Mais si, tout de même. Je sens le froid de la mort couler lentement dans mes veines mortes, je sens cet alcool brûlant de froid courir dans mes veines comme un très long ver au dos épineux. À chaque reptation : un râle. Mon corps gelé dans la mort n'est qu'une étoile de douleur, une étoile noire dans un océan de poussière stellaire éteinte. Mon corps n'est qu'une plaie, une plaie tellement vidée de chair qu'elle ne saigne même pas, une plaie qui se contente d'emmagasiner souffrance et froid.

Peut-être ne suis-je pas mort, après tout. Peut-être suis-je un vivant qui rêve sa mort, ou alors un mort rêvant qu'il est vivant encore. Je ne sais pas. Mais si je suis vivant, mon seul espoir est de mourir enfin pour que cesse la douleur, que cesse dans mes veines le frottement du long corps annelé aux épines d'acier rouillé, que cesse cette reptation déchirante à travers mes membres, mes alvéoles pulmonaires, mon intestin noué de crampes. *Achtung ! Achtung !* Qui crie ainsi ? Les mouettes ? Non. Ce sont les soldats, les soldats noirs qui vont asperger mon corps d'essence. Mais je ne veux pas. Je ne veux pas ! Il faut que je m'échappe, que je m'arrache à ce magma de corps noircis par le gel, que je rampe à la surface de cette soupe figée de chair morte.

Achtung ! Achtung ! Les cris éclatent toujours autour de moi, perçant le fond sonore ouaté de la sirène qui hurle quelque part au fond du brouillard.

Je m'arrache. Je rampe. Mes bras se sont désenkystés des bras qui les retenaient, mes jambes se sont dessoudées des jambes de bois mort, j'avance à quatre pattes sur un lit d'os broyés et de chair qui cède. Mais quelle souffrance, chaque mouvement ! J'essaye de respirer à fond, mais à chaque inspiration les échardes du froid lacèrent mes poumons. Douleur, douleur.

Je regarde le ciel. Il est bas et sombre. Nuit et brouillard. Quelques lumières étouffées clignotent dans la brume, mais je suis incapable de traduire ces signaux. Galaxies lointaines ? Grosses étoiles de cuivre naissant de la combustion de l'hydrogène des nuées ardentes ? Lustres de cristal se balançant au plafond de l'univers ? Je ne sais pas. Je rampe sur les cadavres, je continue de respirer à fond pour chasser de mes poumons la tourbe accumulée, je tousse, j'expectore dans la

douleur des morceaux de tissu pulmonaire, des fragments de mou poreux que je suis obligé de mâcher et de réduire en pulpe avant de pouvoir les recracher. Je suis tellement misérable ! Je suis humide, gluant, je me suis souillé, j'ai pissé sur mes cuisses, la raie de mes fesses est colmatée de chiasse durcie. Je pue la pourriture et le cadavre. Mais je rampe. Je rampe. *Dépêche-toi... Vite... Vite ! Personne ne nous voit.*

Qui chuchote ainsi à mon oreille ? Mère ? Une main, une main vivante a empoigné mon bras, on me tire avec force, j'ai l'impression que mon humérus va se détacher de l'omoplate. Je crie de douleur. Mais la prise est ferme, on me tire, on me tire hors du charnier, hors de la nuit et du brouillard. Des os roulent sous mes paumes et mes genoux, des cailloux, du gravier, mes paumes et mes genoux reposent sur le froid d'un carrelage.

Nous sommes sauvés, Frantisek ! fait la voix à mon oreille. Je détourne la tête. La voix est portée par une haleine nauséabonde, une haleine de cadavre en putréfaction. Pébroc ? Mes yeux sont encore pleins de brouillard. Je m'assieds avec peine sur le carrelage froid, la douleur reflue, je respire, je respire. L'air sent maintenant la Javel. *Nous sommes sauvés, Frantisek. Les Nazis ne nous auront pas.*

Le brouillard se dissipe. Ce n'est pas Pébroc qui est debout devant moi, mais Marieke, Marieke nue, maigre et noireude. Un sourire tordu ouvre sa bouche aux lèvres violacées. Ses mamelles pendent sur les arceaux de ses côtes, ses aréoles sont brunes et grumeleuses, avec quelques poils noirs tirebouchonnés piqués sur leur circonférence. Son ventre bombé est à moitié couvert par un épais buisson noir et frisé qui remonte en triangle aigu vers son nombril, s'étend sur plusieurs centimètres à l'intérieur de ses cuisses maigres, masque complètement sa fente. Elle rit. Mon sexe me fait mal. Je vois qu'il s'est redressé, et mon gland décapuchonné est rose vif dans la lumière blanche des scialytiques ou des rampes.

Je le masque avec ma main ouverte, mais ce contact ne fait qu'accélérer la course électrique des fourmis qui se ruent à travers le corps spongieux de mon pénis gorgé de sang. Je me suis levé. Je fais face à Marieke, la main toujours en étoile sur mon ventre fourmillant. Marieke est toute petite, elle ne doit sûrement pas mesurer plus d'un mètre cinquante-cinq. Elle glapit. *Mais tu ne comprends pas ? Ils ne nous ont pas eus ! Nous sommes sauvés !*

C'est à mon tour de hurler. *Mais fous-moi la paix, avec tes conneries ! Les Nazis, les camps... Tu n'en as pas assez, de ressasser tout ça ? Les camps, tu ne les as pas connus. Tu n'étais même pas née, connasse ! Ta mère non plus ! Ça remonte au moins à ton arrière-grand-mère ! Tu as lu des bouquins, tu as vu des films, c'est tout... Alors laisse tomber ! Écrase un peu, tu veux !*

Je suis debout devant elle, je hurle, je maintiens toujours mon sexe bandé plaqué sur mon ventre. Marieke ricane. *Tu sais pourquoi tu te mets dans cet état ? Parce que tu voudrais bien me baiser, et que tu n'as jamais pu, pauvre nouille...* Elle secoue la tête, hausse ses épaules maigres, me tourne le dos. Ses fesses maigres sont souillées. Elle aussi a chié sous elle, quand nous étions enfermés dans ses fantasmes, là-bas, sous le ciel de brouillard et de nuit d'Auschwitz ou de Treblinka. Elle me dit encore : *Si je peux te donner un conseil, c'est d'aller prendre une douche, comme moi.* Je la vois pousser une porte de verre translucide portant la mention *DUSCHE FÜR DAMEN*. La porte se referme sur elle. Avec retard, je crie : *Attention au Zyclon B !* Et puis c'est le bruit de l'eau qui gicle, qui rebondit dans la cuvette d'émail, qui fouette le corps nu et maigre, aux fesses merdeuses.

Je suis toujours debout dans les toilettes jaune pisse du *Bierkeller*, mon sexe est toujours dur comme un pied de chaise, maintenu plaqué contre mon ventre par la paume de ma main. *Dépêche-toi ! Dépêche-toi !* murmure Mère à mon oreille. La sirène lointaine pénètre dans ce lieu clos, malgré le bruit de la douche. Que veut Mère ? Me dépêcher de faire quoi ? De pousser ce panneau de verre cloqué et d'aller baiser cette petite Juive quadragénaire qui m'a englué dans son trauma ? Je m'avance vers la porte, mais je ne l'ai pas atteinte que je sens mon sperme gicler dans ma main, contre mon ventre. C'est venu sans que je m'en rende compte, quatre ou cinq contractions brutales, aucun plaisir. Je crie : *Merde !* Je regarde la paume de ma main, gluante de cette gelée blanchâtre à odeur de foin coupé. Je frotte ma main à la surface du verre, je laisse une traînée transparente sur les cloques du verre, de la poussière stellaire déliquescence sur un ciel en négatif.

Je cogne de la main contre le panneau, je crie : *Marieke ! Marieke !* dans le bruit de l'eau, ou alors c'est seulement le bruit de la sirène extérieure, je ne sais pas. Mais Marieke ne répond pas, elle ne peut pas répondre. Elle est étendue dans le bac rectangulaire de la douche, je la distingue maintenant très bien à travers la transparence du verre débarrassé de sa buée, la douche ne coule plus, Marieke est étendue bouche ouverte, cuisses ouvertes, narines pincées, au milieu des caillots de glace qui entourent son corps maigre et brun, qui transforment en nacelles flottantes ses mamelles pendantes répandues de chaque côté de son torse, qui baignent l'îlot broussailleux de son pubis et gainent les troncs d'arbre secs de ses jambes.

Je hurle : *Marieke !* Mais Marieke ne répond pas, le froid l'a prise, l'a bouclée dans son sarcophage de glace, Marieke a rejoint sa mort fantasmée dans le lit de neige où elle gît bouche et cuisses ouvertes, ses dents jaunes riant silencieusement et féroce face au plafond qui l'arrose de sa lumière blanche étincelante.

J'appuie mon front sur le couvercle glacé du sarcophage. *Viens !* dit

Mère. La sirène grelotte, étouffée par la distance, Pébroc ricane derrière mon dos.

Je rôde à travers les pièces innombrables du château. Il fait froid. La glaciale nuit extérieure a pris le château en tenaille. Il fait un froid de mort froide, de naissance froide. Je me traîne de pièce en pièce, parquets lustrés craquant sous mes bottes Velcro, j'appelle *Francette !* ou *Suzy !* ou *Marieke !* ou *Julie !* Des rires me répondent, frais ou tristes, cassants ou tendres, moqueurs ou chaleureux, mais toujours lointains, lointains, si lointains...

Je pousse des portes qui grincent et dont la poussière d'or des vieilles moulures me reste sous les ongles, je longe des couloirs mauves en soulevant de la poussière grise à chaque enjambée, je fais irruption dans des chambres où il m'a semblé entendre... Mais non : vide, absence, poussière.

Les chambres sont presque toutes pareilles, mais jamais pourtant exactement semblables. Tentures grenat ou violettes, rideau de tulle ou de dentelles aux fenêtres, lits à baldaquin aux colonnades différemment torsadées, dessin des lames du parquet qui forment des frises, des grecques, des assemblages à points de Hongrie, à onglets, à bâtons rompus, infini variété des marqueteries, des boiseries, des moulures, des plinthes, du stuc et des staffs, des grappes cristallines des lustres. Parfois j'ouvre un placard plein d'appareils métalliques bizarres qui ronronnent, souvent j'écarte un rideau et je regarde derrière la vitre le sombre panorama du parc glacé ou le crépuscule qui roidit la plage.

Je cherche Francette, Suzy, Marieke, Julie, n'importe laquelle d'entre elles avec qui je pourrais parler, dont je pourrais caresser les cheveux, prendre la main, la taille, n'importe laquelle que je pourrais basculer sur un lit à baldaquin dans un grand envol de jupons et de...

Des jupons ? Mais aucune d'elles ne porte des jupons, elles sont vêtues d'habits modernes et fonctionnels, Francette son T-shirt auréolé de sueur aux aisselles et sa mini-jupe de satin noir, la petite Suzy sa robe rose, Marieke son blouson d'aviateur sans élégance et des Lewis bleu marine, Julie...

Mais voilà Julie, justement. Elle est dans sa chambre, enfin une que je trouve dans sa chambre. La chambre de Julie est bleu roi, les tentures de son lit sont vert olive. Julie est debout près d'une des fenêtres, elle a écarté le rideau qu'elle maintient plaqué contre le montant de la fenêtre, son visage est tout contre la vitre.

Salut, Julie, je te cherchais... Elle ne se retourne pas. Elle respire fort, la concentration peut-être, ou alors l'émotion. Elle est habillée de son habituelle salopette blanc crème et d'une tunique genre indien,

orange. Elle porte un châle violet à franges drapé sur ses épaules. Cette tenue anachronique alourdit ses formes déjà épaisses, ses épaules larges, sa poitrine lourde mais ferme, sa taille peu marquée, ses fesses carrées, ses cuisses musclées. Je viens m'appuyer contre son dos. Mon bas-ventre pèse contre ses fesses, j'encercle sa taille de mes bras et je croise les mains devant son nombril. Elle n'a pas de réaction particulière. Plusieurs odeurs mêlées montent de son corps, de ses vêtements, de ses cheveux, le patchouli, le santal, l'eau de toilette aux fruits de la passion.

Je sens mon sexe durcir dans mon pantalon. Il y a longtemps que je n'ai pas fait l'amour, avec Julie tout particulièrement. Sa tête pivote enfin, elle me présente maintenant son profil durement sculpté par la lumière gelée qui vient d'en haut, ses cheveux châtain clair bouclés, son front bombé, sa pommette bien marquée, son nez retroussé (en pied de marmite, comme je lui dis souvent), ses lèvres minces et serrées, son menton volontaire poinçonné d'une fossette bien nette, signe de vitalité sexuelle. Sa paupière bat sur son œil, à l'iris gris-vert. Mon sexe, exactement encastré dans la raie de ses fesses plates mais larges, un peu trop masculines, est d'une dureté minérale. Déjà les fourmis rouges...

Tu ne penses donc qu'à ça ! me jette Julie. Mais sa voix, toujours calme et posée, n'est empreinte d'aucune agressivité. Je me serre un peu plus contre elle, des pieds aux épaules mon corps est incrusté dans celui de Julie. Mais est-ce le froid du dehors qui s'est communiqué à elle par l'interface de la vitre où elle s'appuie ? J'ai l'impression qu'elle est glacée, j'ai l'impression que mes bras sont refermés sur un pain de glace habillé de serpillières roidies, que mes lèvres posées à la naissance de son cou embrassent une sculpture de neige durcie. Un frisson me saisit, qui remonte de mon bassin jusqu'à ma nuque.

Regarde, dit Julie. Écoute. Tu vois tous ces animaux qu'on tue ? Tu entends ces coups de feu ? Tu vois tous ces cadavres ? Et on ne les tue pas pour se nourrir. Seulement par plaisir. Regarde ces cadavres, là... Des éléphants ! Il y en a au moins cent. Tu te rends compte ? Des éléphants ! Une espèce en voie de disparition. C'est dégueulasse...

Je ne trouve rien à répliquer. Julie a enfourché à nouveau son dada favori, et en outre je l'approuve. Mais ici ! Ici ! Et puis il y a longtemps qu'il n'existe plus d'éléphants sauvages. On ne trouve plus d'éléphants que dans les zoos, et Julie est bien placée pour le savoir. Elle insiste, pourtant. *Regarde ces cadavres entassés comme des sacs. Et tout ce sang. Tout ce sang... Tu sais combien de litres de sang un éléphant a dans les veines ?*

Sa voix est assourdie, lointaine, comme si elle me parvenait à travers les épaisseurs de plusieurs murs congelés. Et si elle disait vrai, pourtant ? À mon tour je me colle contre la vitre glacée. Le parc (mais

n'est-ce pas plutôt une forêt ?) est comme toujours fondu dans la nuit. Seuls les troncs de bordure se distinguent nettement, colonnades grisâtres frappées par la lumière blanche qui vient de la chambre. Quelles sont ces formes avachies au pied des arbres ? Ces gros sacs mous imbriqués les uns dans les autres et marbrés de flaques sombres ? Les éléphants massacrés ? Un cimetière d'éléphant sous la lune ? Tout mon corps est plaqué à la vitre. Je cligne des yeux pour mieux voir. Mais je ne vois plus rien. Les serpents de brume basse qui ondulent faiblement dans les courants stellaires, se gonflant parfois en dos ronds, en pattes massives repliées, en trompes enroulées, me voilent le sous-bois nocturne.

Je ne vois rien, dis-je à regret. Mais Julie ne m'entend pas. Elle ne peut pas m'entendre car elle est derrière la vitre, elle est passée de l'autre côté, elle est maintenant debout à la lisière de la forêt, debout au milieu des cadavres des éléphants de brouillard.

Je crie : Tu es complètement folle ! Rentre ! Tu vas geler ! Tu vas mourir de froid ! On ne peut pas rester dehors ! Mais elle ne m'entend pas. Il est trop tard, Julie ne m'entend pas, ses traits sont figés par le froid, ses cheveux bouclés sont poudrés de neige dure, elle est immobile dans le carcan de glace qui enserre son corps, Julie est morte de froid, au milieu des éléphants assassinés.

Je t'avais bien dit qu'il était trop tard... Qu'on ne pouvait rien faire... Que tout est inutile... souffle à mon oreille la voix grasseyante de Pébroc. Je l'ignore, j'essaie de résister à la puanteur qui provient de son corps débordant de graisse pourrissante, et je frappe, je frappe des deux poings contre la vitre où les concrétions glaciaires dessinent des continents de lumière sourde, des galaxies d'étoiles cristallisées. La vitre résiste, dans le parc le corps de Julie se dresse comme un sarcophage de neige au masque adouci par un impassible sourire de Sphinx.

Viens, souffle Mère. *J'ai besoin de toi. Je t'attends au tableau. Tu n'entends pas la sonnerie ? Réveille-toi ! Réveille-toi !* Je sens à la saignée de mon coude la petite douleur aiguë d'une aiguille pénétrant sous ma peau. Je me débats dans la glace. Mon pelvis est secoué de plusieurs crispations humides. J'ai encore joui dans mes vêtements.

Suzy est debout devant moi, de l'autre côté du miroir. Suzy elle aussi a franchi la surface réfléchissante : Alice au pays du froid. La neige emperle ses cheveux d'étoiles de givre, ruisselle en stalactites torsadées entre les anglaises nouées de rubans roses de ses cheveux blonds. Suzy sourit. Ses lèvres roses, qui ressortent étrangement dans son visage poudré de glace friable, sont ouvertes autour du fût à bandes blanches et dorées du long sucre d'orge qu'elle s'applique à sucer avec une nonchalance langoureuse, yeux mi-clos, accentuant

parfois la succion d'un coup de langue volontaire. Est-elle complètement innocente ? Ou se livre-t-elle avec malice, pour me troubler, à une gestuelle sexuelle stéréotypée ? Je ne sais pas... Et puis qu'importe. La succion symbolique produit sur moi un effet directement efficace : je bande. Mon sexe qui durcit appuie sur le tissu rêche de ma combinaison blanche. Suzy sourit. Mais ce n'est pas à moi qu'elle sourit. Entourée d'ombres blanches, s'appliquant toujours à parcourir de ses lèvres purpurines (est-ce bien ainsi qu'on dit ?) le bâton dur et tendu de son sucre d'orge, elle sourit à Pébroc, elle a tourné la tête et elle sourit à Pébroc, cette ordure de Pébroc, ce fumier ambulant de Pébroc, qui a surgi à côté d'elle dans le tain gelé du miroir et a posé sur ses épaules ses mains molles et blanches, au dessus glabre, où les veines bleues sont très apparentes entre les tendons.

Je crie : *Attention, Suzy, c'est Pébroc !* Je crie : *Fous le camp, salopard ! ordure ! fumier ambulant !* Mais ni l'un ni l'autre ne font attention à moi. Pébroc n'a plus son costume colonial de toile écru, il est vêtu d'un habit de soirée noir, aux revers lustrés, il porte un plastron amidonné où est épinglé un nœud papillon qui paraît découpé dans du carton noir, il a échangé son panama crasseux contre un huit-reflets crânement incliné sur sa tempe gauche. Je cogne du poing, des poings, contre le miroir. Le miroir vibre sous mes coups, la vibration cristalline du verre se mêle à la sonnerie lointaine de la sirène, mais Suzy ne me regarde pas. Pébroc se penche sur son cou, ses bajoues ballotantes et les fanons plissés de son menton de vieux chimpanzé albinos tremblent de toute leur graisse déliquescence. *Arrête, fumier ! Laisse-là tranquille, Dracula de mes deux ! Barre-toi de là, enculé !*

Mais j'ai beau hurler, j'ai beau taper sur le miroir qui se fendille et s'étoile sans céder, Pébroc achève de se courber sur le cou enfantin de Suzy, et je vois ses lèvres grises et craquelées se poser sur la chair poudrée de givre, je vois les dents jaunies de Pébroc apparaître entre ses lèvres et mordre la chair transparente, je vois ses canines ébréchées de vieux clown tragique percer la tendre chair, d'où suinte lentement un liquide ambré qui se fige presque immédiatement en deux larmes de glace, deux diamants aplatis dans le creux de sa clavicule. Suzy ferme lentement ses yeux bleus, le sucre d'orge glisse hors de sa bouche, elle prononce plusieurs fois, distinctement : *Fonctions vitales interrompues... Fonctions vitales interrompues...* Sa silhouette se trouble dans la chute lente des étoiles de neige, ses mots se fanent et s'estompent au milieu du grelottement irritant de la sonnerie d'alarme.

Marieke se tient debout devant moi. Les miroirs tapissant les murs de la grande salle du *Bierkeller* démultiplient à l'infini son reflet

sombre. Ses yeux sombres me scrutent, ses lèvres violettes sont serrées, un trait de crayon qui pince le bas étroit de son visage maigre. Son blouson de cuir est largement ouvert, ses gros seins mous tendent le coton bleu de son chemisier, y imprimant le relief des deux tétons érigés.

Marieke porte à ses lèvres un gros pichet de bière moussue, qu'elle boit sans cesser de me fixer entre ses paupières maintenant mi-closes. Dans le fond de la brasserie, un piano mécanique égrène ses notes métalliques, fondues à la scie continue de la sonnerie d'alarme. Une voix aigre chantonne : *Vor der Kaserne... Vor dem Grossen Tor...* Dans la mousse qui macule ses lèvres, le sourire de Marieke se fait cruel et amer. *Ils reviendront toujours*, murmure-t-elle. La mousse s'échappe toujours du pichet de grès, elle bouillonne sur son menton, glisse le long de son cou, se figeant à mesure, comme si elle était constituée de cristaux de neige carbonique.

Je ne peux détacher les yeux de la pointe de ses seins moulés par le coton bleu du chemisier, la pointe de ses seins que les flots toujours plus épais de neige vont bientôt recouvrir. Je ne peux détacher les yeux de son pubis enflé serré dans le velours côtelé du Lewis, son pubis que je sais si noir et si foisonnant, où j'aurais aimé mordre, et que la neige va lui aussi souder au froid pour toujours. Je bande. Mon sexe me fait mal. Marieke, ensevelie sous la mousse, est comme un arbre mort sous la neige. Dans les miroirs qui couvrent les murs lépreux de la brasserie, cent arbres morts m'entourent, une forêt, en phase de pétrification.

La mousse se répand, floconneuse, à travers toute la salle. Les lumières baissent, passant du jaune cru au blanc laiteux. Pébroc est là, vêtu d'un imperméable noir dont la ceinture ne peut retenir le tremblement de son ventre énorme. Il est coiffé d'un chapeau mou verdâtre dont le rebord est baissé sur ses yeux. Il s'est approché de Marieke, mains dans les poches de son imper. *Toi aussi*, murmure-t-il. Sa bouche molle s'étire dans un sourire bavotant. Il pue plus que jamais. Je crie. *Pourriture ! Déchet ! Sac à merde ! Cancéreux ! Cancéreux !* Mais Pébroc ne bouge pas. Il se tient toujours contre Marieke maintenant entièrement recouverte de mousse à part le haut du visage, Marieke dont les yeux viennent de se fermer. D'entre ses lèvres serrées passe comme un souffle : *Fonctions vitales interrompues... Fonctions vitales int...*, et puis plus rien. La petite Juive est passée derrière la barrière du gel, derrière les portes de l'hiver éternel.

Les lumières de la taverne ont encore baissé, et à la surface sombre des miroirs ne subsiste plus que la scintillation lointaine du reflet des lampes qui charbonnent, comme une poussière délayée d'étoiles.

Julie est debout, statue de froid au milieu du parc transi. Le givre

qui s'est déposé sur la vitre de la fenêtre rend le verre presque opaque. Je ne distingue presque plus le parc qui dort dans la nuit et le froid, et presque plus Julie, qui dort dans son sarcophage au milieu de ses éléphants de rêve.

Je m'appuie sur la vitre. La sonnerie d'alarme est si forte et si stridente que la vitre vibre, vibre, que les vibrations se communiquent à mon corps et pénètrent dans ma chair, comme si une colonie de fourmis rouges...

Il n'y a rien de vivant, là, chuchote à mon oreille la voix cassée du professeur Pébroc. Rien de vivant, tu comprends ? Regarde ces immensités vides... Et ce froid. Ce froid. C'est celui de la mort, petit. De la mort...

Sa silhouette informe est à peine visible dans l'obscurité blanche. Ses paroles sont à peine audibles dans les stridences de la sonnerie d'alarme. Je hurle... Mais non. Je ne hurle pas. À quoi cela servirait-il ? Je hurle seulement à l'intérieur de ma tête, malgré les caresses de Mère qui essaye de me calmer. Je hurle à l'intérieur de ma tête et je cours, je cours pour échapper à ce froid qui va me saisir à mon tour si je reste immobile. Je cours pour échapper à Pébroc. Et puis quoi ? Pébroc ne peut rien contre moi. Pébroc est un pauvre con. Pébroc débloque. Pébroc ne sait pas ce qu'il dit, et d'ailleurs il ne dit rien, puisqu'il est mort.

Moi je suis vivant. Je cours. Je suis vivant, je bande, j'ai envie de faire l'amour. Faire l'amour, c'est vivre. Faire l'amour, c'est être en vie, c'est être la vie, c'est transmettre la vie. J'ai envie de faire l'amour avec Francette, Francette, ma préférée, mon amour, Francette, la seule qui reste en vie, la seule qui me reste. Je l'appelle : *Francette* ! Et je cours.

Je cours sur la plage dont le sable froid gicle sous la plante nue de mes pieds, je cours, l'écume de givre bruit dans l'incessant ressac qui vient jeter sur la rive morte des morceaux de glace, des fragments de banquise émiettés. Le ciel n'est plus violet, il est uniformément gris, il pèse d'un seul tenant sur la plage, une plaque de métal terne rivetée contre l'horizon.

L'horizon de la mer est souligné d'une barre de lumière blanche, une rampe au néon à demi immergée dans les flots ardoise. Je n'entends plus les mouettes, à moins que leurs cris ne soient couverts par la sonnerie d'alarme. Je cours. *Francette* ! Elle est là, enfin, elle se tient debout devant moi sur le sable cristallisé de gel, elle est un peu déhanchée, sa mince et longue silhouette bronzée est durement soulignée par la lumière blanche rasante plaquée sur son corps comme de la neige soufflée par un violent blizzard. Francette a les mains posées sur ses hanches étroites, ses cheveux raides font un casque roux autour de son beau visage ovale, elle sourit, ses yeux marron clair un

peu absents mais sans trace de moquerie.

Francette... Tu es belle. Je t'aime. J'ai envie de faire l'amour avec toi. Ici. Maintenant !

Elle sourit toujours, elle porte son T-shirt orange, aux aisselles marbrées par les dépôts salins de sa sueur, et sa mini-jupe de satin noir. Francette est aussi grande que moi, je la prends aux épaules, j'embrasse son cou si froid, si froid, j'embrasse son épaule, j'enfouis mon visage dans le creux de son aisselle, entre son sein menu et son bras rond et bronzé, à la recherche de l'odeur moite et piquante de sa sueur que j'aime, sa sueur de plage et de sel et de mer et de soleil, mais je ne sens plus rien, plus rien, le froid a tout effacé.

Je dis encore : *Je t'aime, Francette. Faisons l'amour, tout de suite...* J'ajoute : *Je t'en prie*, et le ton désespéré de ma voix me surprend. Francette ne dit rien, elle reste immobile devant moi, son mince corps de liane lisse et doré marqué seulement par les trois triangles blancs de son maillot de bain, trois panneaux de signalisation sexuelle. Je tente avec maladresse de caresser son corps si lisse, si froid, si étranger tout à coup, ce pain de glace qui se refuse dans l'absence. J'ouvre fébrilement les fermetures magnétiques du bas de ma combinaison pour libérer mon sexe si dur, si raide, qui me fait mal, et que les fourmis rouges dévorent.

Je t'aime... Attends-moi. Attends-moi ! Mais est-ce que Francette m'attend ? Est-ce qu'elle m'entend, seulement ? Sa bouche s'ouvre, quelques mots maladroitement modulés franchissent ses lèvres. *Dépêche-toi, Frantisek... Sinon il sera trop tard pour... Entamer la décélération... Prendre une orbite tangentielle ou la poussée...*

Je ne comprends pas la moitié de ce qu'elle me dit, et d'ailleurs j'écoute à peine. L'astrophysicienne ne m'intéresse pas. C'est la femme que je veux. J'ai pu libérer mon sexe et j'agrippe le corps de Francette, son corps nu, si froid et si dur, son corps aux seins menus dont les tétons dressés sont comme deux billes d'acier sous mes doigts, son ventre plat avec les deux os iliaques proéminents, son pubis de fillette, à peine ombré de poils blonds, avec la fente rose si bien marquée.

Mon sexe me fait mal, il est gonflé de désirs rentrés, de jouissance en attente. J'essaye de forcer la fente rose du sexe de Francette, mais il ne veut pas s'ouvrir, son sexe est dur comme de la pierre, fermé, cadencé par le froid, et les poils rares et fins de son pubis sont gainés de neige givrée. Francette est couchée sur le sable durci, les jambes légèrement écartées, et moi je suis couché sur elle, et je mords son cou glacé, ses seins glacés, durs comme du ciment, et je m'agrippe au double soc de ses hanches, et mon pénis tente en vain de pénétrer sa vulve roidie.

Francette ! Francette ! Est-ce que je pleurerais ? Son image se brouille

devant mes yeux. Un tourbillon immobile l'a enveloppée, son corps mince et doré disparaît dans les volutes de givre. Je roule sur le couvercle incurvé du sarcophage où Francette est étendue, immobile, dans les volutes glacées de l'azote liquide. Sa bouche est entrouverte sur un sourire lointain, moqueur peut-être, sur des mots qui ne peuvent plus se former, sur un mot, peut-être mon prénom, peut-être... Je ne sais pas. Ses yeux sont fermés, fermés à jamais. Je pleure.

La sirène hurle, Mère n'arrête pas de me parler mais je ne veux pas l'entendre, je retombe lourdement sur le flanc à côté du sarcophage où gît Francette, mon sperme gicle de ma bite douloureuse, des perles de gelée blanche, des coulées de neige fondue, j'éjacule, j'éjacule, ça me fait mal, je n'arrête pas de décharger dans le vide, dans l'absence d'elle, dans le froid de la mort, et ma semence n'en finit pas de se répandre sur le vinyle noir, semis d'étoiles coagulées, astres liquides qui explosent, soleils gelés crachés au hasard de l'infini, galaxies gazeuses expulsées du pénis d'un Dieu fouteur qui baise le néant.

Le sol vibre, les gros pieds puants du professeur Pébroc viennent piétiner ma galaxie spermatique, ses grosses semelles merdeuses balayent les étoiles gelées pour ne laisser sur le vinyle que la trace baveuse des collisions sidérales instantanées. Pébroc rit.

Pébroc rit.

Il est debout devant moi, vêtu de son éternel costume colonial taché et déchiré, minable, coiffé de son éternel Panama graisseux, au bord avachi, minable. Pébroc pue. Il rit, et toute sa graisse tressaute, toute sa gélatine secouée par son rire tonitruant se plisse et se gonfle, rebondit et se creuse, et son estomac débordant se transforme en une montagne de chair terreuse que travaillent des plissements géologiques accélérés.

Je me suis relevé, j'ai remisé dans sa coquille mon sexe ratatiné et gluant, j'ai refermé ma combinaison. Pébroc m'envoie au visage la pestilence de son haleine de chien crevé. Chaque hoquet de rire franchissant la barrière de ses dents gâtées est un cloaque qui crève. Je serre les poings. *Tu vas arrêter, dis ? Tu vas arrêter ?* Pébroc suffoque de rire. Plus il rit, plus il pue. *Arrêter quoi ?* me dit-il entre deux hoquets. Ses mains blanches, aux doigts boudinés, complimentent le volume agité de son estomac. Je lui jette : *Tu vas arrêter de vivre, salopard !* Il écarte les pans de sa chemise douteuse dont les boutons sautent avec un crépitement sec quand ils vont s'incruster dans le vinyle.

Il y a longtemps que j'ai arrêté ! Il y a longtemps que je suis mort ! hurle le professeur Pébroc. Ses doigts aux ongles noirs labourent la chair distendue de son estomac, ses doigts s'enfoncent dans sa chair comme des vers affamés cherchant leur pitance dans un tumulus de beurre

rance. Pébroc fouille sa viande pourrie, arrachant son épiderme qui s'ouvre avec un bruit de bouillie qui clapote, mettant à jour la protubérance grise et bulbeuse de l'estomac, le biftèque racorni et violacé du foie qui apparaît sous la voûte du diaphragme, le cylindre boudiné du gros intestin qui commence à couler au-dessus de sa ceinture au milieu d'une cataracte lente de sanies noirâtres, entraînant à sa suite les circonvolutions annelées de l'intestin grêle.

La puanteur qui se dégage des entrailles suintantes est épouvantable. Je plaque mes mains contre mon nez et ma bouche, mais en vain. L'odeur est toujours présente, autour de moi, en moi, rayonnant de la charogne debout, une odeur de charnier fermentant sous la lune. La bouche du professeur Pébroc est toujours modelée sur un sourire tremblotant, ses mains grasses et blêmes fouillent toujours la cavité béante de son ventre, caverne putride d'où s'écoulent avec léthargie les organes gonflés de gaz qu'accompagne le suint gras et noir de la matière organique en phase de décomposition.

Regarde, regarde ! halète Pébroc. Il tient un paquet de viscères inextricablement noués autour d'un corps boursouflé et spongieux, grisâtre, d'où jaillit une multitude de filaments qui vont s'accrocher à l'outre ballottante de l'estomac qui pend, aux masses plissées du foie et de la rate, au nœud de serpents des intestins, et remontent plus haut dans sa cage thoracique, vers les poches minéralisées de ses poumons. *Regarde, continue de balbutier Pébroc, le cancer... Il s'est généralisé. Je vais crever avant qu'on arrive. Alors à quoi bon continuer ? Autant arrêter là. Autant mourir tous ensemble... Et puis à quoi servirait d'arriver ? Il n'y a pas de vie possible, là-bas. Pas de vie. Juste des planètes mortes, et le froid glacé des espaces vides.*

Le professeur fait un pas vers moi, ses viscères cancéreux à bout de bras. Je hurle. *Je vais te tuer ! Je vais te tuer !* Il ricane. *Me tuer ? Mais tu m'as déjà tué, mon petit Frantisek...* Je l'ai tué ? Peut-être. Mais il faut que je le fasse encore. Alors j'arrache une pièce de vérin hydraulique à un des socles de congélation, et je frappe Pébroc, je frappe Pétrosk, je le frappe, je le frappe, et la barre de métal enfonce son crâne épais, ses épaules adipeuses, sa cage thoracique molle, j'entends les os de ses bras craquer, et les côtes se briser, et la barre s'enfonce dans le cloaque puant de ses entrailles ouvertes nouées par le cancer. Je frappe, des esquilles d'os jaillissent et vont s'incruster dans le vinyle, le sac des poumons se dégonfle en sifflant et en éjectant des bulles de bave rose, je frappe, la barre dérape dans la bouillie cérébrale, je frappe, la barre s'engluie dans la soupe viscérale, je frappe, je frappe, jusqu'à ce qu'il ne reste plus du professeur Wladimir Pétrosk qu'un magma sans forme qui émerge d'une mare de boue.

Calme-toi, dit Mère. C'est fini, calme-toi. Et lève-toi, maintenant. Il faut que tu viennes immédiatement au tableau. Il faut que tu me fournisses le code ALPHA PREMIERE. Tu es le seul à pouvoir le faire, désormais. Dépêche-toi. Dépêche-toi. Sinon il sera trop tard et nous devons poursuivre notre trajectoire jusqu'à...

Douce et calme, la voix de Mère me berce et m'endort. M'endort ? Mais non. Il ne faut pas que je m'endorme encore. Je dois me réveiller. Je dois me réveiller. Si je n'avais pas si froid... Si je n'avais pas si mal... Si je ne respirais pas avec autant de difficulté... Et pourquoi cette lumière blanche qui me fait mal aux yeux ?

Mère me masse les tempes et la nuque, elle me masse le dos et les reins, elle stimule mes sept chakras. Ça me fait du bien. J'ai moins froid, je respire plus facilement. Je vais mieux. Je suis en train d'émerger des limbes. La sirène d'alarme stridule à mes oreilles, mais le froid et la brume ont reflué. Je sens la piqûre familière à la saignée de mon coude, une chaleur vivifiante, la chaleur de la vie monte au long de mon artère et envahit mon corps. *Dépêche-toi*, dit Mère. Je peux enfin répondre : *J'arrive, maman.*

Je soulève mon buste en prenant appui sur les deux bords du sarcophage vidé de la solution réfrigérante à base d'azote liquide. Des fumerolles blanches s'élèvent encore autour de moi, piquantes. Je tousse. Des fourmis rouges de feu liquide parcourent mes bras et mes jambes. Ce sont mes muscles qui se réchauffent, mes veines qui se creusent sous l'afflux du sang, mes nerfs qui s'électrisent. Les fourmis ont pris possession de la totalité de mon corps, je suis une fourmilière vivante, je suis un maelström de sensations heurtées, un vortex de douleurs bienfaisantes.

J'ai mal, je suis bien, je suis vivant ! *Dépêche-toi...* insiste Mère. La sonnerie d'alarme est assourdissante. Mais mes muscles m'obéissent. Je peux agir. J'arrache l'aiguille toujours fixée au creux de mon coude, j'arrache les tuyaux de recyclage, de régénération, de nutrition, d'élimination fixés à mon corps à travers la combinaison par les implants de mon cou, de mon buste, de mes hanches, j'enlève les tubes qui prolongent mon anus et mon sexe. Dans sa coquille de kevlar, mon sexe est gluant. J'ai dû avoir un orgasme juste au moment de l'éveil. Une réaction normale.

Je me lève complètement. J'enjambe le rebord du caisson cryogénique. Je suis debout devant mon caisson, je frissonne une dernière fois, dans la douce chaleur qui baigne le niveau C. Je fais quelques pas. Je me trouve au centre de la salle circulaire. Les six caissons cryogéniques sont disposés en étoile autour de moi. Quatre d'entre eux sont fermés. Mais je ne vais pas voir qui s'y trouve. Au pied du cinquième caisson gît une espèce de momie desséchée dont le crâne squelettique sourit au plafond de toutes ses grandes dents

jaunes. Mais je ne m'approche pas.

Je vais me glisser dans le siphon, qui m'aspire jusqu'au niveau A.

Les étoiles sont comme du pollen projeté par le souffle d'une bouche géante, du pollen qu'une microphotographie aurait saisi juste à l'instant de son éparpillement. Mais il ne s'agit pas de microcosme. Le plan galactique est un moutonnement d'astres immobiles, une poussière de vie brillante déposée sur la vitre sombre et glacée du vide. Il y a des étoiles de cuivre, des étoiles de cristal, des soleils blancs qui naissent, des soleils rouges qui meurent, des astres crépusculaires et des astres qui se réveillent, le mystère aveugle des astres effondrés dans les trous noirs. La Croix du Sud lance sa géométrie de feux bleus, irrégulièrement maculée par les nuages sombres du Sac à Charbon. Au premier plan flamboie une grosse étoile blanc-jaune de type G-2. À la périphérie de son éclat éblouissant, son petit compagnon, une naine rouge sombre, cligne de l'œil en brûlant ses derniers feux.

Je détourne avec regret mon attention des splendeurs que me renvoie le grand écran incurvé. Je demande à Mère : *Tu n'as plus besoin de moi ?* Je lui ai fourni le code, j'ai fait les lectures nécessaires et effectué un contrôle de routine parcellaire. Je sais bien qu'elle n'a plus besoin de moi. C'est à elle à nouveau de prendre la direction des ultimes opérations. Comme attendu, elle me dit, de sa voix synthétique plus vraie et plus chaleureuse que celle d'une vraie maman : *Mais non, Frantisek, tu peux aller te détendre...*

Je m'arrache au siège mobile, je tourne le dos au panneau de contrôle. Me détendre ? Je n'ai pas envie de me détendre. Pas encore. Je me fais sucer par le siphon, qui me renvoie vers le niveau C.

Les caissons cryonégiques luisent doucement dans la lumière blanche qui baigne le niveau C.

Je ne sais pas pourquoi je suis revenu là. Je ne le sais pas, mais je vais me pencher sur les sarcophages, les quatre sarcophages fermés, je vais me pencher sur le couvercle transparent et embué de givre des quatre boîtes oblongues, là, là, là, et là.

Là, il y a Julie Bortet, biologiste, médecin, écologiste, qui sourit dans l'azote liquide, yeux clos, ses cheveux châtain clair bouclés flottant dans les nuées blanches, son nez en pied de marmite dressé au-dessus des icebergs fumants.

Là, il y a Marieke Bronstein, informaticienne, pleurant dans le givre qui lui a fermé les yeux, lui pince le nez et les lèvres, a raidi son corps nouveaux et brun.

Là, il y a Suzy McKenna, notre benjamine, la chimiste rieuse qui

sourit encore dans la mort, et dont la bouche rose et pulpeuse ne suce pas un sucre d'orge mais une stalagmite glacée qui lui rentre jusque dans les trous de nez.

Et là...

Et là, il y a Francesca Petrazzi, Francette, ma Francette, ma préférée, que j'aimais peut-être, Francette l'astrophysicienne dont le long corps de liane, le long corps d'asperge disparaît dans les volutes figées de l'azote. Je regarde Francette, dont le sourire intact au milieu de sa blanche figure de neige est comme une fleur de tendresse, une fleur rose cueillie dans un champ embaumé en plein cœur du printemps de la Terre, la dernière fleur de la Terre, conservée dans le givre, et dont je ne pourrai jamais embrasser les pétales.

Le visage de Francette se trouble. Est-ce que je pleurerais ? J'essuie mon visage d'un revers de main. Je n'ai jamais fait l'amour avec Francette. Jamais, et pas davantage avec Julie, ou Marieke, ou Suzy. Je ne l'aurais pas pu, nos tours de veille étaient programmés pour être solitaires, afin d'épargner notre temps de vie.

Et maintenant il est trop tard, à jamais.

Je referme le couvercle de mon caisson, celui de Frantisek Hrabal, ingénieur mécanicien et roboticien. Je n'y retournerai jamais. La momie de Wladimir Pétrosk ricane toujours au pied de son caisson. Mais je n'y touche pas. Je ne le hais même plus. À quoi cela servirait-il ? On ne peut pas changer ce qui a été, ce qui est.

Le siphon me renvoie au niveau A. Là, je me replonge dans la contemplation des étoiles qui emplissent le grand écran, ces splendeurs glacées, ces fournaises étincelantes, ces grappes de cuivre et de cristal suspendues dans le néant. Au centre de l'écran, l'étoile blanc-jaune et son petit compagnon rouge me font signe. C'est là notre but. Nous l'atteignons enfin, après vingt-cinq ans de voyage, dont j'ai passé plus des neuf dixièmes en hibernation.

Nous l'atteignons ? Mais non : je suis seul à bord de l'ALPHA, désormais. Je ne dois pas l'oublier. Je n'oublie rien. Je me souviens. Quand Wladimir Pétrosk, le chef de l'expédition, a su que son cancer se généralisait et qu'il n'y avait plus rien à faire pour lui, il est devenu comme fou. C'était lors de son ultime tour de veille. Il est devenu fou, il n'a pas pu supporter que l'expédition continue sans lui, il a poussé la cryogénisation des caissons jusqu'au stade léthal. Il voulait tuer tout le monde par le froid. Il y a presque réussi. Presque. Car un système de sécurité qu'il ignorait a joué au dernier moment, et Mère a pu me réveiller. Alors j'ai tué Pétrosk. Mais il était trop tard pour les quatre femmes.

Il était trop tard, et quand je l'ai compris, à mon tour je n'ai plus voulu vivre, et je suis retourné dans mon caisson. Mais je vis encore.

Mère, l'intelligence cybernétique qui régit ALPHA, ne pouvait pas me laisser mourir. Elle m'a tiré de la glace, elle m'a tiré de mes rêves, et je vivrai.

Il faut que je vive. Je ne peux pas abandonner la première expédition interstellaire partie de la Terre moribonde. J'ignore si je découvrirai une planète habitable, ici, ou s'il n'y a que des astres morts, comme le prophétisait Pétersk. Je n'en sais rien. Ça va être un travail long et fastidieux. Mais je l'accomplirai. Pour rien, car c'était une expédition sans retour, et il n'est plus question de fonder une colonie. Mon destin est tout tracé, il est simple et dérisoire. Je ne peux détacher les yeux de l'étoile binaire qui enfle sur l'écran. *Quoi qu'il arrive, je mourrai seul dans le système d'Alpha du Centaure.*

2

Les machines

Haute solitude

7 heures.

Ce matin il se réveille à la musique cacophonique d'*Une nuit sur le Mont Chauve*. Il aime particulièrement ce genre de morceau bruyant, violent, générateur d'émois, il aime les orchestrations amples d'instruments traditionnels, les cuivres, les percussions, Wagner, les grands opéras baroques, tous ces échos des siècles obscurs conservés sur stéréoquartz.

Il se réveille, le lit d'ondes lui masse la nuque, des doigts immatériels pincement sa colonne vertébrale entre les épaules et le bassin, on pétrir les muscles de ses bras, de ses cuisses, de ses flancs, une main féminine saisit doucement son sexe pour une caresse savante... *Arrêt !* Les mains l'abandonnent, il se redresse sur le lit invisible qui raffermir sous lui ses structures souples, il bâille, pose les pieds par terre, se lève. *Lumière*. Le jour se fait, opalescent, rose, doré, platine, une symphonie douce de couleurs pastel dessinant autour de lui une sphère à la base aplatie. La lumière le nimbe, sans ombre, ôtant la troisième dimension à sa silhouette, effaçant ses muscles, faisant chatoyer la masse ondulée de ses cheveux. Il s'étire, écarte les jambes, étend les bras à l'horizontale, paumes tournées vers le haut. Il ferme les yeux, lève la tête. *Douche !* Du sommet de la sphère lumineuse une pluie fine se met à tomber, l'enveloppant du halo irisé des gouttes frappant sa peau ; la pluie est tiède, d'une température à peine plus élevée que la température de son corps, elle est délicatement odorante, un parfum d'orange, de citron, de fruits amers ; lorsque les ruisselets d'eau passant sur son épiderme atteignent la plante de ses pieds, ils sont aussitôt bus et le sol reste sec sous lui. *Assez !* La pluie cesse immédiatement et un courant d'air chaud la remplace, qui sèche en moins d'une minute son corps totalement glabre hormis la touffe de poils soyeux qui orne son pubis.

Il fait quelques pas en avant, battant nonchalamment la mesure en suivant le déchaînement final de la musique de Moussorgski ; la sphère avance avec lui, s'assombrit en même temps que les derniers accords résonnent avec fracas : orangé, rouge, carmin, bordeaux, violine, bleu nuit : la sphère n'est plus visible, elle s'est fondue dans une pénombre veloutée où s'est ouverte une grande lucarne circulaire, blanche, un miroir où l'homme se contemple d'un œil critique à l'iris bleu minéral. Il crispe ses abdominaux, replie un bras pour éprouver le

gonflement d'un biceps, tend en avant une jambe au mollet arrondi et au jarret délié. Ça peut aller... Il pivote, présente le flanc au miroir qui l'asperge de sa lumière forte ; sous ce heurt latéral, les reliefs de son corps tout à l'heure fondus dans l'éclairage multidirectionnel prennent de l'épaisseur, de la dureté, lui modèlent une apparence d'athlète. Ça va, ça va. Un sourire se forme sur ses lèvres à la fois fines et sensuelles, le miroir devant lui ne reflète plus que son visage agrandi sept fois, qui occupe désormais toute la surface cristalline ; il s'inspecte soigneusement, les ondulations faussement désinvoltes de sa chevelure blond doré qui s'épanouit en cascade sur ses épaules, son front lisse et bombé, les arcades impérieuses de ses sourcils châtain clair, ses yeux à l'éclat de porcelaine, son nez grec à l'arête rectangulaire, sa bouche au modelé ironique et dédaigneux, les masséters qui durcissent imperceptiblement ses joues, son menton volontaire qu'amabilise une fossette verticale, son cou fort où bat une artère. Bien, bien ! Il écarte les lèvres sur une double rangée de dents blanches et régulières qu'un jet d'ondes invisibles et inaudibles balaie pour y détruire d'improbables scories alimentaires.

Vêtements ! La sphère se recompose dans un bain vert lumineux qui émane des parois. Les tonitruances de Moussorgski ont depuis longtemps cédé la place à un friselis perlé de sons électroniques. Dans le miroir, l'image de l'homme, en pied à nouveau, se succède à elle-même à un rythme régulier – cinq à six secondes de battement. À chaque nouvelle apparition, le reflet est vêtu d'une manière différente : collant noir sans aucun ornement, costume à pantalons évasés et veste à carreaux, habit de mousquetaire avec fraise, jabot et bottes à éperons, poncho de vives couleurs sur culotte de toile blanche, djellaba moléculaire irisée comme une eau huileuse, justaucorps grenat éclairé par une multitude de rubans... *Ça !* Un tabernacle s'ouvre dans la paroi de la sphère, où lui sont présentés les vêtements demandés. Il les soupèse, son index tendu pivote sur lui-même et s'enrubanne de vert émeraude, il prend le justaucorps et l'élève à hauteur de son buste devant le miroir rendu à sa fonction primitive. Tous ces rubans, finalement... Il fait la moue. *Non.* Il lâche le costume qui disparaît dans le sol, et le défilement reprend. Simili-cuirasse argentée qu'il sait légère comme une plume, draperies assyriennes, fourrure et brocards avec passementerie et bijoux... *Ça.* Son choix s'est porté en définitive sur une simple tunique blanche sans manches, tombant jusqu'à mi-cuisses et serrée à la taille par une fine ceinture d'or. Il néglige les cothurnes qui font partie de la tenue. Pieds nus, il se sent bien. Aujourd'hui, il veut son corps libre.

Il fait un geste, le miroir devient sas ouvert, il sort de la sphère.

La lumière ruisselle par les fenêtres hautes. En face de lui, le désert ocre surplombé par un ciel de cérule foncée ; à gauche, la forêt dense sous des nuées violettes agitées par un grand vent d'orage ; à droite la mer calme, piquetée d'îles minuscules où s'épanouissent des bosquets d'arbres en plumet, et les reflets roses du couchant.

Lui est étendu sur des monceaux de coussins si légers qu'un souffle ou la brise soulevée par un geste un peu violent suffit à les faire s'envoler, roses, verts, jaune citron, comme des ballons gonflés à l'hélium. Il grignote d'un air absent une sorte de pain ou de brioche à la croûte dorée, en forme d'oiseau ailes ouvertes et rémiges écartées ; le dessus feuilleté s'écaille sous sa dent, se répand en mille miettes sur le devant de sa tunique que des mains câlines et vives époussettent sans cesse au milieu des rires. De la main gauche, il tient un long verre sans pied de cristal ou d'une matière qui l'imité, dans lequel il boit à petites gorgées un liquide rose et fumant. Devant lui, sur un guéridon bas, des assiettes, des soucoupes, des bols, des carafes, des timbales, des bouteilles, des cruches, attendent son bon plaisir ; il peut s'il le veut goûter quinze, cinquante, cent infusions de plantes disparues recréées par synthèse, boire des dizaines d'alcools doux et sucrés, manger des fromages blancs, secs ou crémeux faits avec le lait de mammifères qui n'existent plus, croquer des bonbons ou du chocolat, se bourrer de pain, de brioches, de tartelettes, de gâteaux, de sablés, de cakes accompagnés de confitures, de compotes, de marmelades ; il peut commander aussi des œufs, des charcuteries, des gelées, des crèmes ; n'importe quoi : il n'a qu'à demander. Mais aujourd'hui, le pain brioché en forme d'oiseau et le lait framboisé chaud lui suffisent, avec le jus d'agrumes qu'il a bu auparavant, pour se rincer la bouche.

Tu n'as pas faim ? Tu ne te sens pas bien, ce matin ? Tu as mal dormi ? Mange donc, ou tu vas déperir ! Il faut te mettre la becquée ? Lovées autour de lui, encastrées entre ses membres, pesantes, tendres, mutines, agaçantes et pépiantes, les cinq filles du jour tentent de dérider le rêveur avec leurs facéties. Sirvad, peau de cuir ciré, longue et souple, petits seins fermes et hauts aux tétons dressés, croupe rebondie, perruque crépée en boule, vêtue seulement de colliers, de boucles, de bracelets, pierres précieuses et or, est allongée derrière lui, ses avant-bras minces et surchargés de parures passés autour de son cou ; Nalluyn, petite et potelée, à la peau rose de bébé, aux grands yeux bleus étonnés, à la bouche de fraise, aux cheveux argent bouclés, nichée contre son flanc droit dans les évanescences de son ample robe vaporeuse couleur de ciel printanier, lui agace des dents la pointe d'un sein ; Asthar, aussi longue que Sirvad mais à la peau blanc ivoire, cheveux longs et rouges et à l'allure impérieuse dans son strict ensemble noir aux pantalons moulants enfoncés dans de hautes bottes à genouillère, est assise très droite à sa gauche et a posé une main

ferme sur son genou ; Minir et Tian, la première blonde et dorée dans un long fourreau blanc qui libère ses seins volumineux, la seconde brune comme jais, peau de citron mûr et corps dissimulé dans une vaste robe de velours et satin vieux rose et grenat, et toutes deux fourrées entre ses jambes, caressent tour à tour, ou ensemble, sa Verge dressée. Lorsqu'il éjacule, mouillant le fourreau blanc et le velours grenat, les filles rient de plus belle, et certaines applaudissent.

Encore, encore... dit Minir. *Assez, assez, les filles ! Vous me fatiguez... Allez-vous-en, maintenant.* Elles poussent des exclamations de dépit, font des moues expressives, et Asthar le foudroie du regard brûlant de ses yeux orange en faisant claquer la lanière d'un fouet contre sa cuisse gainée de noir. Mais les désirs de l'homme sont des ordres – plus que des ordres : des actes. Les filles du jour reculent, se désagrègent, se fondent dans le décor, elles ont disparu alors que leurs parfums mêlés traînent encore dans l'air.

9 heures.

Il est assis dans le fauteuil du biorégul, ses mains paumes à plat sur les plaques sensibles des accoudoirs, sa tête enserrée par la couronne du capteur encéphalo-graphique, une ventouse terminée par une gerbe de filaments épais de quelques microns appliquée sur sa poitrine à l'endroit du cœur, un drain à l'aiguille si fine qu'il ne la sent même pas enfoncé dans son aine. Des chiffres défilent sur l'écran bleuté qui est en face de lui, accompagnés de quelques indications écrites plus claires : TEMPÉRATURE BASALE, NUMÉRATION SANGUINE, MULTIPLICATION CELLULAIRE, MICROVOLTAGE DES ÉCHANGES SYNAPTIQUES... Mais son regard ennuyé reste posé sur l'écran sans qu'il se donne vraiment la peine de lire. Lorsque l'écran s'éteint, une voix lui apprend qu'un noyau de cinq mille cellules anarchiques a été éliminé par irradiation dans le tissu pleural de son poumon gauche, que son taux d'urée a été rééquilibré, qu'une colonie de *pityriasis versicolor* a été détruite dans un bouton en formation sous son omoplate droite. Bien bien bien... Les appendices mécaniques se détachent de lui, il se lève, toute la machinerie médicale rentre dans les murs et les murs s'écartent, remodelant un hall immense et blanc.

Surgi d'il ne sait où, un singe lui grimpe le long de la jambe, du buste, vient se percher sur son épaule, met contre son visage sa toute petite figure fripée ornée de deux plumets blancs et raides en éventail. C'est un ouistiti à pinceaux. L'homme flatte un moment le pelage court de l'animal, tandis qu'ils échangent des grimaces. Gagné par le jeu, le singe lui tire les cheveux, essaye de lui mordre une oreille. *Assez !* Le singe se calme, se met en boule sur son épaule, il ne bouge plus, seuls ses grands yeux jaunes palpitent encore, s'ouvrent, se ferment, s'ouvrent, se ferment, comme déréglés. *Dis moi plutôt quelles sont les*

nouvelles de la matinée. C'est bien pour ça que tu es là, non ?... Le ouistiti se cambre, il ouvre la bouche, articule quelques phrases : Le bouclier du générateur 334 a sauté pendant la nuit ; j'ai dû boucler le secteur 7811 en attendant la décontamination et le remodelage ; un Surveillant a disparu dans le secteur 1021, en plein désert ; j'ai envoyé des Scruteurs mais ils n'ont rien relevé d'anormal ; une pluie de météorites chaudes est tombée dans le secteur 998 entre A3 et G7, endommageant les tours Biggane ; une tornade se déplaçant sud-est/nord-ouest à travers les secteurs 5371 – 5483 – 5595 a été stoppée ; une... Ho ! ça suffit ! Tu es assez grand pour t'occuper de ces brouilles tout seul... Le ouistiti se tait, sa grande bouche pleine de petites dents aiguës et blanches se ferme, il se contente de fixer l'homme de ses grands yeux d'or où, pour un peu, on croirait voir briller une intelligence. Mais le singe n'est rien d'autre qu'un faux-semblant, un relai.

Je vais aller me promener. Dans la journée, je ferai peut-être un tour au désert 1021, pour voir ce qu'il en est. Laisse-moi, maintenant. Il tente de décrocher l'animal de son épaule mais le singe résiste, s'agrippe à sa tunique, à ses cheveux, commence à pousser des cris perçants et plaintifs. On dirait presque un animal vivant. Étonné, l'homme se débat contre ce minuscule adversaire poilu aux membres grêles. *Qu'est-ce qui te prend ? Tu vas me lâcher, oui !* Un bras casse entre ses mains puissantes, le ouistiti cesse de crier et de s'agiter, retombe en arrière, inerte, une expression de souffrance imprimée sur son visage gris et flétri. L'homme le jette par terre, chiffon velu et mouillé, pointe vers lui un index impératif. *Disparaît.* Mais le ouistiti reste avachi à ses pieds, ses grands yeux d'or voilés plantés dans les siens. *Disparaît, disparaît !* L'index raidi s'auréole d'une luminescence bleu électrique, une onde vibrante trouble l'atmosphère, s'allonge vers l'animal, l'enveloppe, le singe s'efface, gommé, disparaît complètement. Il n'y a plus rien par terre. L'homme secoue la tête et passe dans une cabine de transfert.

10 heures.

La plus haute terrasse de NuovaCosta est située à 2 600 m de hauteur, au sommet de la plus haute tour de NuovaCosta. Il aime de là-haut parcourir le panorama de NuovaCosta, les larges artères désertes à plusieurs niveaux de NuovaCosta, les rangées impassibles de blocs carrés de cent étages, les quatre pyramides de la Science, des Arts, de l'Amour et de la Paix poinçonnant le ciel aux quatre horizons, les arches dimensionnelles sombres dont les portes ne scintillent plus, les rubans routiers vides aux mille et mille circonvolutions, le damier vert des parcs, des jardins, des promenades, des zoos de plein air minutieusement entretenus, cet ensemble gigantesque blanc, gris,

blanc, noir de cubes, de parallélépipèdes, de cylindres, des sphères, d'escaliers de géants qui bute à l'est sur la mer et se perd ailleurs dans la brume bleutée des terres – tout ce qui fait, tout ce qui est NouovaCosta.

Sa main à la fois fine et robuste court sur le bord de pierre du parapet, frappe sur la pierre dure un galop à quatre pattes, l'index, le majeur, l'annulaire, l'auriculaire, avec le pouce comme un cinquième membre inutile. Dans le ciel intensément bleu, un point noir : c'est un oiseau, et à mesure qu'il approche il prend véritablement sa forme d'oiseau, tête fine et racée, larges ailes au profil de voilure, galbe aérodynamique du corps. C'est un oiseau marin, il vient du large, freine à la verticale du parapet, s'y pose, inspecte l'homme d'un œil, de l'autre, en tournant et inclinant chaque fois sa tête vers la droite ou vers la gauche. L'homme essaye de saisir le fil des pensées qui se déroulent à l'intérieur de cette tête d'oiseau, mais il ne perçoit qu'un ensemble de parasites, un brouillage musical dépourvu de signification. La tête d'oiseau est faite pour le vol, pour la plongée, pour fendre l'air pendant des heures entre ciel et océan, pas pour abriter des pensées. Il tend la main vers l'oiseau mais le volatile se rebiffe, ouvre son long bec cassé, a un mouvement de recul, bat des ailes, hésite, se laisse tomber du parapet, démarre en vol plané, repart vers la mer. Vite, ce n'est plus qu'un point dans le ciel à nouveau, il disparaît, il a disparu.

L'homme sifflote quelques mesures de son invention (ou de son souvenir). Née de l'air ambiant, une musique gonfle, des cordes effleurées par un archet, la fugue solitaire d'un hautbois, que vient rapidement gagner un ample vent électronique. Un pli d'agacement apparaît à la naissance de ses sourcils. Il cesse de siffler. *Silence !* Aussitôt la musique s'éteint, la terrasse n'est plus sonorisée que par le souffle atténué du vent.

Il reprend sa promenade le long du parapet, course des doigts sur la pierre, comme un crabe bancal emmanché d'une grosse queue verticale. Soudain les doigts arrêtent leur progression, se referment en poing. Ici, la pierre si lisse du parapet présente le tracé anguleux d'une mince fissure. Il se penche, regarde : dans la fissure, deux brins d'herbe vert tendre ont poussé, un don du vent, qui modèle ses lèvres en un sourire ingénu.

11 heures.

Il longe un tunnel voûté et humide, que d'énormes canalisations de plusieurs couleurs – violet, rouge sombre, vert, bleu vif, beige – parcourent, accrochées à la paroi par des crampons d'acier. Chaque canalisation produit son bruit particulier, sa vibration particulière : frôlement doux, course haletante, raclement caveau,

écoulement fluide, averse gloutonne. Mais pour apprécier les divers modes d'écoulement et appréhender la densité des fluides qui se ruent dans les canalisations, il faudrait s'approcher de chacune d'elles, la sonder de l'oreille et de la paume. Ici, au milieu du tunnel, tous ces dégorgements sont confondus en un seul bruissement grondant qui vibre au fond des tympanes. L'impression est de se trouver dans un corps humain gigantesque. Mais que seraient au juste ces tubulures ? Veines et artères charriant un sang vivifiant, ou œsophage et viscères expulsant des nourritures digérées ?

Au milieu de la chaussée, un fossé aux parois parfaitement lisses s'enfonce dans le sol. Un autre bruit d'écoulement en monte, relayé par dès échos noyés. Mais le fossé est si profond qu'on n'en distingue pas les abysses ; et s'y pencher ne va pas sans danger car aucune balustrade n'en défend l'accès. Le fossé a vingt mètres de large ; le tunnel, au moins cent mètres. La plus petite canalisation fait pas loin de cinq mètres de diamètre. À l'image de capillaires, des gerbes de tuyaux plus fins jaillissent de place en place des grosses tubulures et plongent dans la crevasse, coupant perpendiculairement la chaussée. Chaque fois, l'homme en tunique blanche est obligé de sauter pour franchir ces obstacles ; mais il le fait élégamment, d'une détente souple de ses jarrets, et sans doute prend-il même un certain plaisir à cet exercice.

Tiens, encore toi ? Que veux-tu ?... Un ouistiti à pinceaux vient de bondir sur son épaule, le même que tout à l'heure, ou son fantôme, ou son frère. Tu n'as rien à faire ici ; ce n'est pas sain ; il y a des bactéries et des virus ; tous les miasmes ne peuvent être éliminés ; et puis c'est dangereux ; tu ferais mieux de... Tais-toi, UNUS, tu me fatigues. Ma place est là où j'ai envie d'être, ne l'oublie pas. Il donne une tape amicale, du plat de la main, sur le crâne gris bleuté du singe. Mais le vacarme des tuyaux qui drainent les humeurs de la surface vers le cœur du monde ne rend pas la conversation facile. Parfois l'homme patauge dans de larges flaques iridescentes d'eau grasse. C'est sale, ici, répète le singe. Il y a du danger pour toi. Regarde !

Au loin dans la perspective du tunnel, une énorme masse apparaît, sombre, carrée, rugissante. La masse emplit toute la section du tunnel, elle avance auréolée de vapeur qui fuse par des événements latéraux, enfonçant dans le fossé central une étrave comme un soc de charrue géante. L'homme regarde sans s'émouvoir le monstre avancer vers lui. 500 mètres, 400 mètres, 300 mètres. *Arrête.* 250 mètres, 200 mètres. Le monstre de métal noir ne l'entend pas, ou ne veut pas l'entendre. *Arrête !* L'homme lève le bras pour donner plus de force à son injonction. 150 mètres. Crachant, fumant, rugissant, la chose avance toujours. 100 mètres. *Arrête ! ARRÊTE !* Elle ne s'arrête pas. Elle ne s'arrêtera pas, dit le ouistiti ; elle n'est pas programmée pour obéir à

des ordres mentaux ou verbaux. Même moi, je ne pourrais pas la stopper. C'est un Nettoyeur-Vérifieur. Il fait son travail et c'est tout...

L'homme démarre en flèche alors que la carcasse gigantesque n'est même pas à 30 pas de lui. Il court, le singe accroché à son épaule, il sent dans son dos le souffle chaud du Nettoyeur et son odeur de métal et d'huile bouillante. Je t'avais prévenu ! hurle le ouistiti. Il se retourne sans cesser de courir, il voit qu'il a pris un peu d'avance sur son poursuivant aveugle. Il force encore l'allure, atteint enfin un sas secondaire, en fait pivoter le volant d'ouverture. Le Nettoyeur approche, il est à 20 pas, à 15, le sas s'ouvre, dégorgeant un flot puant et sirupeux charriant des scories non identifiées. Dix, cinq pas, l'homme a laissé s'écouler le gros du liquide et s'engouffre dans le boyau. Heurté par le flanc de la machine, le cylindre métallique se referme en claquant. Il se retrouve dans une obscurité complète, son cœur cogne de manière trop précipitée. La machine passe, le réduit s'est rempli de vapeur brûlante, puis le bruit baisse, s'éloigne. Il ouvre le sas d'un coup de talon, le tunnel est encore brouillé par la buée mais le sol, les parois, les canalisations sont étincelants de propreté dans la lumière blanche des photophores.

Il sort du boyau, son cœur a retrouvé son rythme normal, il n'a jamais couru de danger véritable. Le ouistiti s'agite sur son épaule, son visage fripé s'essaye à une expression fâchée et peinée, caricature d'émotions humaines. Tu ne devrais pas venir ici. Tu risques ta vie... *Je risque seulement mon corps actuel, tu le sais bien.* N'en sois pas si sûr. Je suis obligé de te surveiller, toi ! Tu es pire qu'un enfant... *Un enfant ? Qu'est-ce que c'est, un enfant ?* L'homme sourit, moqueur, et tout en lançant quelques paroles sans importance, il s'approche du fossé rectangulaire qui s'enfonce vers le cœur du monde. Lorsqu'il en a atteint le bord, il arrache brusquement le ouistiti de son épaule, tend le bras, laisse tomber l'animal dans la crevasse. Le singe ne commence à hurler qu'une fois hors de vue dans les profondeurs obscures, mais son cri est vite coupé par le rugissement du courant. *Ça t'apprendra à me harceler de tes bavardages...*

Son rire haut sonne dans la cavité qui paraît sans commencement ni fin. Il fait quelques pas le long du gouffre, s'immobilise. Perché sur un tuyau bleu foncé, un ouistiti à pinceaux, double ou fantôme de celui dont il vient de se débarrasser, le regarde avec sévérité et lui signifie sa réprobation en agitant d'avant en arrière son index dressé.

12 heures.

Les lourdes frondaisons d'un figuier banian au tronc raviné masquent l'ardeur solaire. Le vallon s'ourle comme une conque marine dont le centre est occupé par l'iris bleu d'un lac dans lequel une rivière se déverse en cascade. Des arbres de diverses essences, feuillus

et résineux, tropicaux ou nordiques, occupent les crêtes, se répandant parfois en coulées paisibles au fond du vallon. Quelques hippopotames se baignent, immobiles comme des rochers noirs au milieu du lac. Sur la berge, des caïmans sommeillent yeux ouverts malgré le tapage pépian d'une multitude de flamants roses. Cinq éléphants sont venus s'abreuver, un grand mâle à peau sombre, trois femelles, et un petit qui s'accroche de la trompe à la queue de sa mère ; maintenant ils roulent vers la forêt, sur un dernier barrissement du vieux chef.

L'homme s'est lui aussi baigné. Nu, encore ruisselant, il paresse entre deux racines tortueuses, caressant l'échine d'une lionne dont le mufle repose sur son estomac. Le fauve ferme les yeux sous la caresse électrique, les rouvre quand la main s'immobilise. Une biche passe, flancs pommelés, museau humide, pattes gracieuses, s'arrête un moment pour regarder l'humain allongé et la lionne accroupie. Dans les arbres, des oiseaux de toutes les couleurs sautent de branche en branche, ballet incessant, rythmé de pépiements, de trilles, de battements d'ailes, musique aiguë ou froufroulante de becs et de plumes. Sur une branche basse du banian, un toucan penche la tête sous le poids du soc de corne orangé qui prolonge sa tête anthracite tachée de deux triangles bleu turquoise autour des yeux.

L'homme soulève de son ventre la tête de la lionne qui pousse un grognement de mécontentement et balaie nerveusement ses flancs de sa queue. Il se lève, s'étire, bâille, enfle sur son corps aux mensurations de statue hellénique sa tunique blanche cintrée par la ceinture d'or. Il fait quelques pas dans l'herbe douce, la lionne l'accompagne un moment, se frottant à sa cuisse, puis l'abandonne, gagnée par son indifférence. Un python réticulé sinue à ses pieds, touche sa cheville de son museau caréné ; sa langue bifide jaillit, puis il s'écarte, perpendiculairement à sa marche.

Là-bas, les arbres s'écartent sous une poussée griffue. Sautillant au ralenti sur ses longues pattes postérieures, un allosaure surgit du couvert, penché en avant, sa queue raidie dressée à 45 degrés pour équilibrer le centre de gravité de son corps écailleux. Le monstre secondaire fait claquer à plusieurs reprises ses larges mâchoires, sa tête plate se penche sur le côté, son œil latéral se fixe sur l'homme qui a atteint le bord de la mare. Alors il oblique, se dirige vers lui de sa démarche insolite qui réussit à paraître à la fois pesante et légère. Une fois à côté de celui qui l'a appelé, le dinosaure se penche, sa tête de lézard terrible longue d'un bon mètre vient se mettre au niveau du visage humain si fragile à côté de cette masse raboteuse. *Va te battre contre l'éléphant qui est là-bas.* Mentalement, il répète *éléphant, éléphant, éléphant*, en envoyant dans le cerveau réduit du reptile une image précise du pachyderme mêlée à un brûlant courant d'hostilité meurtrière.

L'allosaure se redresse, s'ébroue, pointe son museau dans la direction indiquée. Au loin, contre la pente de la conque verte, l'éléphant barrit, fait volte-face, recule de quelques pas en poussant les femelles avec son arrière-train : il a senti le reptile, et surtout l'odeur de haine subite qui en émane. Il cambre la tête, sa trompe s'enroule, il barrit encore et commence à charger en trottant, ses longues défenses courbes pointées en avant.

L'homme s'est assis dans l'herbe, les bras croisés autour des jambes et le menton sur les genoux. L'affrontement à lieu à une cinquantaine de mètres de lui, étrangement silencieux, théâtre de figures abstraites. L'allosaure, dont la tête plafonne à 5 mètres du sol, manœuvre pour mordre l'éléphant au garrot ; il y réussit plusieurs fois et l'échine du pachyderme est vite ruisselante de sang vermeil ; mais les déchirures ne doivent être que superficielles car son ardeur ne faiblit pas. Sa tactique à lui est de renverser le reptile en poussant son crâne rocheux sous les pattes antérieures pour faire basculer l'axe de son corps vers l'arrière ; il y parvient une fois, deux fois, trois fois. Mais toujours l'allosaure se relève en prenant appui sur sa queue ; ses mouvements deviennent de plus en plus fébriles et moins bien coordonnés ; déjà, un de ses petits membres antérieurs pend, brisé. Sa gueule se referme sur l'oreille gauche de l'éléphant, qui se déchire en deux. Le pachyderme barrit de fureur et de douleur, donne de la tête contre le dinosaure qui boule une nouvelle fois sur le sol. Avant qu'il puisse se relever, un pilier sombre s'enfonce dans son abdomen peu cuirassé. Il se tord sur l'herbe, ouvre grande la gueule sur un rire de souffrance où étincellent deux cents dents jaunes, mais les pattes le piétinent encore et encore tandis que les défenses fouillent la chair mal protégée de sa face antérieure.

Lorsque l'éléphant ruisselant de sang ébranle sa pesante masse sur un dernier barrissement de victoire, le reptile ne se redresse plus ; seule sa queue bat encore l'air en sifflant avec la régularité rageuse d'un métronome. Pour une fois, l'herbivore a vaincu un carnassier presque aussi lourd que lui.

L'homme se lève, marche vers le grand corps brun-vert, s'arrête avant d'atteindre la portion d'espace où le fléau fauche encore l'air. L'allosaure est toujours vivant, mais des tronçons de côtes percent son poitrail et les viscères coulent à travers une fissure noire dans son abdomen. L'homme a une moue de dégoût. Il détache de sa ceinture une petite fleur de métal doré, l'approche de sa bouche. *Biomobile, secteur 5411 B9, zoo.* Très vite, une machine blanche vaguement ovoïde se matérialise en plein ciel, se pose au milieu du vallon. Des engins articulés en sortent, saisissent la carcasse de l'allosaure avec leurs pinces, enfournent l'animal qui bouge encore un peu dans le centre renflé de l'appareil, qui s'élève en couchant les herbes sous lui,

disparaît.

Dans quelques heures, un allosaure entièrement remis en état de marche sera lâché dans le zoo. L'homme mâchonne pensivement la tige d'une fleur jaune, un zèbre et un guépard font la course entre les arbres du vallon, un aigle royal plane contre le soleil, un mégathérium broute les feuilles d'un magnolia en courbant vers lui une branche qu'il a saisie entre les griffes redoutables de ses pattes antérieures, l'éléphant, à demi immergé dans les eaux du lac, arrose ses blessures avec sa trompe.

13 heures.

Il a mangé des fruits détachés des arbres du verger : pommes, poires, oranges, bananes, dates, noix d'elgoure, pistaches. Il est étendu dans l'herbe chaude, le soleil lui cuit agréablement la peau. Un fourmillement naît à l'extrémité de son ventre, issu de pensées précisément orientées. Il tire la fleur d'or de sa ceinture, murmure quelques mots dans le transmetteur.

Quelques instants de douce somnolence, et elle est là. Il a choisi une géante modèle 12. Elle fait quatre mètres de haut, ses cuisses sont des colonnes d'albâtre, ses fesses du marbre poli, ses seins des œufs de dinosaure. Elle s'agenouille près de lui, son visage est large et inexpressif, ses lèvres purpurines sont ouvertes sur une dentition d'ogre, une langue rose vif joue entre les falaises d'émail. Il lui ordonne de s'allonger sur le dos, rampe entre ses cuisses écartées, va explorer la cavité vaginale à l'odeur de musc et de poivre, lèche les lèvres ouvertes grandes comme son visage, s'essuie dans les boucles drues de la toison pubienne bleu outremer, grimpe sur l'abdomen, agrippe les outres mammaires, baise la bouche capable de l'avaler, éjacule sur le poitrail emperlé de sueur, entre le sillon des seins qu'il encercle de ses jambes pour en entraver le déferlement.

Puis il redescend de la montagne de chair moite et pneumatique, jette un long regard vide sur cette peau blanche et boursofflée, cette pilosité et ces cheveux bleus, ces yeux aux iris roses plantés dans ce visage sans intelligence, et prononce un seul mot : *Disparaît*.

La géante modèle 12 éclate, comme une bulle de savon.

14/15 heures.

Il émerge de la cabine de transfert face au globe étincelant du soleil levant dont la lumière crue et perçante lui fait cligner les paupières. Le désert 1021 moutonne devant lui, ocre pâle dans la pâle lumière du petit matin austral. Les dunes de pierre crayeuse pulvérisée forment tout un entrelacs de rides qui s'étagent jusqu'à l'horizon solaire noyé dans l'or roux et rose. Un petit vent frais souffle, persistant, venant du

nord, jetant parfois de longues draperies de sable vers le ciel transparent. Très loin au nord-ouest, une chaîne de montagnes se dessine, bleu sur bleu, avec le relief au pinceau léger des sommets enneigés.

L'homme frissonne, sa peau se couvre de chair de poule. Il hume l'air vif, avale un peu de sable, tousse et crachote. Ensuite il marche pendant un kilomètre à larges enjambées souples et régulières, droit devant lui, vers le soleil qui peu à peu escalade le ciel. Quelques lichens s'échappent par place du sol rocailleux parsemé des éclats coupants des pierres qui éclatent pendant la nuit à cause du froid. Une grosse araignée velue s'enfuit devant lui et il aperçoit un iguane (ou un grand lézard) qui paresse sur un rocher plat. Haut dans le ciel, des oiseaux tournent, des rapaces probablement, en quête d'une proie satisfaisante.

Arrivé sur une dune un peu plus haute que les autres qu'il a escaladée sans peine et sans même ralentir sa marche, il s'arrête, fait des yeux, lentement, le tour de l'horizon. L'horizon est sans mystère, sable, cailloux à perte de vue ; seul le cylindre aplati de la cabine de transfert, semblable à l'extrémité d'un gros obus tombé des cieux sans exploser et aux trois quarts enfoncé dans le sol, contrarie l'ordonnance des vagues minérales figées. Il tend son esprit à l'écoute du vide, mais rien ne vient à la rencontre de ses hypersens aux aguets. Ou peut-être... à la limite de ses possibilités d'écoute... Mais non. Il a dû se tromper, ou alors il s'agissait d'un de ces parasites mentaux comme il en capte parfois.

Il tire la fleur d'or de sa ceinture, la porte à sa bouche. *UNUS ? Envoie-moi une barge à la cabine 72.137.* Il remplit ses poumons de l'air extraordinairement pur du désert, et déjà la barge se matérialise au-dessus de la cabine. C'est un rectangle plat, équipé seulement d'un siège et d'une console de contrôle et de détection. L'engin flotte vers lui sur ses écrans anti-gravité, se pose. Il grimpe sur le siège bas, la barge décolle, commence à glisser au-dessus des dunes, vite, de plus en plus vite ; l'air siffle le long de la coquille transparente qui protège son visage ; parfois, la barge modifie la direction de son vol sur l'impulsion de l'homme qui manœuvre d'une seule main paresseuse le palonnier multidirectionnel, suivant sa fantaisie ou les indications que lui retransmettent les six écrans placés en arc de cercle sur la console.

La barge a parcouru plus de deux cents kilomètres lorsque le renifleur lui signale la présence, proche, d'une masse de métal. Il se dirige droit dessus, pose la barge, arpente le sol caillouteux qui blesse ses pieds jusqu'au bord d'un ravin encaissé et pentu qui est peut-être une faille causée par une secousse sismique. Il se penche, le Surveillant est bien là, à 20 m sous lui, retenu par le resserrement des lèvres de la faille. Il est apparemment intact, ou alors quelques-uns de

ses organes sensitifs ont été légèrement tordus par la chute : ici, un pavillon d'écoute éraflé, là une antenne faussée, là encore le canon d'un multigazer dévié. Autrement, le cylindre blanc du Surveillant et ses courtes ailettes de sustentation ne paraissent pas avoir souffert. D'ailleurs, 20 m, ce n'est rien pour un engin comme un Surveillant. Alors pourquoi est-il tombé dans ce trou, pourquoi a-t-il brusquement cessé d'émettre sans même avoir signalé sa position ?

C'est incompréhensible. Ou alors c'est très facilement explicable : un ennui mécanique quelconque, un incident dans la minipile au deutérium qui a fait réagir les circuits de sécurité et a tout bloqué... Alors bingbada-boum, la chute dans le ravin. Est-ce qu'il va descendre ? Ce n'est même pas la peine. Il retourne à la barge et envoie à la centrale Méca du secteur un signal de repérage pour qu'un Réparateur vienne récupérer le Surveillant.

Au moment où il va faire redémarrer le mobile, il est pris dans une tourmente télépathique. Il sursaute, se courbe sur son siège et porte les mains à ses tempes. La rafale lui a traversé le crâne comme un cri inaudible et pourtant suraigu, comme un vent glaçant, comme une volée de billes d'acier tirées à la vitesse de la lumière. Mais il a à peine le temps de réagir et de fermer ses écrans que c'est déjà passé, qu'il n'y a plus rien. Son cerveauPlus, affolé, envoie des coups de sonde anarchiques dans toutes les directions, mais ne peut rien capter. Il n'y a rien. Il n'y a plus rien, c'est parti. Parti. Et y a-t-il vraiment eu autre chose qu'une surtension momentanée de son cerveauPlus ? Un brouillage provoqué par une polarisation négative de son hyperthalamus ? Il n'y a plus rien. Il a beau écouter, il n'y a plus rien que la rumeur lointaine, quasi inaudible, des animaux rampants et des oiseaux qui tournent en haut du ciel.

Il soupire, fait décoller la barge, fonce en direction des montagnes dont la majesté minérale croît à mesure que la matinée avance et que l'horizon se dégage des brumes ; les montagnes ne sont plus aquarelle, elles sont maintenant sculpture brute, primitive, une cristallisation imposante installée à la frontière du visible ; mais elles reculent à mesure qu'il s'en approche. Sous lui défile le désert qui se meuble peu à peu d'une verdure capricieuse, plus jaune que réellement verte d'ailleurs, sèche et accrochée au sol par d'innombrables racines vermiculaires. De-ci de-là, un buisson, un fourré, émerge de ce paysage à deux dimensions qui est plus carte abstraite que territoire concret.

Il stoppe à nouveau la barge à côté d'un cercle de terre noircie d'une dizaine de mètres de diamètre. Ici, des buissons ont brûlé. Il se penche sur le sol, renifle. Le feu est ancien, plusieurs jours sûrement. Il ramasse un peu de cendre, la regarde qui coule entre ses doigts, gris-noir. Son esprit erre alentour, mais le désert est bien désert. Qu'est-ce

qui a pu provoquer cet incendie minuscule ? La foudre ? La trop forte chaleur d'un après-midi torride et l'éclat du soleil renvoyé par un fragment de quartz ? Ça n'a pas d'importance. Ce sont des questions pour rien, il n'y a personne, il ne peut y avoir personne...

Il frotte un moment la plante de ses pieds sur la terre noircie, remonte dans la barge, lui ordonne de gagner la plus proche cabine de transfert. Il en a subitement assez de ce désert et de ses mystères qui n'en sont pas. Ou qui en sont. La barge coupe l'air en sifflant, elle le dépose bientôt devant le cylindre aplati d'une cabine. Le vent a cessé de souffler, il commence à faire chaud. Bientôt, ce sera intenable. La porte de la cabine est ouverte. Il rentre, à l'intérieur un ouistiti à pinceaux assis sur le sol de métal rouge le regarde avec patience de ses yeux papillotants. *Eh bien, UNUS, tu es tenace, aujourd'hui... Qu'est-ce que tu veux encore ? Seulement savoir si tu as découvert quelque chose. Rien d'intéressant. Le Surveillant est tombé dans un ravin. Je suppose qu'il s'agit d'un banal incident mécanique, le centre Méca du secteur te fera son rapport après analyse ; je l'ai prévenu. Rien d'autre ? Rien d'autre... Que voudrais-tu qu'il y ait ?*

Le ouistiti, qui a bondi sur son épaule, de sa manière habituelle, le regarde dans les yeux, le menton dans sa main. Je ne sais pas. Je te demande, c'est tout.

L'homme a un sourire moqueur, la porte de la cabine se referme, il lance l'indicatif de transfert et le champ de Thorsen se saisit de leurs atomes, les sépare un par un, les code, les projette hors de l'espace et du temps.

16 heures.

Il règle la hausse avec la molette graduée, délimite la distance, centre la cible dans la mire électronique. La cible : un complexe de bâtiments blancs, un ensemble de cubes posés en équilibre les uns sur les autres, que les cercles de la croix du viseur-laser cernent d'une toile d'araignée bleu phosphorescent.

Il s'enfonce un peu plus dans le fauteuil de tir, appuie sur la touche de feu d'un index qui ne tremble pas. L'écran devient blanc une seconde ou deux sous l'impact de l'énergie libérée qui a saturé les circuits de vision, puis l'incandescence fugitive s'efface et l'image des bâtiments se recompose – pour aussitôt se fragmenter sous le choc du faisceau de fusion. Les cubes éclatent, la structure se désagrège dans un grand flamboiement pourpre, des blocs de béton volettent avec une irréaliste lenteur, comme s'ils se trouvaient dans un volume spatial dépourvu de pesanteur. Bientôt les nuages de poussière soulevée voilent tout.

L'homme se redresse, se penche en avant sur le tableau de tir. Sa

tunique blanche est collée à ses omoplates par la sueur mais ses traits impassibles ne reflètent rien. Il change l'angle de visée de la tourelle, une nouvelle cible apparaît sur l'écran circulaire : cette fois, il s'agit d'une usine pétrochimique, un entrelacs surréaliste de sphères, de cylindres, de passerelles, de tubulures. Dans les cercles concentriques du viseur, on dirait un jouet d'enfant, une maquette. Centrage, distance, feu ! L'usine s'embrase, la fine architecture de métal argenté ploie, se distord, fond, coule sous le flux de fusion. Très vite, il ne reste plus rien de l'usine qu'un magma bouillonnant qui se répand en larges plaques sur le sol craquelé.

Ensuite c'est au tour d'un port de plaisance avec sa jetée et ses bateaux aux voiles multicolores d'être broyé par la tornade d'énergie ; puis c'est un ensemble pavillonnaire qui grésille dans les flammes. Alors que l'homme règle la mire sur une statue gigantesque perchée en haut d'un rocher surplombant une baie azurée, il entend un bruit feutré derrière lui et une onde de danger déferle sur son hypercortex. Il se lève d'un bond, l'épiderme électrisé, heurte un bras du fauteuil pivotant qui se met à tourner éperdument autour de son axe ; la sueur qui huile sa peau devient glacée, ses paupières se ferment à demi. *Qu'est-ce que tu veux ?* La machine qui est arrivée dans son dos ne répond pas. C'est un bloc massif et noir, cylindrique, avec l'extrémité supérieure en dôme, comme un casque à large bord ; la machine flotte à quelques centimètres du sol sur ses écrans de dégravitation, des tubes menaçants ont jailli sur le devant de son corps en pilier, deux yeux rouges luisent sourdement sous le rebord du casque qu'un grand P, rouge également, et brillant, frappe de manière emblématique. C'est un Polie, son aspect a été étudié spécialement pour effrayer. La machine gronde enfin : Tu t'es rendu coupable de destructions matérielles d'importance 26 dans mon secteur de surveillance. Ton cas a été considéré, jugement a été rendu. Sentence : mort par désintégration exécutoire, dans les 10 secondes par mon entremise. *Tu es fou ! Je suis le, Gardien, imbécile !* L'homme a hurlé, sa voix est montée vers l'aigu de la panique. Mais les yeux du Polie sont maintenant deux fournaises trouant la base du dôme noir et les canons jumelés du projecteur à fusion convergent vers sa poitrine, *UNUS, protection immédiate !*

Une barrière d'énergie bleu vif magnétise l'air autour de l'homme, au moment même où les projecteurs crachent leurs doubles rubans rouges ; à l'endroit du contact la barrière devient mauve mais ne cède pas. L'atmosphère crépite, s'emplit de l'odeur âcre de l'ozone. Le Polie concentre son tir pendant 5 secondes, puis pivote et s'en va. Sa mission est accomplie. Encore crispé, les poings serrés, le front partagé par la ligne dure qui part de ses sourcils rapprochés, l'homme, le Gardien, regarde la machine disparaître en ronronnant dans le

corridor coudé de la tourelle de tir.

L'homme se détend, desserre les poings, fait un geste dans l'espace. La barrière disparaît. Les sourcils toujours froncés, il essuie d'un mouvement nerveux une bille glacée de sueur qui coulait interminablement le long de ses côtes, *UNUS !* Oui ? Un singe a surgi de derrière l'écran maintenant sombre, où seuls s'entrecroisent encore les fils bleus de la mire, *UNUS, ce crétin cuirassé a failli me désintégrer...* Le ouistiti, la tête fourrée sous son aisselle, paraît très absorbé à se mordiller la chair entre ses poils clairsemés, à la recherche de bien improbables parasites, *UNUS ! Je te parle !* Le singe relève la tête, saute d'un bond au sommet de l'écran, juste comme l'homme, excédé, allait le frapper.

Mais c'est son travail ! Que veux-tu que j'y fasse ?... Il est programmé pour faire la police, il fait la police. Tu as détruit des hectares de constructions classées. Comment veux-tu que sa cervelle de robot accepte ça ? *La police ! Tu te fous de moi ? Ce genre de ferraille devrait être au rancart. Je croyais que tu les avais supprimés... Je n'en avais pas rencontré depuis... depuis...* (Il hausse les épaules.) *C'est toi qui l'as fait sortir, hein ? Tu me cherches des noises, aujourd'hui. Qu'est-ce que tu veux, mécanique stupide ? La guerre ? Comme...* Allons, allons, dit le singe, calme-toi. Tu es bien nerveux, en ce moment. Tu as l'instinct de destruction en toi. Ce n'est pas bon. Et si tu te faisais redresser le mental par Psychorb ? Ça t'éviterait peut-être de bombarder ce que tu as pour mission de garder... *Je vais très bien, raisonneur. Et puis n'en remets pas, veux-tu ! Tu auras tout remodelé en une nuit...*

Le Gardien secoue la tête. Sa peur et sa colère se sont subitement envolées. Enfin... presque. Il tourne le dos au ouistiti qui n'est pas un ouistiti, passe dans la cabine de transfert...

17 heures.

... et se retrouve sur une plage rose, devant l'infini de l'océan dont les franges d'écume s'abattent en rouleaux mousseux sur le rivage. Il quitte sa tunique, s'enfonce dans les flots, se bat un moment avec la mer, revient s'étendre sur le sable, sous la cuisante caresse solaire. À nouveau, il est bien.

18 heures.

LA FOURMILIÈRE HUMAINE TRANSHUME À TRAVERS LES CHAMPS RÔTIS. UN SOLEIL IMPLACABLE TRÔNE DANS UN CIEL DE FAÏENCE, LES ARBRES SONT ROUSSIS, LES HERBES DESSÉCHÉES, LE SOL CRAQUELÉ. QUE DE MONDE ! DES HOMMES, DES FEMMES, DES ENFANTS, DES VIEILLARDS, ENCOMBRÉS DE BAGAGES DÉRISOIRES, QUI FUIENT... QUOI ? ET OÙ ? DERRIÈRE LA FOULE, UNE VILLE ACHÈVE DE SE CONSUMER DANS UNE TOURMENTE DE FEU QUI SE PROLONGE VERS LE CIEL EN UN SOMBRE NUAGE APLATI. Odeur de brûlé,

odeur de sueur et de crasse, sensation de brûlure sur la peau, de soif épaisse dans la gorge, pieds qui raclent le sol, jambes lourdes, dos rompus. Désespérance... Et quelle monotonie dans le désespoir ! C'est assez. *Séquence*, LE CHASSEUR SUBSONIQUE AMORCE UN VIRAGE SUR L'AILE, PLONGE DANS LE MOUTONNEMENT GRUMELEUX D'UN BANC DE CUMULUS QUI CACHE LA TERRE. Écrasement contre le siège, sensation familière (familière ?) que tous vos organes internes vous remontent vers la gorge, vont être éjectés par la bouche. Silence des vols subsoniques, TRAVERSÉE DU MUR BLANC, SURGISSEMENT À LA VERTICALE DU MONDE, PLONGÉE SUR LE QUADRILLAGE VERT DES CHAMPS ET BRUN DES LABOURS, OU LES VILLAGES SE REMARQUENT COMME AUTANT DE GÉOMÉTRIES BLANCHES ET ROUGES. PRESQUE EN MÊME TEMPS, LA MOUCHETURE DES FUSÉES SOL-AIR QUI CRÉENT EN EXPLOSANT AUTOUR DE L'AVION DES MINI-TURBULENCES... FEU ! LES ROQUETTES SONT ÉJECTÉES, RAILS DE FUMÉE SOLIDIFIÉE QUI ABOUTISSENT A L'EXTRÉMITÉ DE LA PERSPECTIVE RENVERSÉE A DE FUGACES FLORAISONS DE FLEURS ROUGES. ET PUIS LES BOMBES AU NAPALM, ET LA MARÉE DE FEU SUR LES CHAMPS. Ivresse de la domination de l'air... Mais rien ne vaut la vraie bataille au sol, et le contact physique avec l'adversaire ! *Séquence*, LA MITRAILLEUSE, À FORCE DE TIRER, LUI BRÛLE LES MAINS. LES DOUILLES ÉJECTÉES FORMENT À CÔTÉ DE LUI UN MONTICULE DE CUIVRE. DEVANT LUI, DANS LE RIDEAU DES GAZ EN SUSPENSION, DES SILHOUETTES A DEUX DIMENSIONS NAISSENT DU NÉANT GRIS ET BASCULENT AUSSITÔT, GROTESQUES PANTINS DÉARTICULÉS, FAUCHÉS PAR LA MITRAILLE. Odeur de cordite, jouissance de tuer. APPROVISIONNER ! UNE NOUVELLE BANDE... MAIS LE SOLDAT GÎT A LA RENVERSE PRÈS DE LUI, LA POITRINE BALAFRÉE D'UNE RAFALE. ET LES SILHOUETTES DE BRUME SE RAPPROCHENT, BONDISSENT EN HURLANT. BAÏONNETTES, COUTEAUX, GRENADES. Jouissance du combat ! ENCAPUCHONNÉS, LE VISAGE COUVERT PAR LE MASQUE DE PROTECTION QUI, AVEC SES DEUX GROS YEUX INFRAROUGES ET LE GROIN DU FILTREUR, LEUR DONNE UNE APPARENCE D'INSECTE, LES ENNEMIS ENVAHISSENT LE BASTION EN RUINE, IL EN ABAT DEUX A COUPS DE PISTOLET, MAIS UN TROISIÈME LE PIQUE AU VENTRE AVEC SA BAÏONNETTE, LE RENVERSE, LE CLOUE AU SOL À TRAVERS SES TRIPES VOMISSANTES DE SANG ET DE MERDE. Explosion de douleur aiguë. Suprême jouissance de la mort qui obscurcit les contours du monde et... *Séquence*, LE PANACHE CRÉPITANT D'UNE EXPLOSION NUCLÉAIRE PROJETTE VERS LE CIEL JAUNE DES BOURSOUFLURES DE MATIÈRE RÉDUITE A DES AGRÉGATS D'ATOMES TOURBILLONNANTS. Horrible et merveilleux spectacle de la mort collective ! *Séquence*, SOUS LES DÔMES GÉODÉSQUES, ÎLES DE VIE DANS UN OCÉAN DE DÉVASTATIONS, RÈGNE L'ORDRE NOIR. LES STRICTES RÈGLES EUGÉNIQUES, NUTRITIONNELLES, SOCIALES, IMPOSÉES PAR LA CASTE DES SAVANTS APPUYÉE PAR L'ARMÉE. BRUIT DE BOTTES, CHASSE AUX MUTANTS, EXÉCUTIONS, TORTURES. Enivrance du fascisme ! *Séquence*, LE RENOUVEAU, L'ÉCLATEMENT, LA PARCELLISATION ; LA TERRE QUI REFLEURIT, QUI REVERDIT, L'ÉCOSYSTÈME

QUI SE REMET EN PLACE, LA CIVILISATION VILLAGEOISE DES ÉNERGIES DOUCES ET L'ENVOL GRACIEUX DES GLISSEURS SOLAIRES DANS L'INFINI DE L'UNIVERS. Plénitude totale de la paix et de l'harmonie...

Fin de séquence. Noir.

Le Gardien émerge, renaît à l'environnement métallique baigné de lumière verte de l'enceinte psychotropique. Le liquide dispensateur de visions est devenu inerte dans ses veines, il reprend pied dans la réalité, secoue la tête, étire ses membres, se lève, les yeux encore brumeux de l'intensité des songes vécus – comme chaque fois. Il murmure : *Drôle d'humanité... drôles de petits hommes.*

Il est émerveillé, comme chaque fois, mais comme chaque fois aussi une angoisse diffuse forme une boule fantomatique au creux de son épigastre.

19 heures.

Sa main caresse le flanc lisse et brillant d'une nef photonique avec la même lourdeur sensuelle que s'il s'agissait de la peau satinée d'une gynoïde de plaisir. La nef dresse au-dessus de lui ses cent cinquante mètres d'hydridium ; c'est une tour, une cathédrale de puissance en sommeil, à la fois extraordinairement pesante et extraordinairement légère. Il se demande un moment si la nef a réellement percé les cieux des millénaires auparavant, ou s'il ne s'agit que d'une reconstitution. Et puis qu'est-ce que ça peut bien faire ! Lui, il n'ira jamais dans les étoiles, jamais.

Il lève les yeux. Ici, c'est le milieu de l'après-midi d'un hiver sec. Il neige, les flocons impassibles descendent en flottant du miroir sans tain du ciel, disparaissent en vapeur légère lorsqu'ils touchent le dôme protecteur du musée de l'espace, qui n'est pas fait de verre ou de plastique mais est constitué d'une simple bulle d'énergie aux parois sans épaisseur. Autour, le monde est blanc, sans épaisseur non plus.

Il se dirige vers les glisseurs solaires, mais préfère les admirer d'un peu loin pour mieux apprécier la cambrure des capteurs, fines voilures, fines ailes. Oiseaux et bateaux à la fois, les glisseurs semblent toujours prêts à prendre leur envol, à s'en aller voguer sur les vagues immobiles de l'espace poussés par la lumière noire des soleils embrasés. Paix, harmonie. *Drôle d'humanité.* Mais là-bas, ce sont les coques trapues des croiseurs à fusion, des engins de guerre laids et coriaces capables de casser la courbure du continuum et de porter le fer et la foudre aux quatre coins de la Voie Lactée. *Drôles de petits hommes.* Capables de ça et de ça, capables de tout.

Un sourire vide distend un instant son visage, sans éclairer ses yeux. Il a besoin d'action, tout à coup.

Transfert.

20 heures.

Les deux adversaires se saluent, corps rigide, épée droite, pommeau à hauteur du menton. Puis les lames coupent l'air à 45°, les deux duellistes se mettent en garde, corps tendu. Le Gardien attaque le premier ; mais son adversaire pare facilement le coup de pointe au flanc par une quarte ; corps à corps, vibration des muscles, yeux dans les yeux ; le Gardien se dégage, cherche le point faible de son adversaire, feinte à gauche, se fend, essaye une pointe au genou. Parade, coup de manchette. Le duel devient serré, un rapide échange, quintes et quartes, fulgurance de l'acier dans la lumière froide des photophores. Le Gardien parvient à enrober l'épée de son adversaire, lui arrache son arme d'un rapide moulinet. Désorienté, l'autre attend le coup mortel. Le Gardien recule d'un pas, salue une nouvelle fois. *Ramasse ton arme.* L'homme, un grand Noir au visage luisant de sueur, se penche et, vif comme l'éclair, saisit l'épée et se fend pour une attaque à l'abdomen, coup porté de bas en haut, mouvement liés. Mais le Gardien esquive, contourne la garde de son adversaire imprudemment découvert qui reçoit 20 cm d'acier sous la clavicule gauche. Le Noir titube, ouvre la bouche sur un gargouillement, glisse au sol avec lenteur, se couche sur le côté tandis que son plastron blanc se teinte de sang.

Après, le Gardien affronte une longue fille à la peau mate pour une course d'obstacles sur 600 m. Sa poitrine est la première à couper le fil invisible tendu entre deux regards électroniques. Il a encore gagné, il serre la main de sa concurrente avant de la renvoyer au néant.

Après, lutte gréco-romaine. Son adversaire est une brute au front bas et au faciès mongoloïde ; il a des biceps noueux comme des racines et un torse trapézoïdal, il doit bien peser 20 kilos de plus que lui. Une dure affaire. Qui s'engage mal : après quelques passes, les bras du lutteur se referment autour des reins du Gardien qui ploie en arrière sous cette pression irrésistible. Lui repousse la tête ronde de son adversaire en lui enfonçant les doigts dans les orbites. Il finit par se dégager en déséquilibrant l'homme d'une clé de jambes. Mais, après dix minutes d'un affrontement haletant, le Gardien touche le sol de ses épaules sous la poigne du titan. Cette fois, il a perdu.

Qu'importe. Il se rattrape à l'arc et au lancer du javelot, où il vainc de plusieurs points un athlète de type polynésien et une aryenne aux cheveux de lin.

Après... après il est fatigué, se douche, se livre aux ondes diligentes qui massent son corps mieux que mille mains de chair.

Après il va manger.

21 heures.

Ce rôti est succulent, Lucullus.

Mon Dieu... c'est du schyrambe de Poséidon 3. Un gibier qui n'a pas son pareil dans toute la galaxie pour ce qui est du moelleux de la chair et du fumet. Je l'ai passé treize secondes et 7/10^e au polycuiseur. C'est le temps juste... Ce qu'il y a, avec le schyrambe, c'est qu'on le laisse en général trop mijoter. Il y perd les trois quarts de sa saveur, inmanquablement. Car son métabolisme est extrêmement curieux. Sais-tu que le schyrambe, qui a l'apparence d'une limace aplatie de cinq mètres de long, se nourrit par photosynthèse ? Or l'atmosphère de Poséidon 3 est remplie d'animalcules et de spores en suspension qui sont l'équivalent du zooplancton et du phytoplancton de nos océans. Le schyrambe les absorbe en même temps que le rayonnement solaire, et c'est la présence dans les couches médianes de son épiderme de ces particules végétales et protéiques qui lui donne son goût incomparable. Mais à condition que le temps de cuisson soit correct !

Le Gardien boit dans un gobelet de santal une gorgée d'un vin violet qui sent la résine et la coriandre.

Tu me fais rire. Lucullus. En t'écoutant, je te croirais presque... Je croirais presque que tu viens de rapporter sur ton dos un schyrambe fraîchement tué à je ne sais combien d'années-lumière d'ici ! Comme si je ne savais pas que ton rôti est un produit de la synthèse de l'hydrogène...

Son rire s'élève, clair, et il porte à nouveau le gobelet de vin à ses lèvres.

À cette latitude, la nuit est tombée sur le dôme urbain ; mais devant le Gardien, une baie apparemment grande ouverte dévoile le panorama enchanteur d'un paysage champêtre vert et lustré, doucement vallonné, piqueté de petits villages à toits rouges et chaudement illuminé par le soleil du plein midi. Une brise légère passe par la baie, apportant au dîneur les effluves piquants de l'herbe humide et des feuilles gorgées de sève, en même temps que le pépiement des oiseaux et le grésillement des insectes.

Que me proposes-tu comme dessert, Lucullus ? La voix onctueuse de l'ordonat cuisinier énumère alors une longue liste de pâtisseries fantasques créées à toutes les époques, par toutes les races et sur tous les mondes. Il écoute longtemps, se gavant du simple plaisir d'entendre défiler des noms aux sonorités hautes en couleur. Toute la mémoire de l'univers – toutes les possibilités de l'univers, et cela pour un domaine aussi prosaïque que la nourriture ! Il choisit finalement un nom au hasard, et un compotier rempli d'un ruissellement de crèmes multicolores enrubannées d'écharpes de mousse irisée légère comme des bulles de savon jaillit sur la table devant lui. Il n'a jamais goûté ça – du moins, à son souvenir. Il goûte, il trouve délicieux, le dit. L'ordonat se lance dans une de ces interminables explications dont il a le secret. Le Gardien l'écoute d'une oreille distraite, souriant dans le

vide entre chaque bouchée. Il aime bien Lucullus, et quand bien même l'ordinat n'a aucune apparence matérielle, il le considère souvent comme le plus vivant et le plus réel de tous ses compagnons fantomatiques.

Une fois repu jusqu'à l'écœurement, il demande la fille du soir. Elle apparaît aussitôt, elle est petite, menue, vêtue d'une simple robe blanche ; son visage est ovale, sa peau couleur brioche, ses yeux clairs, ses cheveux blond-roux et ondulés. En somme, elle lui ressemble. Elle s'incline, murmure « à ton service, Gardien », et reste immobile devant lui, yeux baissés.

Il lui relève la tête en prenant son menton entre le pouce et l'index, lui sourit. *Ne m'appelle pas Gardien. Pour toi je suis... Achille.* Il a un faible pour les héros de la mythologie grecque et porter leur nom le flatte et l'amuse ; et puis celui-ci va bien avec son apparence actuelle. Ho ! Achille, dit la jeune fille, quel immense honneur d'avoir été choisi par toi ce soir. Et elle ajoute tout bas : Et quelle joie !

Il passe son bras musclé autour de ses frêles épaules et, enlacés, ils quittent le dôme en flottant dans un couloir dégravité.

22 heures.

Ils marchèrent un moment à la lisière sombre de la ville, dans la douceur du soir, sous la nuit étoilée. Ils se tenaient par la main, les cheveux fous de Sybille effleuraient l'épaule d'Achille. L'herbe était tendre à leurs pieds nus, tendre et odorante, et des millions d'insectes invisibles y crissaient de tous leurs élytres.

Ils se couchèrent dans l'herbe près d'une source murmurante qui jaillissait, légèrement phosphorescente, d'un bosquet où luisaient des grappes de fleurs mauves. Une chouette ulula, une étoile filante zébra le ciel dans la splendeur poudrée de l'été. *Fais un vœu, Sybille.* Elle ferma les yeux, dit que c'était fait. *Et quel est-il ?* T'aimer toujours, Achille... *Tu seras exaucée.* Il lui caressa la joue, il n'y avait pas la moindre ironie dans sa voix. Ensuite ils s'embrassèrent, sa bouche était fraîche et sentait le lait, ensuite il la caressa, elle était tiède et dolente, à l'écoute de ses mains. Ensuite ils firent l'amour, doucement, tendrement, elle était vierge bien sûr, comme toutes les filles du soir.

Ensuite elle s'endormit contre lui, la joue contre son cou, ses mains sur sa poitrine.

23 heures.

Ses paupières à lui s'alourdissent aussi. Il ne tardera pas à s'endormir. Mais des pensées vagues flottent encore dans son esprit. Demain, il faudra qu'il retourne au désert. Ces assauts télépathiques l'intriguent et l'inquiètent. L'intriguent, surtout. Et si la Terre avait

reçu une visite, à son insu, à l'insu de tous les appareils de surveillance ? Absurde ! Et pourtant... Oui, il retournera explorer ce désert. Enfin... s'il n'a pas oublié, s'il ne décide pas de changer de corps et de tenter une expérience inédite, s'il...

Oh ! Et puis il verra bien. Demain. Il est le Gardien. Il peut faire ce qu'il veut, décider à sa guise. La Terre est son domaine. Un domaine à la fois fantastiquement immense et ridiculement restreint, à la fois désespérément vide et absurdement plein – un domaine dont il connaît tout et dont il ne connaît rien.

Après les guerres, les grands cataclysmes et l'ère du Renouveau, les hommes avaient peu à peu quitté la Terre pour les étoiles. Et c'était il y avait si longtemps ! Était-il pensable qu'ils reviennent un jour ? Et sous quelle forme ? Nul ne pouvait le dire. La Terre avait été assainie, remodelée, était devenue son propre musée, un musée défiant le déferlement du temps, mais sans visiteur. Et lui était le Gardien. Il est le Gardien. Il a été choisi – il est né – il a été programmé (et qu'importe ?) pour cette tâche absurde et grandiose, il y a des milliers et des milliers d'années. Son espérance de vie frôle potentiellement l'éternité : la matrice de son cerveau est à l'abri sur des bandes indestructibles, et il peut changer de corps comme il veut, tous les jours s'il en a envie. Comme compagnie, il a des machines sans nombre, des robots, des animaux reproduits par clonage, des androïdes et des gynoïdes qu'il peut tirer des cuves biologiques avec la programmation de son choix, l'amour, le combat, le jeu, la conversation, ce qu'il veut. Et il a aussi UNUS.

Mais est-ce bien suffisant pour être certain de pouvoir mener sa tâche jusqu'au bout (et quel bout !) sans se réfugier dans la folie ou la mort ?

Qu'en penses-tu, UNUS ?

Le ouistiti (un ouistiti) est là de nouveau, assis près de lui dans l'ombre, familier et étrange. Et si vivant, avec ses yeux brillants dans la nuit. Mais il n'est pas vivant, il n'est que la forme que le cerveau géant qui maintient la Terre en activité a choisie pour communiquer avec lui. Et la forme dit : Je pense que toi seul, chaque jour, peux répondre à cette question, Gardien.

L'homme sourit, caresse la tête du petit singe qui pose un moment sur sa grande main les petits doigts ridés de sa patte animale. Bonne nuit, souffle le ouistiti avant de disparaître. La respiration de Sybille est fraîche dans son cou. Demain, elle sera partie. Demain, elle aura à tout jamais cessé d'exister. Demain, il se réveillera dans la sphère d'énergie, à l'abri du dôme. Mais demain, c'est un autre jour. Maintenant c'est la nuit, il va dormir, il dort.

Au-dessus de lui, les étoiles sont terriblement lointaines.

Et terriblement indifférentes.

*À Patrice Duvic, qui m'a suggéré
l'idée de départ de ce conte...
et à l'immense Kipling, bien sûr.*

Un nouveau livre de la jungle des villes

1. Petit Homme et la tribu des Loups Gris

Petit Homme apprit vite à parler le langage des machines qui était aussi, mais il ne le savait pas encore, la langue des Hommes, car les Hommes autrefois avaient appris aux machines l'usage de leur langue.

Quand il faisait pipi, il regardait avec anxiété le jet jaune couler de son petit robinet, et il criait : « Je perds de l'huile, je perds de l'huile ! » Alors maman Kasawaki 530 lui expliquait patiemment qu'il n'avait pas à s'inquiéter, ce n'était pas une perte d'huile mais un besoin d'élimination naturelle chez les hommes et donc chez les enfants, comme le caca, qui n'était pas une décomposition de ses circuits mais seulement des aliments qu'il ingérait.

Mais Petit Homme n'arrivait pas à comprendre, ou plutôt il ne voulait pas. « Je ne suis pas un Petit Homme », disait-il d'un ton boudeur et le visage fermé. « Je suis une Petite Machine. » Et en courant sur ses jambes roses et potelées, il faisait vroom-vroom avec sa bouche, ce qui gonflait ses bonnes grosses joues roses.

Maman Kasawaki 530 ne souriait pas, car elle n'avait pas de bouche, ni même de visage pour le faire. Mais elle tournait ses capteurs en direction de papa Kasawaki 632 et faisait vibrer ses antennes émettrices avec une mimique métallique de grillon. Maman Kasawaki avait beaucoup de mal à forcer Petit Homme à se nourrir avec le contenu des boîtes de conserve qu'on trouvait encore en abondance dans les réserves en sous-sol des hypermagasins de la ville. Petit Homme secouait sa tête aux yeux noirs et aux cheveux châains bouclés et emmêlés, et il disait : « Je veux pas. C'est humide. Ça va me faire rouiller à l'intérieur. Je suis une Machine. Les Machines ne mangent pas. Toi, maman, tu ne manges pas. Et papa ne mange pas non plus... »

Alors maman Kasawaki expliquait patiemment à Petit Homme que

les machines aussi mangeaient : du pétrole ou de l'alcool distillé pour ce qui était des machines inférieures sans intelligence, ou de l'électricité, qui était une forme très subtile et invisible de nourriture, qu'on emmagasinait dans des piles ou qu'on recevait par faisceaux depuis les centrales enterrées ou les satellites solaires. Et Petit Homme disait inmanquablement : « Si c'est comme ça, je veux moi aussi manger de la lectricité et de la pétrole. »

Il ne fit pas faute d'essayer. Un jour, il but une gorgée d'essence trouvée dans un vieux bidon ; mais il avait trouvé le liquide orange horriblement mauvais, il avait recraché, il avait vomi, il avait été affreusement malade et sa gorge était restée en feu pendant plusieurs jours. Une autre fois il avait voulu se brancher sur un câble électrique dont il s'était enfilé l'extrémité dénudée dans l'oreille. Heureusement pour lui, le courant était de faible voltage et il s'en était tiré avec une bonne secousse.

Par la suite, il abandonna l'idée de se nourrir avec de l'essence ou de l'électricité, mais il lui arrivait encore de s'immobiliser face au soleil, assis en tailleur au milieu d'une rue, pour assimiler par tout son corps, par tous les pores de sa peau rose et tendre la formidable énergie qui tombait de l'astre du jour. Ce n'était pas une idée si stupide puisque les plantes se nourrissent ainsi et que toute créature vivante a besoin des bienfaits du soleil. Mais ce n'était pas suffisant, et Petit Homme devait malgré tout absorber le contenu des boîtes de conserve ramenées par Maman Kasawaki 530 ou tout autre membre de la tribu des Loups Gris.

Quand il s'agissait de salsifis, de pâté de soja, de carottes ou de maïs, il trouvait ça mauvais et ne se faisait pas prier pour le dire. Quand c'étaient des petits pois au lard, des quenelles à la sauce crevette, de la crème de marron, de la crème au chocolat ou des fruits au sirop, il trouvait ça bon mais ne disait rien, et mangeait au contraire en s'efforçant de faire de terrifiantes grimaces de dégoût.

La vérité est que Petit Homme, dont les premiers souvenirs remontaient à son introduction dans la tribu des Kasawaki, ne voulait pas admettre qu'il fût différent des machines, qu'il fût d'une autre espèce que les êtres de métal qui l'entouraient et qu'il avait toujours connus. À côté des masses lisses et cylindriques des robots gardiens, il se sentait laid et maladroit, faible surtout. Les robots lui paraissaient indestructibles, invincibles, même si c'était loin d'être le cas. Et comme il s'obstinait à se vouloir machine lui-même, il se considérait comme une machine ratée, une machine qui fonctionnait tout de travers, et qui était tout juste bonne à aller mourir dans le cimetière des machines, à la périphérie de la ville, sous la dent redoutable des recycleurs.

Chaque fois qu'il se cognait, tombait ou se plantait quelque chose

dans le corps, sa peau s'ouvrait et laissait couler quelques gouttes de liquide rouge. « Je perds mon fluide ! Je perds mon fluide ! » criait-il, persuadé qu'il allait se vider en entier – ce qui aurait pu effectivement se produire dans un cas grave. Et quand la blessure cicatrisait pour prendre l'apparence d'une vilaine croûte brunâtre, il se croyait alors atteint par la rouille, et pensait avec désespoir que la terrible lèpre allait s'étendre à tout son corps, le figeant sous une carapace boursouflée.

Kasawaki 587, une gardienne soignante autrefois conçue pour porter secours aux accidentés de la rue, lui avait maintes fois expliqué que ce qui coulait ainsi était du sang, un liquide que son corps fabriquait constamment avec ce qu'il mangeait, et que sa peau était capable de s'autorégénérer toute seule, ce que ne pouvait accomplir une peau de métal. Mais rien n'y faisait, Petit Homme refusait de se considérer comme faisant partie de la race humaine, il était une machine, une Machine, une MACHINE !

Petit Homme avait été recueilli par la tribu des Kasawaki alors qu'il n'était encore qu'une petite chose vagissante d'à peine dix-huit mois. Nul parmi les robots n'avait jamais su comment il avait atteint la banlieue de la ville. Il était impossible qu'il eût rampé depuis les campements des derniers hommes qui menaient une existence misérable du côté des lointaines montagnes, mais peut-être sa mère l'avait-elle porté jusque-là pour le mettre sous la protection des mystérieuses divinités d'acier de la cité, ou alors il avait pu être ramassé par hasard dans la benne d'un patrouilleur qui ratissait la campagne pour en ramener des matières indispensables.

En fait, ce n'est pas Petit Homme qui avait tout d'abord attiré l'attention des robots gardiens du quartier des Loups Gris, mais l'inquiétante présence d'un Killdozer qui avait commencé à bombarder les ruines d'un complexe industriel situé non loin du périmètre imparti à la tribu des Kasawaki. Alertée par le bruit, toute la tribu s'était mise en route vers le lieu du saccage. Le Killdozer lâchait des salves de roquettes, des rafales de mitrailleuses et des jets de laser sur les pans de murs qui s'écroulaient dans un vacarme dont la ville n'avait plus connu l'écho depuis fort longtemps. La scène se déroulait en pleine nuit, et la silhouette monstrueuse du Killdozer, cette falaise d'acier aux mâchoires de requin où chaque dent était une arme différente, était très impressionnante au milieu des éclairs des impacts et du rayonnement rubis de ses lasers en action.

« Que fais-tu ici ? » interrogea Kasawaki 632 de la voix la plus calme qu'il fut capable de synthétiser. C'était lui le chef de la tribu du quartier des Loups Gris ; c'était le plus grand et le plus gros des Multimate Kasawaki, c'était un robot d'entretien et de réparation qui ne possédait pas moins de douze bras articulés armés de pinces

redoutables. « As-tu oublié que la guerre est finie depuis plus d'un siècle ?

— Je chasse ! » répondit le Killdozer d'une voix grinçante et rouillée. « Je poursuis un objectif que j'ai détecté. Une cible humaine !

— Mais tu sais bien que tu n'as pas le droit de chasser ici, sur notre territoire », répliqua 632. « La ville t'est interdite par les conventions de l'armistice de Nova Marina... »

Le Killdozer fit remuer sa grande carcasse bosselée et crevassée, ce qui déclencha une petite avalanche de gravats depuis la crête du talus où il était fièrement campé. Mais il ne répondit pas. La machine de guerre était bien connue de la tribu des Loups Gris. C'était un modèle T.D.A.A. General Electric, qui avait échappé au désarmement universel à la fin des conflits humains et qui depuis lors errait dans la vallée en essayant de se conformer à sa programmation d'origine : tuer tous les êtres humains dont il enregistrait les vibrations. C'était un fossile, un fou – mais un fou qui pouvait se révéler dangereux.

« J'ai... détecté un homme, par ici », repartit le Killdozer d'un ton hésitant. « Je sens la chair fraîche ! Laissez-moi tuer, s'il vous plaît. Laissez-moi tuer ma cible, ou je vais avoir encore horriblement mal... »

Le Killdozer voulait parler des circuits dolorogènes qui faisaient partie de son conditionnement de base et qui avaient pour fonction de lui infliger de douloureuses décharges électroniques dans les synapses s'il laissait échapper une proie. Mais cet argument ne fit pas fléchir 632. Au contraire, l'ensemble des Kasawaki fit un mouvement tournant pour venir encercler le T.D.A.A. Ils étaient plus de cinquante, et ce nombre avait de quoi impressionner même un engin de guerre aussi puissant que le Killdozer. Les Multimate étaient conçus pour s'occuper de tout ce qui concernait la sécurité et la bonne tenue d'un quartier. La tribu se composait donc de Réparateurs, d'infirmières, de Spécialistes en cybernétique, de Remorqueurs, d'informateurs, de Nettoyeurs et d'immobilisateurs, de Traqueurs et d'une brigade spéciale anti-émeute, ces derniers au moins armés de projecteurs laser et de brouilleurs qui pouvaient mettre à mal l'ennemi.

N'ayant ni le nombre ni le droit pour lui, et étant en outre bourré de circuits défaillants et de mémoires à demi effacées, le Killdozer se résolut à battre en retraite, grommelant de sa voix de casserole fêlée : « Je m'en vais... je m'en vais... Mais j'ai enregistré l'empreinte psychotronique de cet humain. S'il retombe une nouvelle fois dans mes capteurs, je jure bien que je le tuerai... »

La machine recula, le raclement de ses chenilles dans les décombres s'effaça peu à peu dans la nuit, alors que l'écho de ses paroles menaçantes retentissait encore entre les façades obscures de la ville :

« *Je le tuerai, je le tuerai...* »

« Il rouillera avant », jeta dédaigneusement 632 en conclusion.
« Mais où est-il donc, cet humain ? »

— Ici ! » claironna la voix d'un 428 – un petit Traqueur dont le grêle cylindre corporel était constellé d'yeux mobiles verts, orange et rouges.

Tous se précipitèrent vers le puisard à demi comblé d'où le traqueur venait d'extraire quelque chose qui remuait et criait faiblement.

« Qu'il est petit ! »

« Comment est-il parvenu jusqu'ici ? »

« Comment a-t-il fait pour rester en vie ? »

« Et dire que ce tas de ferraille voulait assassiner cette pauvre petite boule de chair humaine ! »

La pauvre petite boule de chair humaine n'était autre que Petit Homme, qui faisait ainsi son entrée dans la tribu des Loups Gris. Il n'est pas dans l'habitude des robots d'adopter et d'élever des enfants humains. Les humains, même s'ils furent à l'origine les créateurs des robots, ne sont plus aujourd'hui qu'une minorité en voie d'extinction, analphabètes, violents et psychotiques, que les robots ne fréquentent pas. Mais les Multimate avaient été conçus pour maintenir l'ordre et la sécurité dans les villes, au temps où les villes étaient remplies d'humains. En somme, leur fonction était de servir et de protéger les hommes. Ce petit homme-là, ils ne pouvaient décemment le laisser périr de froid et de faim.

Il y eut bien quelques protestations, mais la tribu décida d'adopter le petit homme, qui fut immédiatement nommé Petit Homme. Son éducation fut confiée au chef 632, et à son adjointe, l'informatrice 530, qui devinrent son « papa » et sa « maman ». Ainsi grandit Petit Homme, persuadé qu'il était un robot d'un genre un peu spécial, et désolé de n'être pas un robot comme tout le monde. En grandissant, il atteignit l'âge très honorable de onze ans. C'est à cette époque qu'il rencontra la Sonde.

2. Petit Homme et Explorer 21.

Vivant au sein de la tribu des Multimate, Petit Homme avait modelé ses attitudes sur celles de ses membres. Les Multimate passaient leur temps à parcourir le quartier des Loups Gris pour accomplir les fonctions pour lesquelles ils avaient été créés, et qui ne servaient plus à rien faute d'hommes. Ils déblayaient les rues où s'amoncelaient les blocs de ciment tombés des bâtiments branlants, ils réparaient les

systèmes de signalisation compliqués de la circulation automobile tarie depuis des lustres, ils repeignaient des façades écroulées et des bandes blanches au milieu des artères désertes, s'efforçaient de maintenir en état des infirmeries de premiers secours, des prisons, des tribunaux électroniques, des crèches, des salles de jeu ou de relaxation, des centres d'accueil pour les vieillards. Bien sûr les Kasawaki, au plus profond de leurs circuits imprimés, étaient conscients de l'inanité de leurs travaux. Mais, programmés pour les exécuter, ils les accomplissaient de bon cœur – et puis sans cela ils se seraient terriblement ennuyés.

À mesure qu'il grandissait et devenait plus fort et plus adroit, Petit Homme s'était parfaitement intégré à cette agitation ordonnée. Comme il était habile de ses mains, il apprit vite à changer les membres abîmés des différents Multimate plus rapidement que leur propriétaire. Comme il était petit (car même s'il grandissait il restait minuscule à côté de la masse cylindrique haute de deux mètres des robots), il était capable de se glisser dans des brèches de murs ou au fond d'étroites canalisations à moitié obstruées, pour raccorder des câbles ou souder des conduits. Souvent, les Kasawaki perdaient des boulons ou une lentille de leurs gros yeux orange ; et c'était toujours Petit Homme qui ramassait le plus vite la pièce défailante. Il rendit ainsi des services inestimables aux gardiens du quartier des Loups Gris, et même ceux qui au départ avaient considéré l'adoption avec suspicion, comme 450, l'Immobilisateur de Véhicules Volés, ou 811, le pompier, changèrent rapidement d'attitude et considérèrent Petit Homme comme un membre à part entière de la confrérie.

Petit Homme en était heureux, et en venait même parfois à oublier sa différence. Mais un autre phénomène se passait en lui : il était de plus en plus attiré par l'extérieur de la ville et, de plus en plus fréquemment, il en vint à abandonner pour toute une journée ses camarades métalliques pour aller rôder dans la banlieue, se hasardant de plus en plus loin du quartier, vers ces endroits où les ruines disparaissaient sous les ronces, les buissons, les herbes hautes, les bosquets d'arbres tordus – bref, cet ensemble de curiosités à la fois fascinantes et répugnantes qu'on nomme la végétation. Petit Homme aimait la végétation parce que c'était quelque chose de neuf et d'un peu étrange, que ça sentait bon et qu'il pouvait être agréable de se coucher dessus quand il s'agissait d'herbe dépourvue de piquants, et il la détestait parce que c'était quelque chose de *vivant*, de mou, de fragile, qui pouvait si facilement se déchirer sous les doigts, et lui rappelait alors sa propre fragilité, sa mollesse. Alors sa *différence* le frappait à nouveau de plein fouet.

Ce fut un jour qu'il était allé plus loin que jamais aux confins de la ville et qu'il observait, assis sur la fourche basse d'un arbre, le

scintillement vert de la plaine qui moussait contre le brouillard bleu des montagnes, qu'il fit connaissance avec la Sonde. La Sonde se manifesta d'abord par un sifflement aigu qui venait du ciel, puis par une étincelante colonne de feu blanc qui se tassa peu à peu devant lui, au milieu de la fumée âcre de l'herbe brûlée.

Lorsque les yeux de Petit Homme cessèrent d'être parcourus par des éclairs douloureux, il vit debout près de son arbre une créature métallique plus singulière que toutes celles qu'il avait pu observer jusqu'ici. C'était un fuseau allongé à l'extrémité supérieure effilée comme une aiguille, fait d'un métal blanc argenté qui portait sur un tiers de sa hauteur le sigle *Explorer 21* suivi d'une rangée d'étoiles bleues. Des lentilles et des antennes émergeaient de toute la circonférence de l'étranger, et beaucoup étaient braquées vers Petit Homme. Le robot se tenait en équilibre sur quatre ailerons pointus posés dans l'herbe brûlée, et de sa base noircie s'échappait encore un mince filet de fumée bleue.

« Ainsi il y a encore des hommes sur la Terre... » prononça au bout d'un moment *Explorer 21* d'un ton curieusement calme et suave.

« Je ne suis pas un homme ! Je ne suis pas un homme ! » cria immédiatement Petit Homme en sautant de sa branche. Il alla se planter devant le nouveau venu et subit l'inspection et la palpation d'une gerbe d'yeux articulés et de palpeurs ultra-sensibles.

« Tu me parais pourtant bien répondre à tous les critères qui font d'un homme ce qu'il est », fit *Explorer 21* avec un petit rire de gorge. « À part que toi, tu n'es encore qu'un enfant. Et tu es nu. Comme je n'ai pu observer au cours de mes vols orbitaux que ruines et destructions, je suppose que mes créateurs ont fini par s'entretuer. Triste retour ! Mais cette tristesse est tempérée par le fait de t'avoir rencontré. »

Un peu ébranlé par ce long discours auquel il n'avait d'ailleurs pas compris grand-chose, Petit Homme interrogea : « Mais qui es-tu donc, toi ? Et d'où viens-tu ?

— Je suis une Sonde interstellaire », répondit *Explorer 21*. « Je suis parti de la Terre il y a plus de cent ans. J'ai été lancée pour visiter les autres mondes qui tournent autour des étoiles que tu vois briller la nuit dans le ciel. Je devais reconnaître s'il y a de la vie là-bas, et d'autres formes d'intelligence. Or, si j'ai trouvé de la vie, sous des formes bien étranges et parfois peu reconnaissables, je n'ai pas trouvé d'intelligence... »

La sonde se tut, elle avait l'air désolé, même si aucune expression ne pouvait se lire sur son corps argenté, grêlé par endroits de la rencontre avec des nuages de poussière cosmique et de météorites grosses comme des têtes d'épingle.

Depuis ce jour, Petit Homme et *Explorer 21* devinrent amis et ne se quittèrent guère. Les Kasawaki ne s'en formalisaient pas car, conçus pour servir l'homme, ils ne pouvaient mûrir aucun ressentiment envers l'un d'eux. La Sonde emmenait Petit Homme, à l'intérieur d'un caisson confortable aménagé dans son ventre, faire des explorations au-delà de la ville, au-dessus de la plaine, au-dessus des montagnes et par-delà, où se trouvaient de nouvelles plaines et d'autres villes en ruine. Un jour, ils aperçurent le Killdozer qui se dandinait sur les débris d'une maison isolée, semblable à une tortue aveugle piétinant lourdement un jeu de construction. Petit Homme était trop jeune, lors de l'attaque du tueur fou, pour s'en souvenir. *Explorer 21* en profita pour le prévenir :

« Regarde bien celui-là, Petit Homme. Il est dangereux. Ne te trouve jamais sur son chemin car alors il te tuerait. C'est avec des engins de cette sorte que la race humaine s'est anéantie... »

Une autre fois ils purent observer un vaste troupeau de Modeleurs qui, de leur groin énorme, creusaient une colline, l'aplanissaient, la rabotaient, la sculptaient pour y aménager les fondations d'une cité solaire orientable que personne n'habiterait jamais.

Ensuite eut lieu l'incident avec les Incitateurs de Ventes Mobiles. Les I.V.M. se trouvaient rassemblés au milieu d'une grande place envahie par les herbes, entre les hautes tours verre et acier d'une cité résidentielle presque intacte. Ils erraient lamentablement, tournant sur eux-mêmes ou se bornant à faire du surplace, soutenus par leur champ magnétique. Les I.V.M. étaient jadis vulgairement appelés par les humains « projecteurs à pub », et telle était en effet leur fonction : ils projetaient en trois dimensions, par holographie, des annonces publicitaires vantant de multiples produits à acheter de toute urgence. Certains modèles perfectionnés étaient équipés de systèmes à images subliminales, voire à suggestion hypnotique par fréquences ultrasoniques. Au physique, c'étaient d'innocentes sphères plastométalliques grosses comme des ballons de football, ou de non moins innocents ovoïdes de la taille d'un ballon de rugby. C'est au milieu de cette assemblée que Petit Homme avait demandé à être déposé. *Explorer*, ne détectant aucun danger, avait laissé le garçon en compagnie des I.V.M. pour se lancer dans une tournée d'exploration dans une vallée voisine.

Ce qui devait arriver, arriva : sitôt qu'ils eurent reniflé une présence humaine, les projecteurs, qui étaient restés si longtemps inactifs, s'agglutinèrent autour de Petit Homme et le bombardèrent d'annonces.

Un rêve velouté de fumée bleue ? Le pays des songes atteint à tire-d'aile ? Cigarettes psychodépressives Maharawani, venues tout droit de Ceylan... Et Petit Homme se voyait entouré de lèvres géantes exhalant

des flocons de fumée grands comme des collines, qui se condensaient en paysages neigeux où il plongeait tête la première.

Fumer ? C'est avaler du goudron, de la nicotine et vingt autres substances néfastes à l'organisme ! Fumer ? C'est le cancer avant 40 ans... Sucez plutôt les pastilles PULMO-NIROLES, une forêt entière dans votre bouche... Et Petit Homme avalait une forêt, vingt forêts, en même temps que d'écoeuvrantes saveurs mêlées de lavande, de tilleul, d'anis.

Sorties nocturnes, coins sombres ? Attention, agression ! Être armé, c'est être libre ! Armez-vous ! Être armé, c'est voir sa peur vaincue. Pourquoi ne pas essayer l'agent incapacitant doré de P.U.K. en bombe à large rayon d'action ? Des nuages de poudre brillante comme de l'or rayonnaient autour de lui, et de hideux humains à la bouche baveuse et aux yeux exorbités se dissolvaient dans d'épouvantables convulsions.

L'harmonie universelle tient en un mot : la Paix. La Paix doit s'étendre sur le monde. La Paix n'a qu'une maison ; votre âme. Venez à nous... Adhérez au mouvement harmonique du grand Sim Sunk ! Petit Homme se sentait baigné dans une douceur si intense qu'elle en était douloureuse, il n'était plus qu'un grain de poussière parmi des millions d'autres grains de poussière charriés lentement par le fleuve de l'éternité vers un soleil radieux. *Mangez sain, mangez bon, mangez Cébon !...* Au début désorienté, ensuite amusé, Petit Homme en vint rapidement à ne plus supporter ces agressions continuelles. Les couleurs lui éclaboussaient les yeux, les sons faisaient éclater ses tympanes. Pis encore, une scie stridente pénétrait son cerveau pour le découper en lamelles de plus en plus fines. Il ne parvenait plus à penser, ou plutôt il n'avait plus qu'une seule idée en tête : posséder toutes ces choses qu'on poussait dans ses mains, faire tout ce qu'on lui soufflait de faire avec la violence d'un ouragan.

Impuissant, paralysé, Petit Homme absorbait des cataractes de crème glacée dégoulinante, engouffrait des tonnes de purée aux algues et au krill, nageait dans des torrents de lessive aux enzymes mutantes, était balayé par des geysers de désinfectants, d'insecticides et de purifiants atmosphériques, il était ballotté dans des tornades de bière, il étouffait sous la lave des crèmes spermicides, il se noyait dans des verres d'eau minérale grands comme des volcans. Et comme tous les I.V.M. se bombardaient mutuellement en bombardant Petit Homme, leurs messages se mélangeaient, permutaient en une inextricable bouillie d'excitations sensorielles contradictoires.

Petit Homme était forcé d'avalier pour son petit déjeuner des litres de bain moussant aux propriétés aphrodisiaques, il s'endormait sur de moelleux lits de lames de rasoir allant chercher le poil sous la peau, il voyageait dans des nefs solaires orbitales qui atterrissaient inmanquablement dans des fours à micro-ondes pour cuisson instantanée, il absorbait par barils entiers des remèdes miracles contre

le cancer qui enlevaient toutes les taches même les plus rebelles, il achetait des maisons individuelles en kit qui fondaient dans sa bouche sans lui tacher les mains, il se bourrait d'hormones contre la chute des cheveux et l'obésité pour se retrouver repeint à neuf d'une laque indélébile avec toutes ses fissures bouchées au ciment résineux intégral...

Petit Homme était devenu un vortex tétanisé de nerfs à vif. Puis la tétanie se transforma en réactions convulsives. Il battit des pieds et des mains, hurla. Le magma finit par se déchirer par bribes autour de lui, les rutilants véhicules à alcool de betterave rapetissèrent jusqu'à devenir des jouets, la marée des confitures aux fruits mûris en hydropones reflua, il put respirer, ses oreilles cessèrent d'être perforées par les flèches criardes, les tronçonneuses qui coupaient même le fer allèrent exercer leurs ravages dans les lointains, les yeux de Petit Homme se dessillèrent. Autour de lui, la tribu des Kasawaki ronflait, finissant d'éparpiller à coups de pinces et de butoirs la meute aboyante des I.V.M.

Petit Homme se passa les mains sur les tempes. « Qu'est-ce qui est arrivée ? demanda-t-il. – Voilà ce qu'il advient aux imprudents de ton espèce ! » grogna papa 632 en roulant ses gros yeux orange. « Heureusement qu'*Explorer* nous a prévenus », ajouta maman 530. « Tu aurais pu devenir fou. »

La Sonde venait de se poser au milieu des Multimate. « J'avais mésestimé le danger, dit-elle. Et je ne pouvais intervenir moi-même. Alors je suis allée chercher ta tribu adoptive. Mais c'est vrai que tu l'as échappé belle.

— Engance humaine ! » grognèrent de concert tous les Kasawaki.

Ce fut le dernier commentaire qui clôtura l'aventure avec les Incitations de Ventes Mobiles.

3. Petit Homme et I.B.M. 2060

La Sonde faisait souvent à Petit Homme le récit des longues explorations qu'elle avait accomplies sur les chemins étoilés du ciel. Elle lui parlait des méduses de givre qui vivaient dans les océans de glace molle de Lalande 8760, de l'arbre de vingt kilomètres de haut de Cygni, dont les racines faisaient le tour de la planète où il était la seule forme vivante, des spores chantantes toujours brassées par le vent de Procyon, des serpents de cristal long de huit cents mètres qui dessinent de superbes arabesques à la surface argileuse de Krüger 60, faisant de la surface de cette planète un seul idéogramme énigmatique

et changeant...

Petit Homme écoutait bouche ouverte les histoires de ces êtres dont l'existence se poursuivait dans un ailleurs incommensurable. Il existait cependant une autre sorte de vie, qu'*Explorer 21* tenait à présenter à son protégé. Un jour, il le déposa sur l'arête d'une barrière rocheuse surplombant une étroite vallée buissonneuse au centre de laquelle sinuait une rivière pincée par des bancs de sable. Des ouvertures irrégulières s'ouvraient au bas de la falaise.

« Regarde bien », dit la Sonde.

Petit Homme s'accroupit au bord de l'abîme, se pencha et regarda. Des êtres bizarres grouillaient dans la vallée, entre la falaise percée et la rivière. Il y en avait une cinquantaine, peut-être une centaine. Ce qui grouillait là en bas était indéfinissable, toujours en mouvement, avec des tas de membres agités. C'était filiforme, terne, brun, mou. On aurait dit des fourmis près de leur fourmilière, ça allait et venait en tous sens, ça transportait du bois vers des feux qui fumaient lourdement, ça tournait autour d'animaux à cornes qui meuglaient et dans les pattes desquels aboyaient des chiens jaunes, ça frappait sur des cailloux et ça coupait des branches d'arbres, ça criait et c'était hideux.

À mesure qu'il observait les créatures de la plaine, Petit Homme se sentait envahi par un malaise qu'il ne pouvait analyser, qu'il n'avait jamais éprouvé de sa vie. Il se tourna vers le fuseau impassible de la Sonde. Un vent vif, un vent qui sentait l'automne, balayait la trouée entre les collines et lui rabattit sur les yeux une lourde mèche de ses cheveux bouclés.

« Qu'est-ce que c'est ? murmura-t-il.

— Tu n'as pas deviné ? » répondit *Explorer*. « Ce sont des êtres à ton image. Ce sont des hommes.

— Non ! non ! non ! non ! » cria Petit Homme. « Je ne leur ressemble pas ! Ils ne sont pas comme moi ! Ils sont mous et laids ! Je suis lisse et beau ! Je ne suis pas un homme ! Je suis une machine ! Une machine... »

Petit Homme trépignait tant et hurlait d'une voix si perçante que la Sonde décida d'abrégier son supplice. De son vol étincelant, elle le ramena dans le quartier des Loups Gris. Mais là, elle s'entretint longuement avec papa 632 et maman 530. Et elle conclut l'entretien par ces mots :

« Petit Homme ne doit plus rester dans une telle ignorance et une telle confusion. Il est temps qu'il connaisse l'histoire des Hommes. Son histoire. Ensuite seulement il pourra choisir son destin en toute connaissance de cause. Je vous conseille de le présenter le plus vite possible au Père de la cité. »

Comme la Sonde, réputée pour sa sagesse et ses vastes connaissances, était toujours écoutée, 632 et 530 conduisirent dès le lendemain Petit Homme au Père de la cité. Il leur fallut passer par des souterrains souvent obscurs, hantés par les rats et plus qu'à moitié effondrés, mais enfin ils parvinrent à la grande salle voûtée où ronronnait doucement le Magistrat suprême. Le Père de la cité était le plus gros et le plus perfectionné des ordinateurs construits par les hommes avant la fin de leur civilisation. C'était un I.B.M. 2060 à cristaux liquides qui, autrefois, réglait tous les problèmes de la ville et de ses trois millions d'habitants, et dont la mémoire enregistrée contenait l'histoire entière de l'humanité. C'est cette histoire qu'I.B.M. 2060 raconta à Petit Homme, projetant en même temps sur un grand écran les séquences reconstituées des principaux événements.

Fasciné, Petit Homme écoutait et regardait. Il vit l'Homme se redresser sur ses jambes après avoir couru à quatre pattes comme les bêtes, trouver l'usage du feu, fabriquer des outils, domestiquer certains animaux sauvages. Cet Homme-là ressemblait à s'y méprendre aux créatures molles et agitées qu'on lui avait montrées la veille. Cela le troubla, mais il était si passionné par ce qu'il apprenait qu'il en oublia son vieux dégoût familial. Il vit l'Homme construire des villes, des routes, des bateaux, des dirigeables, des trains, des avions, des astronefs. Il le vit entreprendre de remodeler le monde où il vivait, faire du désert des jardins puis, à la suite de guerres de plus en plus étendues et meurtrières, retransformer les jardins en déserts.

« Enfin eut lieu la dernière de ces guerres, annonça le Père de la cité. Mais auparavant, l'Homme avait commencé à construire les premiers représentants de notre race : les robots. »

Petit Homme vit les premiers robots maladroits, sans intelligence, assembler avec leurs pinces des automobiles dans des usines, et d'autres qui plongeaient au fond des océans pour y récupérer des matériaux enfouis, et d'autres encore qui consumaient leur courte vie dans l'enfer radioactif des centrales nucléaires primitives. Mais les robots se perfectionnèrent très vite, devinrent semblables à ceux que Petit Homme avait toujours connus, ceux à qui il avait voulu se confondre et se fondre, ceux dont il aurait voulu être et dont il savait maintenant qu'il n'était pas.

Et il vit enfin les effets de la dernière guerre, celle au cours de laquelle les Hommes de plus en plus nombreux, de plus en plus affamés et de plus en plus fous se jetèrent les uns contre les autres, annihilèrent des territoires entiers avec des bombes dont les cendres bleues tuaient encore cent ans après, scellèrent le destin de leur civilisation et de leur race avec des armes invisibles qu'on appelait chimiques ou bactériologiques. Petit Homme vit des hordes errantes s'abattre comme des quilles au bord des routes, il vit des hommes et

des femmes au corps couvert de pustules rouges s'arracher la peau, la population de villes entières devenir folle et leurs habitants s'entretuer avec les ongles et les dents, des armées se coucher le sourire aux lèvres dans des champs où les soldats, rongés par une lèpre grise proliférante, pourrissaient en une seule nuit.

Il vit enfin quelques tribus misérables tailler des outils de silex et entretenir malaisément le feu allumé par le caprice des orages, il vit ces hommes maigres et nus habiter de sombres cavernes et se battre encore pour la possession de troupeaux rétifs. C'étaient les Hommes d'aujourd'hui, qui étaient retournés en l'espace d'une génération vers leur plus lointain passé.

Après il n'y avait plus rien, et l'écran s'éteignit.

« Telle fut l'histoire de ton peuple, le peuple des Hommes », conclut I.B.M. 2060. « Les Hommes nous ont donné l'existence, et pour cela nous les respectons, quelle qu'ait pu être leur folie passée, dont les survivants ne peuvent être tenus pour responsables. En un certain sens les Hommes sont nos pères. Nous sommes leurs enfants, leurs successeurs en ce monde. Et toi, Petit Homme, tu es l'un d'eux. Est-il bon que tu vives parmi nous, même si tu te plais parmi les robots, au point d'avoir voulu nier tes origines ? Je ne sais. Tu dois en tout cas, avant de choisir définitivement, tenter l'expérience inverse et retourner vivre un temps parmi les tiens. Ensuite seulement tu seras véritablement libre de ton choix. Tu vas aujourd'hui même aller te présenter à la tribu humaine la plus proche de la cité, celle-là même où tu es né et d'où tu fus exilé, celle-là même que la Sonde *Explorer 21* t'a permis déjà d'approcher. Va, maintenant ».

Et il fut fait selon les paroles du Législateur suprême, car il n'était pas question que Petit Homme lui désobéisse. Le cœur gonflé, il dit au revoir à maman 530 et à papa 632. « Ne m'oubliez pas, car je reviendrai ! » dit-il. Puis il s'enferma dans le caisson d'*Explorer* qui le convoya d'un seul jet de ses fusées ioniques à quelques kilomètres de l'étroite vallée, au sommet d'une petite colline pelée.

Et Petit Homme descendit de la colline seul, en route vers ces êtres mystérieux qu'on appelait les Hommes.

4. Petit Homme et les Hommes

Quand il arriva non loin du troupeau de grandes bêtes cornues et efflanquées qui paissaient l'herbe rare près de la rivière, les chiens qui les gardaient s'élançèrent vers lui en aboyant et en montrant féroceement les dents. Deux garçons de son âge à peu près, qui étaient

aussi préposés à la garde du troupeau, accoururent à leur tour en brandissant de longs bâtons. Ils commencèrent à frapper Petit Homme, qu'un des chiens mordit au mollet.

Il se serait enfui pour ne plus revenir si un adulte n'était pas intervenu. C'était un humain de haute taille, maigre évidemment et sombre de peau, au bas du visage garni d'un inquiétant buisson de cheveux emmêlés. Il refoula chiens et bergers, observa Petit Homme, lui tâta les muscles des épaules et des jambes, hocha la tête d'un air satisfait. À un autre adulte survenu entre-temps, une femme aussi haute et aussi maigre que lui, mais sans poils au bas du visage, il lança une longue phrase qui, pour Petit Homme, ressemblait à : « Ragooon... tumaaag... Ramaaag... Larrhhh. »

Puis il fut poussé vers la falaise où s'ouvraient les cavernes. La tribu des Hommes s'assembla vite autour de lui. Le grand homme maigre, qui était sans doute le chef, désigna Petit Homme de son bâton de commandement au bout duquel avait été fixée une paire de pinces provenant sans nul doute d'un vieux robot réparateur (ce détail fit frémir Petit Homme aussi fort que si les pinces avaient été détachées de son propre corps), et prononça plusieurs autres phrases incompréhensibles. Les humains secouèrent la tête, grognèrent, quelques-uns d'entre eux vinrent à leur tour palper Petit Homme, puis la foule se dispersa à l'exception d'une grosse femme aux cheveux gris et aux mamelles pendantes qui prit Petit Homme par le bras et l'entraîna vers une des cavernes.

Celle-ci était sombre, enfumée (de la cendre grésillait dans un coin), et le sol en était couvert d'ossements et d'excréments séchés. La femme désigna à Petit Homme ce décor peu réjouissant, puis lui piqua la poitrine avec l'extrémité longue, sale et ébréchée de l'ongle de son index. Petit Homme comprit qu'il devrait désormais habiter là, et que la grosse femme aux ongles sales (mais tout chez elle était sale) serait sa nouvelle mère d'adoption.

Un peu plus tard, alors que le soir tombait, trois enfants se précipitèrent dans la caverne où Petit Homme était resté prostré. Ce devait être ceux de la grosse femme, dont le compagnon était sans doute mort ou parti. Il y avait un petit mâle geignard qui ne s'occupa pas de Petit Homme, un autre mâle un peu plus grand que lui qui prit vite l'habitude de le bourrer de coups quand sa mère n'était pas là, et une femelle de son âge ou un peu moins, qui fut la seule à être gentille avec lui. Bien qu'elle fût aussi sale que le reste de la famille, elle lui sourit, appuya sa main sur sa poitrine en disant : « Lona... Lona », ce qui devait être son nom. Alors Petit Homme se présenta à son tour. Mais il était étonné de ce que les Hommes parlassent un langage si rude et totalement incompréhensible, alors qu'il s'était attendu à les entendre employer la même langue que les robots, qui eux-mêmes

parlaient celle de leurs constructeurs. Mais sans doute le cataclysme qui avait englouti la civilisation avait-il du même coup avalé la parole.

À l'heure du manger, il eut droit comme tout repas à un morceau de viande brûlé dont il ne put avaler une bouchée, et à deux pommes vertes acides qu'il s'efforça de grignoter, ce qui lui donna mal au ventre et la diarrhée. Comme les conserves paraissaient bonnes, maintenant ! Plus tard, il fut très long à trouver le sommeil, bien que la douce main de Lona, qui dormait à côté de lui, reposât sur son bras. Ainsi c'était ça, les Hommes ! Ainsi était-ce là l'espèce à laquelle il appartenait ! Ces êtres mous et laids, qui puaient, mangeaient de l'animal grillé et des fruits crus, qui n'étaient même pas capables de parler intelligiblement ! Et il devait essayer de vivre avec eux, comme eux ! Petit Homme se sentait atrocement malheureux et, pelotonné sur sa couche de paille pourrissante où circulaient des insectes avides de son sang, il eut la surprise de sentir couler sur sa joue un liquide venu de ses yeux, dont il découvrit avec sa langue le goût salé quand il atteignit le coin de sa bouche. Petit Homme pleurait, c'était la première fois que cela lui arrivait depuis la nuit oubliée de sa petite enfance.

Les jours suivants n'améliorèrent ni sa condition, ni son opinion au sujet des humains. Comme il était d'âge et de force à être utile à la tribu, le chef, qui s'appelait Grott, ou Grantt, commença par lui confier la garde d'un troupeau de chèvres. Mais Petit Homme eut une nouvelle fois des ennuis avec les chiens, qui n'aimaient sans doute pas l'odeur de métal dont il était encore imprégné, et en se battant avec eux il laissa fuir les chèvres vers l'extrémité de la vallée, où les adultes eurent le plus grand mal à les rattraper. Son travail suivant fut de tailler ces pierres grises nommées silex, pour en faire des pointes de lance ; mais ses mains pourtant habiles ne l'étaient pas à cet art, et il cassa un grand nombre de silex, matériau rare et donc précieux. Ensuite il laissa éteindre un des foyers dont il avait la garde en l'étouffant sous des branches trop vertes.

À chacune de ses fautes ou de ses négligences, Grott ou Grantt le battait devant tout le monde avec son bâton renforcé par les pinces du robot. Et après chacune de ces punitions publiques, le fils aîné de sa seconde mère adoptive, Klonc, ou Klong, le rossait à son tour. Jusqu'au moment où Petit Homme en eut assez et, à bout de nerfs, le frappa avec une grosse pierre et le laissa étendu sur le sol boueux près de la rivière, le crâne en sang et respirant à peine. En retour, Grantt lui administra une volée de pinces si terrible que Petit Homme resta étendu sur le sol boueux près de la rivière aussi longtemps que Klonc, ou peut-être un peu plus.

Mais cela ne fut rien encore en regard de la correction qu'il reçut deux jours plus tard, pour avoir gravement porté offense aux

croyances des Hommes. Ceux-ci avaient une sorte de religion primaire, laquelle consistait à s'exposer périodiquement, les bras en croix, à la lueur bleue d'une pièce de métal bizarre conservée dans une châsse en peau de vache renforcée de plomb. Quand il dut participer pour la première fois à cette cérémonie, Petit Homme refusa de s'approcher de la lueur bleue car, depuis qu'il avait reçu la leçon d'histoire d'I.B.M. 2060, il savait que cette lueur était dangereuse, qu'elle datait des heures chaudes de la vieille guerre, et qu'elle avait pour nom radioactivité.

Comme on voulait le forcer à s'approcher, il ramassa même une poignée de boue et la projeta sur le morceau de métal luminescent. Quelques minutes plus tard son corps n'était plus que plaies et bosses, car cette fois tous les adultes de la tribu l'avaient frappé à qui mieux mieux. Sa mère adoptive reçut pour consigne de ne pas le laisser sortir de la caverne un nombre de jours correspondant à tous les doigts de deux mains en bon état, et la seule consolation de Petit Homme fut d'être soigné avec patience et tendresse par Lona, qui vint plusieurs fois en cachette baigner les déchirures de sa peau avec l'eau fraîche de la rivière, et étendre sur les endroits les plus gravement touchés des compresses d'herbe et d'argile.

À voir les traits doux de la petite fille penchée sur lui avec sollicitude, Petit Homme, malgré la brûlure de tout son corps, se disait que les humains n'étaient pas unanimement stupides, méchants et méprisables.

« Tu es gentille, Lona », lui dit-il dans le langage simplifié des humains, qu'il avait rapidement réussi à comprendre et même à parler.

« Mais tu es mon frère, et je suis ta sœur », répondit Lona en souriant tout grand de sa bouche rose où manquaient plusieurs dents de lait.

Petit homme ne savait plus s'il devait être content ou révolté par l'affirmation de ce lien de parenté. La question devait hélas être résolue de manière tragique avant même que les dix jours de claustration fussent écoulés.

Une nuit, la scintillation alternative de lumières bleues et rouges projetées exactement sur ses paupières le réveilla. Il se leva, gagna sans bruit l'entrée de la caverne. Devant lui, dressée sur ses ailerons, se trouvait la Sonde.

« Explorer 21 ! » s'exclama Petit Homme. « Toi ! Tu es venue me rendre visite. Mais... aïe ! je suis en bien piteux état, comme tu vois...

Il ne s'agit pas seulement d'une visite de courtoisie », dit la Sonde d'un ton rapide et nerveux qui ne lui était pas habituel. « Tu cours un grand danger, et non seulement toi, mais tous les humains de cette

tribu. Tu te souviens du robot tueur que je t'ai un jour montré sur la plaine ? Il avait jadis juré de te tuer s'il te retrouvait. Or je l'ai repéré au début de la soirée, qui se dirigeait vers les cavernes. Il semble bien qu'il ait reniflé la présence des humains. J'ai aussitôt prévenu le troupeau des Modeleurs dans l'espoir qu'ils pourraient barrer la route au Killdozer, mais celui-ci est malin et il a pu leur échapper. Il sera ici d'un instant à l'autre. Viens vite, il s'agit de réveiller tes frères... Ha ! Trop tard ! Le voici... »

Debout à l'orée de la grotte, Petit Homme se figea. Un grondement cliquetant venait d'emplir le silence nocturne. Les chiens se mirent à aboyer, et voici le spectacle que Petit Homme put observer : la nuit était claire et, dans le ciel mauve qu'un vent rapide et froid parcourait, des bancs de minces nuages vifs comme des poissons d'argent passaient si rapidement devant la lune pleine que l'astre paraissait clignoter. De l'autre côté de l'étroite vallée, au sommet de la colline crénelée qui surplombait la rivière, le monstre venait d'apparaître, bloc noir pointillé par les bouches rouges des lasers qui chauffaient. Dans la lumière clignotante, le Killdozer semblait danser sur place, positif, négatif, positif, négatif. Puis des traits de feu jaillirent des gueules ouvertes, dirigés par des yeux impitoyables en plein dans l'ancre des cavernes où des dormeurs se réveillèrent en hurlant, le corps percé par les lances de lumière qui faisaient grésiller leur chair.

« Dépêche-toi ! » cria la Sonde.

Petit Homme fit deux pas en avant et, aussitôt après, dix pas dans l'autre sens. Lona venait à son tour d'émerger du sommeil, et en tâtonnant dans la lueur des éclairs rouges Petit Homme réussit à lui prendre le bras et à l'entraîner vers l'extérieur. Des humains transformés en torches jaillissaient des cavernes et s'écroulaient sur le sol où ils se métamorphosaient vite en racines carbonisées. Une grappe de missiles tomba en plein milieu des fuyards, éclata comme des châtaignes mûres, aux mortelles épines. Le tonnerre sonna aux tympanes de Petit Homme, une gifle de géant le frappa dans le dos, l'aplatissant dans la poussière devant un des ailerons d'*Explorer 21*.

Petit Homme tenait toujours la main de Lona. Mais, quand il tourna la tête vers elle, il s'aperçut que ce n'était effectivement que sa main qu'il tenait : le reste de sa sœur d'adoption, au-dessus du coude, n'existait plus. Alors l'horreur le submergea et il se mit à hurler, à hurler plus fort que le bruit des explosions, à hurler si fort que le monde se réduisit pour lui à ce seul hurlement.

Il ne vit pas se profiler derrière le Killdozer le troupeau des Modeleurs enfin arrivés, il ne vit pas la muraille d'acier grondante se resserrer autour du tueur fou jusqu'à ce qu'il éclate, répandant ses entrailles de métal chaud qui furent laminées jusqu'au dernier boulon. Il n'eut pas davantage conscience de l'action délicate des palpeurs de

la Sonde qui séparèrent un à un ses doigts des doigts crispés de la morte en miettes, ni d'être enfourné comme un paquet dans le caisson de l'engin qui décolla aussitôt, laissant le champ de mort à la paix lunaire.

5. Petit Homme et lui-même

Petit Homme ne sortit du hurlement, qui depuis longtemps ne retentissait plus qu'à l'intérieur de sa tête, qu'une fois rendu dans le décor familier du quartier des Loups Gris, sous le porche de la Bande International de l'Uranium Enrichi où il avait depuis longtemps fait son domicile. *Explorer 21* était près de lui, et maman Kasawaki 530, et papa Kasawaki 632, et tous les autres Multimate. Le matin s'était levé, répandant sur les ruines verticales de la cité des hommes une lumière mi-grise mi-rosée.

Petit Homme les regarda tous, tandis que la mémoire des événements de la nuit lui revenait. Alors il pleura longtemps, en sachant cette fois ce qu'étaient les larmes, et pourquoi il pleurait. Quand il eut fini de pleurer, il dit :

« J'ai eu mon expérience des humains. Maintenant c'est fini. Je suis de retour parmi vous, et je veux y rester à jamais. »

C'étaient des mots qui remontaient du plus profond de lui-même, qui venaient de l'horreur, et qui voulaient l'effacer à jamais. Les robots comprirent très bien cela. Et comme un robot peut communiquer avec un autre robot sans se servir des mots humains, I.B.M. 2060 en fut averti et donna en retour les instructions qu'il fallait à Papa 632 et maman 530. Ceux-ci conduisirent Petit Homme à l'Hôpital Général Cybernétique, où il fut pris en charge par le service de régénération corporelle. Bientôt, il se retrouva étendu dans une cuve douillette où bouillonnait un liquide tiède, odorant, apaisant. Il s'endormit dans ce bain fumant avant de voir les scies et les scalpels s'abaisser vers lui.

Quand il se réveilla, une extraordinaire sensation de bien-être l'habitait. Il s'était endormi le corps déchiré, couturé, douloureux. Maintenant il ne ressentait plus aucune douleur. Il s'était endormi courbé sous la faiblesse existentielle de l'Homme. Il se réveillait fort, sentant à l'intérieur de lui le moindre de ses rouages ronronner dans une douceur d'huile.

Le moindre de ses rouages ? Petit Homme leva la main devant ses yeux. Il ne vit pas une main, mais une pince merveilleusement souple et nickelée. Alors il se redressa sur ses jambes et vit reposer sur le sol carrelé des pieds rectangulaires solides emmanchés sur des jambes

cyindriques, annelées, qu'aucune fatigue ne crisperait jamais. Il alla se planter devant le miroir de la chambre de réanimation, et observa longuement son torse argenté et le dôme de sa tête où clignotaient amicalement les gros yeux orange. Alors c'était fait ! Il n'était plus un Homme, il n'était plus cette chose molle et fragile qu'il avait toujours refusé d'être, il était devenu une de ces tranquilles forces d'acier qu'il avait toujours rêvé d'être : un robot. Et, comme pour répondre à ses pensées, une voix résonna à l'intérieur de lui, qu'il reconnut pour être celle d'I.B.M. 2060.

« Ton souhait le plus cher est désormais réalisé, Petit Homme. Cependant, si tu n'es plus un Homme, tu n'es pas non plus un robot car ton cerveau d'Homme est toujours présent sous ton crâne de métal. Qui sait ? Tu seras peut-être à l'origine d'une nouvelle race, celle des Robhommes... Mais il est trop tôt pour le dire. Va ! Je te laisse à ton destin, Petit Homme. Ou plutôt devrais-je dire : Petit Robhomme... »

La voix se tut. Petit Robhomme se fit un clin d'œil dans le miroir, puis il sortit de la chambre, et de l'hôpital. Il allait rejoindre *Explorer 21*, les Multimate, tous ses frères.

Pour le reste... c'est une autre histoire, qui attend qu'on la raconte, quelque part là-bas, au Pays des histoires.

3

Les enfants

Les enfants ont toujours raison

Le papa de Cédric travaillait à la centrale voisine. Il rentrait toujours tard, la figure de travers, le teint jaune et les mains tremblantes, et il disait à peine bonjour, et il tombait dans un fauteuil d'où il ne bougeait pas jusqu'au dîner, et après il tombait dans son lit d'où il ne bougeait plus jusqu'au lendemain matin, à l'heure de repartir vers sa centrale.

Le papa de Cédric était un petit homme maussade, grognon, franchement désagréable, franchement inexistant. Jamais il ne regardait une émission de télé avec Cédric pour lui expliquer ce qu'il ne comprenait pas, jamais il ne lisait une bande dessinée, jamais il ne l'emmenait au cinéma ou au restaurant – et ne parlons même pas de la campagne, à part que la campagne, Cédric s'en foutait.

Le papa de Cédric avait l'air malade, et Cédric n'aimait pas que son papa ait l'air malade. Le papa de Cédric, quand il parlait, ne parlait que de la sécurité à la centrale, et des incidents mineurs qui retardaient la production, et des contrôles radiologiques continuels qui étaient inutiles et l'ennuyaient, et des syndicats qui faisaient des histoires pour des riens, et des associations écologiques qui faisaient encore pire.

Bref, le papa de Cédric ne parlait que de choses auxquelles Cédric ne comprenait rien. Cédric avait un mauvais papa. Cédric n'aimait pas son papa. Cédric n'aimait pas non plus sa maman.

La maman de Cédric était une grande femme élégante, toujours bien habillée et peinturlurée, qui sortait beaucoup avec ses amies et ne s'occupait pas assez de Cédric. Ou plutôt : qui ne s'en occupait pas du tout, c'était du moins l'avis de Cédric.

Car pour ce qui était de la télé, des bédés, du ciné et du restaurant, père ou mère, c'était du pareil au même. Et pour ce qui était de la tendresse, des petites attentions, des petits baisers sur les oreilles, des mains parfumées sur le front, de toutes ces choses agréables à un petit garçon de neuf ans même s'il ne sait pas bien l'exprimer, Cédric pouvait toujours se brosser !

La maman de Cédric était toujours pressée, elle ne faisait à manger que des plats sortis droit de boîtes de conserve, elle savait à peine qui étaient Lucky Luke, Goldorak, Tarzan, et pas du tout qui étaient Mandrake, le Surfer d'Argent ou L'Homme-araignée. Ce que faisait la maman de Cédric, c'était surtout reprocher à son mari son travail qui

lui prenait trop de temps, et son « goût à rien ».

Bref, à la maison, ce n'était pas la joie. C'était même bien pire quand intervenait Clotaire. Clotaire était le frère aîné de Cédric, il avait 13 ans et était en Cinquième. Cédric n'aimait pas son frère aîné. Clotaire était brutal, prétentieux, et faisait peser sur son cadet le poids écrasant de ses quatre ans supplémentaires et des vingt centimètres qu'il lui rendait.

Clotaire prenait toujours LA bande dessinée que Cédric était en train de lire et la lui redonnait déchirée, Clotaire changeait de chaîne au moment précis où la télé passait un dessin animé que Cédric voulait regarder, Clotaire lui piquait son argent de poche pour acheter ses premières cigarettes, Clotaire s'arrangeait toujours pour lui faire faire à sa place son tour de vaisselle, Clotaire se moquait de lui, Clotaire l'injurait, lui envoyait des baffes, lui frottait les oreilles, le chatouillait méchamment, lui donnait des coups de pied en traître...

Outre son frère aîné, Cédric avait aussi une sœur cadette. Elle s'appelait Laméric ; Clotaire, naturellement, l'appelait l'Américaine, à la grande fureur de sa mère qui n'avait pas pensé à ça en lui choisissant ce nom de baptême.

L'Américaine avait quatre ans. C'était une petite chose blonde, rose et geignarde qui posait toujours ses doigts pleins de confiture sur les cahiers de classe de Cédric, qui éparpillait ses puzzles, qui hurlait quand il réussissait à regarder à la télé l'émission qu'il avait choisie, qui était toujours dans ses pattes quand il voulait être seul.

Et bien entendu, Laméric était la chouchoute de sa mère.

Car, si la maman de Cédric ne s'occupait guère de la maison et de ses deux aînés, elle gardait tout de même quelques instants de ses précieuses journées pour dorloter Laméric, pour lui murmurer devant les autres qu'elle était sa préférée, pour lui réserver ses sourires et ses câlins, et les gâteaux, rares, et les cadeaux, plus rares encore, qu'il lui arrivait de sortir de son sac.

Si Cédric n'aimait pas son papa, pas sa maman, et détestait son frère, les sentiments qu'il portait à sa petite sœur atteignaient à l'indescriptible.

Il y avait de bonnes raisons à cela. Laméric était non seulement une horrible poupée exigeante et destructrice, elle était aussi un monstre : Laméric avait trois bras. Dans la rue, quand Cédric était traîné en course ou en visite par sa mère en compagnie de Laméric, il lui arrivait toujours d'entendre, soufflée par quelque petit voyou ou par une âme apitoyée, une phrase de ce genre :

C'est cette pauvre anormale, cette mutante... Vous savez bien : celle dont le père travaille à la centrale !

Cédric ne comprenait pas quel lien il pouvait y avoir entre le fait

que papa travaillât à la centrale atomique et la difformité de sa sœur. Mais la honte qu'il sentait attachée à l'existence de la créature, il en prenait plus que pour son compte. Le membre supplémentaire qui faisait de sa petite sœur un monstre était véritablement horrible. Il était mou comme s'il n'y avait pas eu d'os à l'intérieur, il était long comme un jour sans pain et se terminait par une petite main rabougrie qui ressemblait à une main de momie, et il prenait racine, tel un hideux tuyau rose violacé, sous l'omoplate gauche de la fillette.

Un monstre ! Si elle pouvait n'avoir jamais existé... pensait-il souvent. Si au moins elle pouvait disparaître, elle et son tuyau !

Parfois, il se surprenait à fixer Laméric de ses grands yeux jaune-orangé, en murmurant tout bas : *Disparais ! Disparais !* Il croyait alors voir sa sœur devenir vaguement floue, avec des couleurs délavées et des contours estompés, comme s'il s'était agi d'un dessin à la gouache rapidement trempé dans une bassine d'eau. Et quand il cessait de murmurer *disparais !* Laméric reprenait ses couleurs vives, ses formes nettes, sa solidité de petit monstre de chair.

Bien sûr Cédric pensait n'être que le jouet d'une illusion. Il n'était pas fou, quand même ! Il savait bien qu'il ne ferait pas disparaître sa sœur simplement parce qu'il en avait le désir...

Et puis il y eut l'épisode du chien.

Cédric avait toujours détesté les chiens. Celui-là était beige, maigre, haut sur pattes et hargneux. Il avait commencé à suivre Cédric alors qu'il rentrait de l'école, un après-midi à cinq heures. Cédric avait accéléré le pas pour semer le chien, mais plus vite il marchait, plus le chien se rapprochait de ses talons. Il s'était mis alors à courir, le chien courut aussitôt en jappant, puis en aboyant rageusement. Cédric s'étala le nez sur le trottoir. Le chien le contourna, et Cédric vit les crocs à 20 cm de sa figure, dans la caverne rouge et baveuse de sa gueule grande ouverte.

Disparais ! hurla silencieusement Cédric avant de fermer les yeux.

Les aboiements cessèrent. Lorsque Cédric rouvrit les yeux, le chien n'était plus là. Cédric se releva précautionneusement, inspecta les environs. Le chien avait bel et bien disparu. Le cœur de Cédric battait fort dans sa poitrine. Était-il possible, en fin de compte, qu'il fût suffisant de penser à la disparition de quelqu'un, ou de quelque chose, pour que ce souhait se réalisât ?

Sur le reste du chemin (court, car de l'école à la maison de Cédric il n'y avait guère que 500 m), il pensa *Disparais !* devant un chat qui se chauffait sur le rebord d'une fenêtre (il n'aimait pas les chats), *Disparais !* alors qu'un curé longea la rue à bicyclette (il n'aimait pas les curés), *Disparais !* en passant à côté d'une petite vieille assise sur le banc du square (il n'aimait pas les petites vieilles).

Mais ni le chat, ni le curé, ni la petite vieille n'avaient disparu. Peut-être s'était-il trompé, peut-être le don miraculeux n'avait-il existé que dans son imagination...

Quelques jours plus tard, un des grands de la classe, Amadao, un Italien, ou un Portugais (il ne savait au juste, et en tout cas il n'aimait ni les Italiens ni les Portugais), l'avait coincé dans un angle de la cour de récréation et le bourrait de coups de poing pour avoir son goûter. Cédric était au bord des larmes. Avant qu'elles jaillissent, il fixa Amadao de ses bizarres yeux jaune-orangé, et prononça distinctement *Disparais !*

Les coups de poing cessèrent, en même temps qu'Amadao cessa d'exister.

— Tiens ! Mais où est passé ce brigand d'Amadao ? interrogea un peu plus tard la maîtresse, une femme aux vêtements bariolés et à grosses lunettes, que Cédric n'aimait pas. Personne évidemment ne put répondre à la question. Cédric ne répondit pas non plus, mais il exultait dans son coin. Il savait, lui, où était passé ce brigand d'Amadao. Amadao était passé dans le Pays-d'où-l'on-ne-revient-pas, un pays qu'il venait d'inventer, mais où il était certain désormais de pouvoir expédier les gens qu'il n'aimait pas...

Car Cédric avait compris deux choses. La première, c'est qu'il avait fallu à son don du temps pour se développer et devenir... opérationnel, en quelque sorte. La seconde, c'est qu'il devait être suffisamment en colère, ou avoir suffisamment peur, pour que le déclic se produise – pour que *ça marche*.

En ce qui concernait Laméric, le déclic se produisit deux soirs après l'incident avec Amadao.

Il était neuf heures, et comme il n'y avait rien d'intéressant à la télévision (c'est-à-dire que Clotaire regardait une émission qui n'intéressait que lui) Cédric était monté dans sa chambre et lisait une de ses revues – une aventure du Surfer d'argent. C'est au moment le plus passionnant de l'histoire, quand le Surfer est prisonnier dans les caves de Doc Fatalis, que Laméric choisit de pénétrer en couinant dans sa chambre, traînant derrière elle, comme le cadavre d'un gros serpent flasque, son monstrueux troisième bras.

— Fiche le camp ! siffla Cédric entre ses dents serrées.

Loin d'obéir, Laméric s'approcha de lui, un grand sourire figé dans sa bouche baveuse aux dents incertaines, et lui arracha brusquement des mains l'illustré qu'elle se mit aussitôt à chiffonner.

Les yeux dorés de Cédric lancèrent un éclair silencieux. *Disparais !* explosa Cédric à l'intérieur de lui-même.

Il n'y eut plus de Laméric. Il n'y aurait plus jamais de Laméric. Cédric se mit à rire, à rire... jusqu'à ce qu'une voix rogue

l'interrompe :

— Qu'est-ce que tu as à te marrer comme ça, le taré ?

C'était Clotaire, qui venait de faire irruption dans la chambre et jetait partout des regards soupçonneux. Clotaire frôla Cédric, le bouscula exprès et, passant derrière lui, lui assena une double gifle sur les oreilles. Cédric eut si mal que des larmes brouillèrent ses grands yeux orangés.

— Dis donc, où est passée l'Américaine ? Je croyais que la trois-bras était montée ici ? Tu ne l'aurais pas flanquée par la fenêtre, par hasard ? Hein ?... Tu ne réponds pas ? Où elle est, la trois-bras ? Tu veux que j'appelle maman ?

Cédric se pétrifia. Appeler maman ? C'était trop d'événements, c'était trop de monde à la fois. C'était trop. Il débroussailla d'un revers de main ses yeux embués, et il fixa la nuque de Clotaire qui allait repasser la porte. Clotaire était grand et fort, il avait les cheveux noirs et touffus, il portait un T-shirt rouge et des jeans trop serrés et trop courts. Mais soudain il n'y eut plus de Clotaire. *Plus de Clotaire*, plus de baffes derrière les oreilles, plus de coups de pied en vache, plus d'histoires avec les bédés et la télé. La paix, enfin !

Un large sourire aux lèvres, Cédric commença à se déshabiller ; et quand, un peu plus tard, alors qu'il rêvassait dans sa chambre silencieuse le drap relevé jusqu'aux yeux et que sa maman passa son grand nez luisant par l'entrebâillement de la porte pour lui demander :

— C'est bien tranquille chez Clotaire et Laméric. Ils dorment déjà ?

Il murmura :

— Oui maman, ils dorment...

Et sa maman répondit :

— Tant mieux, tant mieux, moi, il faut que je me sauve...

Il l'entendit dévaler l'escalier en trombe. Les ennuis ne seraient que pour demain... Effectivement, le lendemain, les ennuis avec maman furent là.

— Laméric ! Ma petite Laméric ! Elle n'est pas dans son lit ! Où est-elle ! Mon Dieu, mon Dieu ! C'est impossible ! Ma chérie ! On me l'a enlevée ! Et Clotaire aussi !...

Et encore des cris, et encore des hurlements, et encore des sanglots – un ensemble de manifestations sonores qui avaient réveillé Cédric en sursaut. Puis la mère affolée entra en trombe dans sa chambre, et elle saisit Cédric aux épaules, et elle le secoua, le secoua, tout en lui criant au visage avec des postillons plein les mots :

— Ma Laméric ! Ma Laméric ! On a enlevé ma Laméric !...

Cédric regardait le grand nez luisant, la grande bouche mal peinte qui s'ouvrait et se refermait comme un clapet, les grands yeux terreux et exorbités d'où fuyait le rimmel. Et tout d'un coup il n'y eut plus rien

à regarder, et plus de hurlements dans ses oreilles, et plus personne qui le secouait comme un prunier. Tout d'un coup, il n'y eut plus de maman.

Cédric se leva calmement, s'habilla calmement, prit calmement son petit déjeuner : du cacao dans du lait froid, et deux tartines de miel. La maison était étrangement silencieuse. Papa était naturellement parti au travail tôt dans la matinée, Cédric était seul, seul à naviguer comme il le voulait entre le rez-de-chaussée et le premier étage de la jolie maison blanche posée comme un sucre sur le carré de pelouse entouré d'une haie de fuchsia. Avant, il n'aimait pas la maison. Maintenant, mystérieusement, il l'aimait. Et même il se sentait bien dans tout son corps – un sentiment qu'il n'avait pas éprouvé depuis longtemps, ou alors jamais.

Il prit son temps pour flâner, mais arriva néanmoins à l'heure à l'école, où la journée de classe (y compris le repas de midi au réfectoire, avec la nourriture aussi dégueulasse qu'à l'ordinaire) fut semblable aux précédentes, autrement dit morne, interminable, ennuyeuse.

Et quand papa rentra, tard comme d'habitude, silencieux comme d'habitude, maladif comme d'habitude, et vint comme d'habitude s'affaler dans son fauteuil, il ne s'aperçut même pas de l'absence insolite de sa femme et de deux de ses enfants. Cédric alla s'accouder au fauteuil. L'aspect de papa n'était pas très ragoûtant, c'est vrai. Mais ne constituait-il pas toute sa famille, désormais ? Il ne valait peut-être pas une messe, mais Cédric pouvait au moins tenter quelques efforts...

— Papa, tu ne voudrais pas me lire un Astérix ?

Mais papa, son menton jaune et tremblant dans ses mains jaunes et tremblantes, murmurait :

— Il faudrait s'assurer que la fuite du réacteur numéro IV ne va pas...

Le reste se perdit dans un gargouillis. Et quand, un peu plus tard, Cédric demanda :

— Maman n'est pas là... Tu veux que je te prépare quelque chose à manger ?

Il n'obtint en guise de réponse que cette phrase inachevée autant que sibylline :

— Si le circuit de refroidissement tient le coup...

Et un peu plus tard encore, quand il proposa :

— Tu ne voudrais pas qu'on regarde un film à la télé ?

Ce fut pour entendre :

— Et si cette damnée commission de sécurité me met encore des bâtons dans les roues...

Cédric abandonna.

Ou plutôt non. Il alla s'asseoir en face de son père, cet étranger, et le regarda, le regarda, le regarda, tandis que ses lèvres formaient silencieusement un mot, toujours le même, un mot qui venait du plus profond de lui, du plus profond de son cerveau.

Dans le fauteuil, la silhouette du père se mouilla, coula, s'évapora. Cédric n'avait plus de père. Il put regarder la télé jusqu'à l'heure qu'il voulait, c'est-à-dire tard, jusqu'à la fin des émissions, jusqu'au moment où ses yeux se fermèrent devant des gesticulations sans signification. En conséquence il se réveilla tard, manqua l'école. Il avait faim, il n'y avait plus grand-chose dans le frigo, il alla jusqu'à l'épicerie voisine où il choisit dans les rayonnages un pot de chocolat en poudre, un tube de lait concentré, un paquet de corn-flakes et un sachet de croissants. Au moment de payer, il s'aperçut qu'il n'avait pas pensé à l'argent. L'épicière était une vieille femme à moustaches que Cédric détestait.

— Pas d'argent, pas de Suisses ! glapissait l'épicière.

— *Disparais !* murmura Cédric.

Il se rendit à l'école à deux heures, et la maîtresse lui demanda son mot d'excuse pour la matinée manquée. Cédric n'avait ni mot ni excuse. La maîtresse commença à crier. Elle disparut. Les élèves n'avaient pas compris ce qui s'était passé, mais ils profitèrent vite de l'absence inopinée de l'institutrice pour se répandre à travers la classe, faire voler livres et cahiers, trépigner, danser, se battre. Cédric prit une, puis deux mauvaises bourrades. À la troisième, il prononça silencieusement : *Disparaissez.*

Il s'ennuya vite dans la salle de classe trop calme. Il sortit. De l'école d'abord, puis de la petite ville engourdie dans la chaleur épaisse de l'après-midi. Ses pas le conduisirent sur la lande, en bordure de laquelle de grands rochers gris tombaient vers la mer. La centrale où avait travaillé son père était là, blottie dans une anse, comme les pièces d'un jeu de construction : les rectangles allongés, les quatre tours évasées, la grande coupole argentée.

Cédric connaissait bien cette vaste usine propre en apparence mais à l'intérieur de laquelle, disait-on parfois dans le pays, était tapie une fournaise aussi brûlante que l'intérieur du soleil. Si papa n'avait pas travaillé là, peut-être aurait-il pu être un vrai papa. Cédric n'aimait pas la centrale. Il n'aimait pas non plus les gens qui y travaillaient, parce que c'étaient des gens comme papa. *Disparaissez !* dit-il tout haut, en même temps que ses yeux dorés passaient sur les bâtiments blancs repliés dans la baie. Un cri aigu de mouette lui répondit. Rien n'avait changé dans l'aspect de la centrale, mais Cédric savait que le pays-d'où-l'on-ne-revient-pas avait accueilli bon nombre de nouveaux habitants.

Il descendit jusqu'à l'océan et l'écouta longtemps gronder à ses

pieds comme une bête puissante mais pacifique, à la salive salée, à l'œil humide, au souffle d'iode et au dos couvert de frissons d'ardoise. Lorsqu'il regagna la ville, les pantalons trempés d'écume, le soleil orange roulait vers le large. Il trouva la ville très agitée. Des gens circulaient en tous sens en parlant haut et en faisant de grands gestes des bras, des groupes d'agents de police et de gendarmes stationnaient au coin des rues, l'air mauvais.

Cédric n'aimait pas les gendarmes et les agents de police, il n'aimait pas les adultes agités et bruyants.

Le pays-d'où-l'on-ne-revient-pas eut brusquement beaucoup d'habitants supplémentaires.

La nuit était tombée quand la ville silencieuse fut à nouveau troublée par une cacophonie de grondements et de grincements, par des sirènes, par des ordres jetés dans des mégaphones. Cédric, qui regardait un western à la télévision, alla coller son nez à la fenêtre du salon. La rue était remontée par une file de camions militaires et de chars d'assaut. Quand il ouvrit la bouche pour prononcer le mot, la trace de ses lèvres s'imprima sur la vitre en marron, couleur de chocolat en poudre qu'il était en train de manger à la cuillère à soupe. Dans la rue, les tanks et les camions s'immobilisèrent, devinrent de gros, de stupides, d'inoffensifs jouets de métal vert-de-gris.

Cédric souriait. Il n'était même pas en colère, il n'avait même plus besoin de se mettre en colère pour faire disparaître les gens. Le don changeait, s'améliorait. Cédric se mit à penser que dans le pays, il y avait sûrement d'autres soldats. Et d'autres gendarmes, et d'autres agents de police, et d'autres adultes bruyants et gesticulants. *Disparaissez, disparaissez !* Il y avait aussi d'autres maîtresses d'école sévères, et d'autres élèves turbulents, et d'autres hommes travaillant dans des usines menaçantes. *Disparaissez, disparaissez, disparaissez !* Et d'autres épicières acariâtres, et d'autres frères brutaux, d'autres sœurs chouchoutées, d'autres mamans qui n'étaient pas tendres comme de vraies mamans, d'autres papas qui n'étaient pas attentifs comme de vrais papas. *Disparaissez !*

D'ailleurs existait-il de par le monde des papas ou des mamans, des hommes ou des femmes qui fussent plein de bonté, qui ne fussent pas tout le temps en train de crier, de travailler ou de faire la guerre ? Il y avait beaucoup de pays, dans le monde. Pour Cédric, ce n'étaient que de petites taches colorées, les pièces d'un puzzle énigmatique dont il avait souvent regardé la configuration vide de sens sur sa mappemonde, avec l'envie démangeante de pouvoir tout balayer, tout noyer dans la convexité bleue des mers et des océans.

DISPARAISSEZ !

Cédric se sentit fatigué, tout d'un coup. Très fatigué, comme s'il

avait fourni avec tout son corps un effort immense, comme s'il avait couru pendant des kilomètres et des kilomètres sans s'arrêter, comme s'il avait porté à bout de bras des tonnes et des tonnes de briques. Ou peut-être cette fatigue ne se trouvait-elle pas dans son corps, peut-être était-elle seulement dans sa tête. Il ne savait pas, et puis ça n'avait aucune espèce d'importance. Tout était si tranquille, désormais ! Si tranquille, si paisible, si silencieux, partout. Sur toute la Terre.

La télévision grésillait, son écran ne montrait plus qu'une neige impalpable chutant dans un lac d'absence. Cédric éteignit l'appareil, le lac redevint une surface morte, gris perle, une plaque rectangulaire de sol lunaire. Il monta dans sa chambre, se déshabilla, se coucha. Il fut long à s'endormir, comme si le silence du monde faisait à ses oreilles un bruit infernal.

Le lendemain, il retourna se promener sur la lande, dans le souffle du vent salin, sous le regard vif des mouettes. Il observa un moment, un long moment, l'écriture brouillée des ailes blanches sur la plage vide du ciel presque blanc. Mais il ne put rien y lire de spécial. Le message était écrit à l'encre sympathique, ou alors il n'était pas pour lui, ou encore il ne savait pas lire le langage des oiseaux.

Il reprit le chemin de la ville en donnant de temps en temps un coup de pied boudeur sur une pierre ou sur le tumulus d'une taupe. Il cessa quand il se fit mal au pied sur une arête tranchante. La centrale atomique était toujours alignée dans la courbure de la baie. Elle paraissait si petite ! Cédric aurait bien aimé que ce fût un véritable jouet, dont il aurait pu saisir les différents blocs dans ses mains, pour les mélanger, en bouleverser l'ordonnance, en faire un tas, dans lequel il aurait pu donner d'autres coups de pied. Oui, ça aurait été amusant, bien plus amusant que regarder les mouettes.

Il s'assit sur un rocher en forme de table, il regarda intensément, comme il l'avait déjà fait une fois, les bâtiments lointains. Il pensait : *Devenez tout petit, tout petit... Rapetissez, comme Micronos, que je puisse jouer avec vous !* Mais il eut beau penser à se briser un à un les tortillons du cerveau (Cédric savait qu'un cerveau d'homme ou d'enfant est tout à fait semblable aux cervelles d'animaux qu'on mange avec du persil et des pommes-vapeur), la centrale ne voulait pas rapetisser. Il en fut attristé. Son don ne concernait que les gens et certains animaux, pas les maisons.

En ville, il erra longtemps à travers les rues, mangeant quand il avait faim des pâtisseries dans les pâtisseries, des bonbons dans les bonbonneries – non : les confiseries, et même deux œufs en gelée dans une charcuterie. Un chien traversa une rue devant lui et, bien qu'il détestât les chiens (ou les eût détestés), il voulut courir vers lui pour jouer. Mais le chien, effrayé, courut plus vite que lui et disparut à l'angle de la rue. Rex ! Rex ! cria-t-il. Butor ! Butor ! Blanchette !

Blanchette ! (car le chien était blanc, et c'était peut-être une chienne, après tout). Mais rien n'y fit, l'animal était bel et bien parti.

Le soir venu, chez lui, il voulut allumer la télévision. Mais à l'intérieur de l'écran la neige impalpable tombait toujours. Il n'y avait plus personne nulle part pour faire marcher la télévision, c'était l'hiver sur le monde, qui avait tout figé. Et le Bonhomme Hiver c'était lui, lui, Cédric. Il se coucha avec une drôle de boule dans la gorge, ou alors au creux de l'estomac, ou du côté du cœur, il ne savait pas au juste. Il n'avait pas eu envie de manger quoi que ce soit. Il lut des bandes dessinées, un Yakari et un Mandrake, mais sans vraiment comprendre les histoires pourtant parcourues mille fois.

Cette nuit-là il rêva à sa méchante maman, à son méchant frère Clotaire, à l'Américaine hideuse avec son bras supplémentaire, à son père indifférent, bref à tout le monde. En se réveillant il ne se souvenait plus très bien du rêve – seulement de l'avoir fait. Et une question flottait dans les tortillons de son cerveau : est-ce que maman et Clotaire avaient effectivement été si méchants que ça ? Et l'Américaine si hideuse ? Et son père si indifférent ? Mais il ne pouvait pas répondre à cette question.

Ce jour-là ressembla au précédent : la mer, les mouettes, la centrale, le manger sauvage dans les magasins porte battante. En plus, il jeta quelques cailloux dans les vitres, et creva quelques pneus de voitures avec un couteau très pointu pris dans une boucherie. Il s'écorcha les genoux en tombant d'un char sur lequel il avait voulu monter pour jouer au soldat qui va-t'en guerre. La nuit fut claire grâce au vent qui montait du large, il put observer de la fenêtre du grenier les étoiles qui tremblotaient au-dessus des toits, à des kilomètres et des kilomètres de son nez. Quand il se glissa dans ses draps froids après s'être consciencieusement brossé les dents (pour faire plaisir à sa... non : pour avoir de bonnes dents saines et fortes comme dans les publicités à la télévision), le silence de la maison et de la ville résonnait si fort dans ses oreilles qu'il mit longtemps à trouver le sommeil.

Sa déambulation du lendemain l'amena par hasard devant une maison qu'il connaissait, une maison ressemblant à la sienne, sauf qu'elle était rose au lieu d'être blanche. C'était la maison d'un copain qu'il avait eu avant : Jean-Louis, dit Hublots à cause de ses grosses lunettes. À vrai dire, Cédric n'avait jamais aimé particulièrement Hublots. Ce n'était même pas vraiment un copain. Peut-être même qu'il l'avait détesté, Hublots. Mais ça, c'était *avant*. Si Hublots avait été là, aujourd'hui, il aurait eu au moins quelqu'un avec qui s'amuser. Quelqu'un avec qui jeter des cailloux dans les fenêtres et crever les pneus des voitures – ou alors avec qui trouver d'autres jeux.

Les yeux baissés, les mains dans les poches, le pied frappant le

macadam, Cédric murmura : *Hublots... tu m'entends ? Dis, Hublots, c'est moi, Cédric... Reviens, allez, reviens !* Mais personne n'apparaissait sur le seuil de la maison rose. Les yeux jaune-orangé s'y fixèrent avec rage, le martèlement du pied se fit plus fort, Cédric dit tout haut : *Sois pas vache, Hublots, reviens... Allez, quoi, Jean-Louis, sois sympa... Tu vas pas me laisser tout seul, dis... Reviens !*

Mais il avait beau penser, et penser, et penser, et accompagner ses pensées en disant les mots, Jean-Louis ne revenait pas. Le don pouvait faire disparaître les gens mais, de même qu'il n'agissait pas sur les choses, il était également impuissant à les faire revenir. Le Pays-d'où-l'on-ne-revient-pas méritait bien son nom.

Ce fut un jour où il cassa un nombre record de carreaux et creva un nombre record de pneus. Par la suite ses promenades, ses explorations le conduisirent de plus en plus loin aux quatre coins de la circonférence du monde. En ces marches solitaires il finit par grandir, il finit par vieillir. Il se sentait seul, il se prenait encore parfois à murmurer : *Revenez... revenez...*

Mais personne ne revint jamais.

La tigresse de Malaisie

Le sang coula entre ses cuisses alors qu'elle ne s'y attendait plus. Elle était en route, elle marchait d'un pas rapide à travers un champ en pente qui, plus bas, rejoignait la route de Castelnau-de-Montmiral : petite silhouette sombre dans le monde désert.

Elle sentit le sang couler contre sa cuisse, sous son Lewis, une rigole tiède. Elle s'arrêta. Elle laissa tomber son bâton, elle se débarrassa de son sac à dos, qui chut dans l'herbe au milieu d'un envol de sauterelles aux ailes roses ou bleues, des sauterelles d'automne, déjà. Elle défit la ceinture du Lewis, le baissa sur ses cuisses brunes, maigres, nerveuses. Ses mains tremblaient, elle fit glisser son slip jusqu'au Lewis. L'entrejambe du slip était taché, rouge sombre, l'intérieur de sa cuisse droite était marbré d'une griffure de sang sombre. Elle enfonça l'index et le majeur de sa main droite entre les lèvres humides de son sexe, elle fouilla, elle s'écartela à l'intérieur, elle remonta sa main vers la lumière. Ses doigts étaient rouges, elle les porta à sa bouche, elle les lécha, elle enfonça ses doigts dans sa bouche, elle but à ses doigts le goût salé et âcre de son sang.

C'est revenu ! murmura-t-elle d'un ton sifflant, *c'est revenu*. Elle remit sa main entre ses cuisses, elle dressa sa main aux doigts vermillés vers le ciel intensément bleu et lumineux de septembre. *C'est revenu !* cria-t-elle au monde désert. *Merci, merci...* rit-elle face au monde désert. Elle : une petite silhouette sombre plantée dans un champ en pente, au milieu du mois de septembre, au milieu d'un monde désert.

Elle appuya sur la détente, la crosse lui cogna l'épaule, la détonation l'assourdit, comme d'habitude. Le lapin, dix mètres plus loin, avait boulé sous la décharge de plombs qui avait aussi fauché une tête d'aneth odorant et deux plants d'armoise. Il bougeait encore quand elle le ramassa, son pelage brun et blanc taché de rouge. Elle l'acheva en lui brisant les vertèbres cervicales d'une manchette assurée de sa main maigre, brune, nerveuse. Elle était maigre, brune, nerveuse des pieds à la tête, et sa tête portait une rude crinière de cheveux noirs où les fils blancs se comptaient maintenant par centaines. Le soir était doux, annonçant une nuit pareille. Elle s'occupa du lapin, l'écorcha, le vida. Elle en eut les mains pleines de sang, elle sourit. Elle prépara le foyer, fit rôtir le lapin à la broche, avec trois bâtons : deux jours de bonne viande saine, de la force, des muscles, du sang, du sang.

À Gaillac elle fouilla toutes les pharmacies, mais elle ne trouva pas ce qu'elle cherchait. Les pharmacies avaient été fouillées, répertoriées, dévalisées depuis bien longtemps, on avait emporté tout ce qui pouvait être utile, des vitamines aux shampoings, des antigrippes à la morphine, tout. Ce qui n'avait pas été emporté avait pourri. Mais on ne savait jamais : elle chercha et ne trouva rien. Les quatre pharmacies de Gaillac n'étaient plus que des cavernes au toit effondré au seuil desquelles le serpent vert d'Esculape, en tube autrefois fluorescent, se mêlait à d'autres serpents, végétaux, le lierre, l'ampélopsis, toutes ces plantes grimpantes, creusantes, insinuanes, qui avaient surgi dans les villes pour en combler les vides.

Elle aurait voulu trouver des inducteurs d'ovulation, comme le Clomid ou l'Ondogyn, et plusieurs autres produits que lui avait indiqués l'année précédente, avant de mourir de son occlusion intestinale, le vieux docteur Florentin. Mais elle ne trouva rien, bien sûr. Rien ni personne : Gaillac était vide comme elle avait trouvé vides Vaour, et Montricoux, et Sepfonds, et Caussade, et bien d'autres villages, bourgs, hameaux traversés au pas de l'été finissant, au pas de l'automne en germe. Gaillac était vide, mais une colonie de rats avait fait du CASINO son refuge. Les rats circulaient entre les travées, comme s'ils avaient voulu singer le parcours labyrinthique de leurs frères de laboratoire d'autrefois.

Elle se méfiait des rats, qui n'attaquaient jamais un être humain éveillé mais pouvaient venir vous mordre pendant le sommeil, et provoquer des infections. Elle s'éloigna du CASINO, son bâton sonnait sur les plaques de goudron écaillées qui apparaissaient encore entre le plantain des rues. Un rat presque roux la suivit pendant cent mètres au moins, quand elle se retourna pour lui jeter une pierre le rat ne broncha pas, il restait dressé au milieu de la rue sur ses pattes postérieures, il la regardait de ses yeux orangés, il se grattait le museau, un geste si familier, avec une de ses pattes de devant aux doigts presque humains. Elle laissa tomber sa pierre sans la jeter.

Elle dormit dans la nuit chaude au sommet du clocher d'une église romane, et le vent nocturne la réveilla, qui avait ébranlé l'unique cloche restée suspendue à son câble effiloché. La cloche était entièrement vert-de-grisée, et la lueur de la lune décroissante la peignait d'une laque pâle friable et bleutée. De son observatoire haut perché, elle passa un long moment à observer le monde enseveli dans la nuit, mais aucune lumière ne pointillait l'obscurité, aucune lumière, nulle part dans la nuit.

Avant de se coucher, elle avait fini le lapin.

Elle se baignait en bordure du Dadou, en aval de Briatexte. L'eau était tiède mais le courant relativement rapide. Elle s'aspergeait, elle

voyait l'ombre des poissons filer entre ses jambes. Ses règles avaient cessé la veille. Elles avaient duré trois jours, presque trois jours et demi. Elles n'avaient pas été bien abondantes, mais c'étaient des règles, ses règles, revenues. Avant ça elles avaient cessé pendant quatre mois pleins. Elle avait pensé qu'elle ne saignerait plus, qu'elle n'aurait plus d'ovulation, que c'était fini, fini. Mais ce n'était pas fini, elle était encore une femme, et elle baignait son corps brun, maigre, nerveux dans l'eau bleue qui glissait autour de son bas-ventre où les poils touffus et raides de son pubis retenaient des gouttes brillantes.

Des mouettes et des corneilles survolaient la rivière, y piquaient pour pêcher des alevins, se posaient en groupes jacassants mais distincts sur des bancs de sable. D'autres se perchaient sur la cabine d'un camion militaire enfoncé dans la vase jusqu'au capot.

L'air était plus vif que l'eau, quand elle sortit de la rivière elle se frotta vigoureusement avec le gant qu'elle s'était fabriqué, de la toile forte bourrée de débris de vinyle. Après elle s'habilla, son Lewis en velours noir rapiécé et son T-shirt à rayures bleu sombre et rouges, et elle s'étendit dans l'herbe face au soleil de l'après-midi. De temps en temps elle se grattait le coude ou la nuque quand une fourmi la mordait, ou un autre insecte. Au sud des petits nuages se formaient, comme si le ciel s'était mis à peler écaille par écaille. Il allait peut-être pleuvoir dans la nuit, ou demain.

Elle était étendue dans l'herbe, et ses orteils jouaient avec des brins d'herbe. Elle était bien.

La pluie battait le toit de tuiles en bon état, le feu jetait des ombres dansantes dans la pièce au sol en tommettes qui avait été une cuisine, il y avait encore un fourneau de fonte, très vieux, qui ne fonctionnait plus à cause de quelque chose qui bouchait la cheminée, elle avait essayé. Alors elle s'était bornée à faire un feu à un bout de la pièce, sous une des fenêtres, et les gouttes de pluie qui rentraient faisaient grésiller la braise. Elle avait tué un autre lapin dans la journée, elle manquait terriblement de provisions, il y avait longtemps qu'elle n'avait pas trouvé de réserve en chemin, elle savait qu'elle devait économiser ses cartouches, il lui en restait seulement seize, et se procurer des cartouches était de plus en plus aléatoire, comme pour tout.

Dans la maison abandonnée depuis longtemps elle n'avait rien trouvé à manger. Elle avait sorti son agenda, où elle notait tout de son crayon taillé avec une vieille lame de rasoir, et y avait consigné la venue de ses règles. Elle avait écrit, de son écriture ronde et appliquée : *Règles !!*, avec deux points d'exclamation, à la date du 18 septembre. À la date du 21 septembre, l'avant-veille, elle avait marqué : *Fin des règles*. Elle avait entouré les dates du premier et 2

octobre, elle avait écrit en face : *Ovulation* ?, d'abord avec un point d'interrogation, et puis elle avait barré le point d'interrogation.

Elle restait là, dans la lueur du feu qui baissait, à regarder les dates. Au bout d'un moment, sous le mot *Ovulation*, elle avait ajouté, en majuscules, FÉCONDATION.

Elle alla regarnir le feu, qui monta, avec le bruit du grésillement, et le vent du nord rabattit les flammes vers elle et la fumée dans la pièce. Elle sortit de son sac à dos les sachets en plastique où elle conservait les herbes médicinales qu'elle cueillait une bonne partie de l'année. Les plantes sèches craquaient sous ses doigts à travers le plastique. Il lui restait du fenouil, mais le fenouil n'était pas un problème, quelques feuilles d'aubépine et des épines de cyprès, mais elle n'avait pas de géranium, qui possède dit-on un fort principe œstrogène, ni d'angélique.

Elle avait tendu dehors sa bâche en plastique entre quatre pierres. Elle alla y puiser de l'eau dans sa petite casserole cabossée, au cul noirci, et la fit bouillir. Elle commença par une tisane de fenouil, au goût sucré et amer à la fois, et termina par une décoction franchement amère du reste de l'aubépine. Tout ça était bon pour faire venir les règles. Il faudrait qu'elle en boive le plus possible, le plus possible. Peut-être pourrait-elle trouver encore de l'angélique, qui possède les mêmes propriétés.

Ensuite elle croqua deux oignons, des oignons elle en avait toujours dans son sac, et de l'ail. La pluie tombait, elle était assise devant le feu, elle fixait le feu sans le voir, quelque part dans la maison ça trottnait, des souris ou des mulots, sûrement.

Elle s'était adossée à un marronnier solitaire au sommet d'un mamelon. Il faisait beau et chaud à nouveau. Elle regardait vers le sud-est le paysage légèrement vallonné, orange et vert, avec le Tarn qui scintillait de place en place entre les bosquets. Elle avait quitté son T-shirt rayé, elle se palpit les seins, elle les palpit et les caressait, deux sacs de peau trop plats, trop plats, avec seulement ce bourrelet de chair au-dessus des côtes, et puis les aréoles bien dessinées, larges, marron foncé, et la pointe qui durcissait quand elle la prenait entre le pouce et l'index et la faisait rouler entre ses doigts.

Quand elle serait enceinte, est-ce qu'il pourrait venir encore du lait dans ces sacs trop plats ? Il faudrait qu'elle prenne de l'anis, du cumin, et encore du fenouil, pour faire monter le lait.

Elle avait mangé à midi des pommes et des noix, beaucoup, elle était alourdie, somnolente, elle avait soif. Elle but de l'eau de sa gourde, après elle urina de l'autre côté du tronc, et retourna s'asseoir en quittant complètement son Lewis. Elle prit son émetteur-récepteur

Sony à ondes courtes et manipula un moment le curseur en avant, en arrière, comme elle l'avait fait si souvent déjà. L'antenne était dressée vers le ciel, mais seul un faible brouillard de parasites venait du récepteur. Les piles étaient presque usées, même si elle avait pu capter un appel de quelqu'un, elle n'aurait sans doute pas pu comprendre clairement le message.

Elle lança aussi un appel sur F.S.U., mais personne n'y répondit, personne. L'émission ne dépassait sûrement pas son champ visuel, et puis il n'y avait personne pour l'entendre, personne, personne. Les piles étaient presque complètement usées, elles ne valaient plus rien. Et où trouver des piles, maintenant ? Celles-là, elle les avait échangées contre dix cartouches, six mois plus tôt, avec la dernière personne qu'elle eût rencontrée, Simone Bolivar. Dix cartouches, c'était beaucoup. Elle avait fait durer les piles le plus qu'elle avait pu. Maintenant elles étaient mortes. Le poste grésillait toujours, mais de plus en plus faiblement.

Elle le laissait grésiller. Et puis le grésillement des sauterelles, des dernières cigales de l'été, de tous les autres insectes grésillants fut bientôt plus fort que celui du poste. Il s'éteignit tout à fait. Le poste pesait lourd dans son sac à dos.

Plus tard elle se rhabilla et descendit la butte. Elle marcha vers le Tarn, son ombre sautillait à sa gauche dans les herbes hautes. Elle trouverait bien un pont pour passer. Dans un jour, ou deux si elle flânait, elle serait à Albi. C'était une grande ville.

Le Sony était resté sous le marronnier.

Elle resta à Albi jusqu'au 6 octobre. Le 6 octobre, c'était la fin de sa période fertile, calculée Ogino. Elle n'avait rencontré personne à Albi, juste des traces d'occupation relativement récentes dans les ruines d'une salle de spectacle, les cendres d'un feu, des boîtes de conserve vides, des fèces séchées, ces choses-là.

Mais il n'y avait pas de message. En général, les groupes itinérants laissaient toujours des messages. Mais ceux qui étaient passés à Albi un mois, ou combien de mois auparavant, n'avaient pas laissé de message.

À Albi elle fouilla encore les pharmacies mais elle ne trouva rien de ce qu'elle cherchait. Elle découvrit quand même une réserve, qui avait été fléchée. La réserve se trouvait au premier étage de la Mairie, dans ce qui avait été le salon de réception. La réserve ne contenait pas grand-chose d'intéressant à part des vêtements d'hiver, et naturellement des boîtes de conserve. Il y avait beaucoup de viande de porc, et quelques bocaux d'asperges. Ceux qui étaient passés avant elle avaient pris le plus intéressant, sûrement, le veau, les épinards, les

carottes. Elle vécut sur la réserve toute la semaine qu'elle passa à Albi. Quand elle partit, elle mit dans son sac le plus qu'elle put emporter. Mais il n'y avait ni piles ni cartouches. Elle aurait bien voulu laisser quelque chose, mais elle ne sut pas quoi. Elle ne laissa rien.

Elle quitta Albi le 6 octobre au matin, il avait plu deux fois pendant son séjour, mais ce jour-là il faisait à nouveau très beau, et chaud, une chaleur lourde et presque malsaine, sous son T-shirt des rigoles de sueur dégoulaient de ses aisselles jusqu'à sa taille.

Elle marcha vers le sud, Réalmont, Castres, en suivant la N 118. Elle ne rencontra personne, et ne trouva aucun message. Mais elle n'en laissait pas non plus, en se disant qu'elle avait peut-être tort.

Parfois elle chantait en marchant. *Dans le jardin d' mon père, Les lilas sont fleuris, Les lilas sont fleuris... La caille la tourterelle viennent y faire leur nid, Et ma jolie colombe qui chante jour et nuit.* Après, elle ne se rappelait plus les paroles. Alors elle répétait dix fois, vingt fois : *Et ma jolie colombe, qui chante jour et nuit, Et ma jolie colombe, qui chante jour et nuit.*

La suite de la chanson, c'est : *Qui chante pour les filles qui n'ont pas de mari*, mais elle ne s'en souvenait pas, pas du tout.

Vers le milieu de la journée elle tua une poule faisane. Elle usa deux cartouches, elle avait manqué la poule faisane au premier coup. Le volatile avait crié drôlement quand il avait été touché. Elle dit : *Il faudra que je me décide à fabriquer un arc.*

Ses règles revinrent le 13 octobre, donc vingt-six jours après le début des précédentes. Elle avait toujours eu un cycle à peu près régulier, mais court, vingt-cinq à vingt-six jours.

C'était normal, ça revenait comme avant. Ses quatre mois sans être réglée n'avaient été qu'un accident, la fatigue, la chaleur lourde de l'été, une perturbation quelconque, rien de plus.

Maintenant elle se faisait tous les jours ses tisanes.

Les règles vinrent comme la fois précédente, alors qu'elle marchait. Comme la fois précédente elle mit la main dans son sexe, ses doigts au plus profond de son ventre, et regarda le sang sombre briller au soleil sur ses doigts. Elle avait été réglée tard, vers treize ans, ou un peu plus, et on lui avait toujours dit qu'une femme réglée tard risquait une ménopause précoce. Mais elle n'avait que quarante-neuf ans, quarante-neuf !

Elle repartit en chantant : *Un kilomètre à pied, ça use, ça use... un kilomètre à pied, ça use les souliers...* Elle riait en chantant ça.

Un renard la suivit un moment, à une dizaine de mètres derrière elle. Il avait surgi du bois, il n'avait pas peur d'elle. C'était un jeune renard, un renard du printemps. Il n'avait pas peur d'elle, ce qui

voulait dire qu'il n'avait encore jamais rencontré d'être humain.

Elle avait vu de loin les corbeaux et les corneilles qui tournoyaient en grappes au-dessus de la ferme fortifiée. Elle se faufila entre les deux lourds battants de bois peints en ocre rouge. Elle traversa la cour, les corbeaux et les corneilles, beaux, noirs, assurés, s'agglutinaient devant la porte ouverte du bâtiment principal. Des images lui revinrent d'un film vu toute petite à la télévision, avant le cataclysme.

Les oiseaux se dérangèrent à peine lorsqu'elle franchit leur masse jacassante. Elle pénétra dans la cuisine, qui empestait la mort. Elle appuya son bâton de route contre un mur, elle laissa glisser à terre son sac à dos. Elle mit devant son nez un mouchoir toujours parfumé avec des grains de lavande. La cuisine était fraîche, en ordre. Il y avait en son centre une grande table allongée recouverte d'une toile plastique orange. Une carafe d'eau à moitié pleine était posée sur la table, et une corbeille, avec un demi-pain. Elle toucha la mie, elle était sèche, mais pas vraiment dure. Il y avait aussi dans la cuisine un buffet, une cuisinière laquée blanche, une horloge dont le balancier était immobile, les aiguilles arrêtées à midi vingt, ou minuit vingt.

Mais ce n'était pas dans la cuisine que se trouvait la mort puante. Elle se trouvait dans la chambre en face, passé un couloir avec des photos aux murs, des photos d'enfants qui riaient et d'adultes nus, des torsos bronzés, des seins orgueilleux, des cheveux au vent. *Mais pourquoi avez-vous fait ça ?* Dans la chambre aux murs nets et chaulés, l'homme et la femme étaient couchés sur le lit, un grand lit à montants en bois ciré, ils étaient habillés, robe, pantalon, chemise, mais ce n'étaient plus vraiment un homme et une femme, c'étaient de hideux cadavres qui puaient (toutes ces mouches, toutes ces mouches !), des cadavres qui saignaient, les orbites rouges, la bouche rouge et ricanante. Les corbeaux étaient entrés par la fenêtre ouverte. Il y en avait trois sur l'appui de la fenêtre, qui se dandinaient d'une patte sur l'autre, j'ose, je n'ose pas, parfois ils battaient des ailes, un bruit doux de papier sec.

Il était impossible de savoir l'âge de l'homme et de la femme étendus.

Au premier il y avait deux enfants dans une chambre, deux filles, peut-être dix et douze ans, sur le même lit, robe bleue, robe rose. Elles semblaient dormir : ici les fenêtres étaient fermées, les corbeaux n'avaient pas pu entrer. Mais il y avait les mouches, et ça puait. *Pourquoi avez-vous fait ça ? Est-ce que vous êtes devenus fous ?*

Elle aperçut encore une femme âgée dans une autre chambre, et elle ne voulut rien voir d'autre. Elle ne voulait pas savoir s'il y en avait d'autres, elle n'avait pas vu de message, elle ne saurait jamais pourquoi ils avaient fait ça. Elle redescendit l'escalier en courant, elle

franchit en courant le seuil, dans un envol noir, elle se plia en deux au milieu de la cour, elle vomit.

Elle ne retourna pas à l'intérieur de la ferme, mais elle resta quand même trois jours aux environs, à cause des vaches. Il y en avait trois dans l'étable, elles meuglaient, elle les avait bien sûr entendues tout de suite. Elles avaient mal, leurs pis étaient gonflés, il n'y avait plus personne pour les traire. Elle le fit, et pendant ces trois jours elle but beaucoup de lait, ça faisait toujours du calcium. Ce qu'elle ne buvait pas elle le versait dans des seaux. Mais quand elle s'aperçut que les mouches s'y mettaient, elle reversa le lait dans le ruisseau qui coulait derrière la ferme.

Au bout de trois jours elle en eut assez et s'en alla. Elle en avait assez des vaches, assez de cette ferme, assez de cette mort toute proche, absurde. *Pourquoi vous avez fait ça ? Déjà que nous sommes si peu...*

Elle décida d'aller vers l'est, pour remonter vers le Larzac. C'était un lieu symbolique, un lieu où beaucoup de survivants s'étaient rassemblés jadis, après le cataclysme, comme attirés par un tropisme convergent. Elle trouva en chemin une autre réserve, c'était un tumulus dressé en pierres plates qui recouvraient un grand coffre métallique, sans doute une cantine militaire. Elle eut du mal à retirer les pierres et à ouvrir le coffre.

Dans le coffre elle trouva une lettre tapée à la machine, écrite par celui qui avait aménagé la réserve. Elle commença à lire. *Toi, le survivant qui frappera à ce tabernacle, écoute-moi. Je suis un Homme comme toi, un miraculé de l'apocalypse tranquille et silencieux qui nous a frappés. Pourquoi ai-je survécu ? Pourquoi as-tu survécu, toi qui me lis ? N'ayons pas peur d'être un brin fatalistes. Le déterminisme qui nous*

Elle n'alla pas plus loin, elle replia la lettre, qui faisait six pages, et la rangea dans un coin de la cantine. Elle prit un peu de nourriture, surtout des boîtes de thon et de sardines industrielles, une rareté, un délice. Il y avait aussi des piles et elle regretta le Sony, mais c'était trop tard. Il y avait aussi des cartouches, mais c'était du 22, elle ne pouvait rien en faire avec son Manurhin. Elle referma le coffre et replaça les pierres par-dessus.

Elle marcha encore quatre jours avant de rencontrer Jean-Christophe Vermelat.

Essaye... Essaie encore une fois... Tu ne peux vraiment pas ? Il faut que ça soit d'abord dans ta tête, et après ça descend dans ton corps, essaie !

Le membre du vieux restait flasque entre ses doigts, une petite chose grise et rabougrie, molle, désespérément molle. *Écoute, je vais te*

laisser te reposer. On essayera encore ce soir, tu veux bien ? Le vieux ricanait, il ouvrait grande sa bouche d'ombre où ne restait qu'une dent sur deux, en créneaux. Il avait le crâne bosselé et une incroyable barbe blanche, emmêlée, drue, qui lui descendait jusqu'à l'estomac. Il disait : *J'suis plus bon à rien, ma bonne dame, j' suis plus bon à rien de c' côté-là...* Il la regardait faire, il restait les jambes étendues en équerre sur son lit aux draps sales, sa petite chose molle disparaissait dans les poils gris de son pubis. Elle s'activait, sa main lui faisait mal, mais il n'y avait rien à faire. La petite chose restait inerte, inerte. *Tu ne sens rien quand je te fais ça ?* Il ricanait. Il se laissait faire mais ne pouvait rien faire. Elle le caressait, le caressait, le caressait. Une chanson lui revenait, encore une de ces chansons qu'elle chantait petite fille, avec ses copines, en pouffant de rire : *Jésus-Christ a une quiquette, Pas plus grosse qu'une allumette, Elle lui sert pour faire pipi, C'est la quiquette à Jésus-Christ.*

Elle avait trouvé Jean-Christophe Vermelat près d'une maison isolée du côté de Ceihles-et-Rocozeles. Il relevait ses nasses, jetées dans la retenue d'eau d'Arvène. Le lac était bleu-vert sous le ciel profond du soir. Des dizaines de poissons frétilaient en mourant dans les mailles ruisselantes. Un homme. Un homme, enfin. Elle était restée à le regarder, longtemps, sans oser une parole, sans oser un geste, tout à son travail il ne l'avait pas vue ni entendue approcher. Et puis il s'était retourné, un baquet plein de poissons dans les bras. C'était un homme, oui, mais comme il était vieux ! *Quel âge as-tu ? Je crois bien que je vais sur mes soixante-dix-huit. Ou alors mes soixante-dix-neuf. Je sais plus, tiens !*

Bien vieux, oui ! Mais peut-être serait-il encore capable de... Elle pensa à Victor-Hugo. Mais Jean-Christophe était sale, il sentait mauvais, elle pouvait voir les croûtes de crasse sur sa nuque crevassée comme la peau d'un volcan, et sur ses avant-bras maigres et poilus. Quand même, elle avait essayé dès le premier soir. Mais entre ses mains d'abord patientes, puis nerveuses, puis lasses, le sexe de Jean-Christophe, ne réagissait pas. Cette petite chose qui ne voulait pas, qui ne pouvait pas se redresser !

Il ricanait. *Tu vois bien que j'suis plus bon à rien !* Elle lui demandait : *Ça fait combien de temps que... que tu ne l'as pas fait ? Essaie de te rappeler.* Il commençait à compter sur ses doigts. Est-ce que c'était des mois ? Mais non, sûrement des années. Il commençait à compter et puis il abandonnait, haussait les épaules, ricanait.

La première nuit elle n'arriva pas à dormir. Elle l'écoutait ronfler, une chouette ululait dans un arbre proche. Jean-Christophe vivait avec trois chats, une femelle tigrée, Poussette, et deux mâles, un noir, un noir et blanc, Pompon et Valise. Ils dormaient sur le lit entre eux deux, elle les caressait pensivement, à tour de rôle.

C'était le 25 octobre. C'était en plein pendant la « bonne période ». Le matin même, elle avait cru sentir quelque chose dans son ventre. L'ovulation. Que pouvait-elle faire, pour que Jean-Christophe y arrive ? Elle passa en revue, dans sa tête, les plantes aphrodisiaques qu'elle connaissait, et les remèdes contre l'impuissance : l'anis vert, la cannelle, le genévrier, le gingembre, la menthe poivrée, l'oignon bien sûr, le thym, le céleri, la roquette... Que pourrait-elle encore trouver, en cette saison ? Peut-être de la menthe et de la roquette.

Le lendemain elle parvint à lui faire prendre un bain dans un bac de bois, à midi, en plein soleil, dehors, elle avait fait chauffer des pleins seaux d'eau, elle l'avait déshabillé de force, elle le frotta avec une brosse à étriller les chevaux, après sa peau était toute rose, une peau de vieux bébé. Elle lui découvrit aussi des poux, heureusement elle avait de la poudre, dont elle aspergea sa barbe, son torse et son pubis.

Après elle essaya encore de lui donner de la vigueur, elle détestait les termes comme branler, ou bander, elle essaya encore, dans la bonne chaleur d'après le bain, près de la cheminée où le feu flambait toujours. Elle essaya encore, même avec sa bouche, bien que ce fût une chose qu'elle n'avait jamais aimé faire.

Mais sa petite machine ne voulait pas fonctionner, elle ne pouvait plus fonctionner.

Elle ne trouva pas les plantes espérées, alors elle lui fit des massages, elle tenta de stimuler son énergie sexuelle selon la technique du shiatsu, en pressant du bout de ses doigts les points qu'elle connaissait, au-dessus des chevilles, derrière l'épaule, sous le pouce, au creux de l'aîne.

Et vint un temps où elle cessa d'essayer. La « bonne période » était passée depuis longtemps, elle n'avait rien pu obtenir. Elle resta quand même deux semaines chez Jean-Christophe. C'était un vieux fou, mais il était drôle. Chez lui, il y avait un fouillis invraisemblable de vieilles choses, des vélos, des harnachements pour chevaux, des outils, de multiples appareils électroniques entassés, hors d'usage, soudés par la rouille. Il avait aussi des rangées de bocaux où des tas de bestioles, salamandres, grenouilles, crapauds, orvets, serpents, lézards, mulots, taupes, flottaient en apesanteur dans l'alcool. Elle crut à des collections, jusqu'au jour où elle vit Jean-Christophe manger une couleuvre en la découpant méticuleusement dans son assiette, en petites rondelles, comme il l'aurait fait d'un chipolata.

C'était un vieux fou. Il n'avait pas pu lui servir pour ce qu'elle voulait, mais elle ne regretta pas son séjour chez lui.

Un matin elle partit, elle avait passé un gros pull marron troué, elle installa son sac à dos sur ses épaules, elle avait chaussé ses Pataugas, elle prit son bâton de route. Alignés sur la murette devant la maison,

Poussette, Pompon et Valise la regardaient. Elle partit. Mais c'était une saison chanceuse : quinze jours plus tard, elle trouva Jeanne.

Elle vécut chez Jeanne quatre mois, de décembre à mars, tout l'hiver. Jeanne habitait une maison confortable, une ancienne bergerie, sur le plateau, au-dessus de Millau. Elle avait vu briller derrière les fenêtres la lueur rouge des bougies, alors qu'elle marchait dans la mince couche de neige précoce, durcie par les vents, que ses pieds faisaient craquer : petite silhouette sombre entre le blanc et le gris.

Jeanne l'avait longuement serrée contre sa forte poitrine, mais il leur avait fallu des jours pour qu'elles commencent à se parler autrement que par monosyllabes. Chez Jeanne ça sentait la pomme, il y en avait plein le grenier. Il y avait aussi des châtaignes, qu'elles faisaient griller le soir dans la cheminée, en se brûlant les doigts. Le seul problème, c'était l'eau. Il fallait aller la chercher à deux kilomètres, une source, un ancien abreuvoir. Au plus fort de l'hiver elles devaient casser la glace. La chienne de Jeanne, Plombière, un Briard de huit ans, grattait la neige, et au-dessus d'elles les corbeaux griffaient le ciel bouché.

Jeanne n'avait vu personne depuis un an, même le plateau se vidait. Elle tricotait des vestes, des jambières, des gilets, toutes sortes de vêtements, de toutes les couleurs, en faisant elle-même sa laine avec la tonte des moutons à demi sauvages, en faisant elle-même ses teintures de plantes, l'aigremoine pour le jaune d'or, la rose trémière pour le bleu, l'anthyllis vulnéraire pour le rouge, le roseau pour le brun, l'arroche pour le vert olive, toutes les couleurs. Jeanne au printemps parcourait des dizaines et des dizaines de kilomètres pour trouver les essences qu'elle cherchait. Mais l'hiver était une bonne saison pour préparer les teintures, avec l'alun, le bismuth, la potasse, l'étain trop rare. Il y eut donc de grands chaudrons d'eau qui bouillaient, et la vapeur acide qui les faisait tousser, et cette bonne chaleur, cette sueur au cœur de l'hiver sur leur poitrine nue, et les éclats de rire.

Jeanne et elle avaient vite fait l'amour, la troisième nuit, ou la quatrième. Elle se donnait pour le plaisir de Jeanne, bien qu'elle n'en reçût pas en partage. Les femmes, et Jeanne n'était pas la première, n'avaient jamais pu éveiller son plaisir, ni même véritablement son désir. Souvent avec les hommes, elle n'éprouvait rien non plus, ou trop rarement. Jeanne continuait pour son propre plaisir à caresser et à embrasser le buisson noir de son sexe, et elle, pour le plaisir de Jeanne, caressait et embrassait le sexe ouvert de sa compagne, les lèvres comme des coquillages, et ce goût un peu acide, et les fils fins, et bouclés, et blond-roux, de son pubis renflé. Jeanne prenait vite son plaisir, elle criait, elle criait. Parfois elle se masturbait devant elle, son

index remuant vite à la pointe de son ventre, et elle criait plus fort encore.

Qu'est-ce que j'aime ça ! disait Jeanne. Et elle riait. Elles riaient toutes les deux, Jeanne avait 40 ans, elle était grande et forte, elle avait de beaux seins bien pleins, des hanches larges, la taille fine, le ventre plat, des cuisses longues. Ses cheveux étaient roux, tout bouclés, elle avait des taches de rousseur sur tout le corps.

Elle prétendait se trouver bien de vivre seule, même si elle était heureuse maintenant d'avoir une compagnie, une compagne. *Tu aurais peut-être mieux aimé un homme ?* Le rire de Jeanne comme seule réponse.

Elle se décida un jour de parler à Jeanne de la vieillesse qui venait, de la ménopause proche, de la stérilité. Elle parla de l'enfant qu'elle voulait avoir, avant qu'il soit trop tard, avant que ses ovaires soient secs. Elle parla de ses deux fausses couches, plusieurs années auparavant, quand Éric était encore vivant. Elle expliqua que cet enfant, elle ne le voulait pas tant pour elle mais pour le monde, pour demain : un enfant à *mettre au monde*. Elle dit l'écoute de son corps qui la trahissait, qui durcissait, vieille sève, vieille écorce, et pourtant elle n'avait que quarante-neuf ans. Elle parla de sa quête d'un homme, n'importe quel homme, pourvu qu'il puisse lui faire un enfant.

Jeanne écoutait, sa main enfouie dans les poils longs de l'encolure de Plombière. Mais elle ne fit pas de commentaire, elle rit seulement, haut et fort, quand elle raconta l'épisode du vieux.

Jeanne avait des règles bien rouges et abondantes, elle les lui envoyait, elle envoyait ce sang vigoureux et tiède qu'il lui arriva de goûter entre ses cuisses. *Tu ne veux pas d'enfants, toi ?*

Jeanne riait.

Plusieurs fois des loups vinrent rôder autour de la maison, une harde d'une douzaine de bêtes, avec des petits qui se roulaient dans la neige, juste devant les fenêtres. Plombière avait peur, elle geignait, réfugiée sous la table. Les loups venaient très près, les deux femmes pouvaient voir, à travers les carreaux, la lumière des bougies danser dans leurs prunelles vertes. Un soir elles tirèrent dehors la carcasse d'un mouton. C'était un de ceux qu'avant l'hiver Jeanne avait abattus, avait débités et salés. Les loups reniflèrent la carcasse, chipotèrent sans manger véritablement, ils devaient préférer les proies vivantes. Ils venaient surtout autour de la maison par curiosité.

Nous sommes une curiosité, maintenant, dit Jeanne un jour.

Elles se séparèrent en mars, le 26. Ses règles étaient revenues à peu près régulièrement pendant tout l'hiver, mais de moins en moins abondantes. Il fallait qu'elle se dépêche.

Jeanne lui avait donné dix cartouches et du sel. *Nous ne nous*

reverrons sans doute pas. Mais si, répondit Jeanne en riant.

Les deux hypothèses étaient possibles.

En avril, le 3 exactement, elle trouva le message sur la porte d'une maison en bon état d'un hameau près de Saint-Alban. À côté de la maison, deux éoliennes tournaient en grinçant. Punaisé sur la porte, le message avait été écrit à l'encre de Chine sur du carton fort protégé par un plastique. Il disait : *Tous les autres sont morts, je n'ai pas envie de rester seul ici, je m'en vais. Je vais descendre vers le sud, je compte passer par Le Caylar, Lodève, Clermont-l'Hérault, Gignac, Montpellier. Après, je ne sais pas. Si je trouve quelqu'un quelque part, je m'arrêterai si on veut bien de moi. Si quelqu'un lit ces mots et désire me suivre, qu'il le fasse. Je laisserai une piste.*

C'était signé *Pierre*, et il y avait une date : *11 mars*.

Elle ne prit même pas le temps d'explorer le hameau. C'était signé Pierre, c'était un homme, il était peut-être encore jeune et en bonne santé. Elle remonta le sac sur ses épaules, il lui faisait un peu mal, elle rebroussa chemin pour rejoindre la N 9, sous un ciel moutonneux qui promettait des pluies. Il faisait presque froid, elle portait un gros pull mauve et jaune, un bonnet bordeaux, des jambières roses et bleu pâle enfilées par-dessus ses Lewis. Pour aller plus vite, pour ne pas perdre de temps, elle suivait les routes où de vieilles autos rouillées s'enfonçaient dans le sol, elle traversa Le Caylar et Lodève, elle trouva d'autres messages : *Je suis resté un jour (ou : deux jours) ici, il n'y a personne, je continue. Pierre.*

Parfois des orages grondants déchiraient le ciel et cognaient entre les montagnes. Elle devait alors se réfugier dans des ruines rencontrées. Un jour elle dut abattre un chien qui l'avait mordue à la cheville, mais sans gravité. Elle n'osa pas manger sa chair,, bien que certains le fissent.

Elle marchait, elle imaginait Pierre un jour comme ci, un jour comme ça, mais elle avait quand même à l'esprit un homme jeune, un homme jeune qui lui faisait un bel enfant pour la suite du monde.

Seulement Pierre restait loin, elle avait beau marcher vite et s'arrêter le moins possible elle ne gagnait guère sur lui, les messages en étaient témoins.

La date où ses règles auraient dû venir passa. Elle eut un jour de retard, puis deux, et trois, et quatre, et une semaine. Elle perdait du temps à récolter des végétaux pour ses tisanes, elle se faisait de l'écorce de cyprès, de l'aubépine, de l'écorce de noisetier. Mais ses règles ne revenaient pas, et cela fit deux semaines.

Le 7 mai, elle le nota sur son carnet, elle vit le pendu. C'était

quelques dizaines de kilomètres seulement avant Montpellier. Le pendu s'était choisi un bel arbre : un chêne. Le chêne était couronné de corbeaux qui faisaient de loin comme de la cendre voletante au-dessus d'un arbre en feu. De loin elle comprit, elle se dit : *C'est Pierre !* Il lui sembla que son cœur s'arrêtait de battre, ou alors battait si fort qu'elle s'attendit qu'il fasse éclater ses côtes.

Elle s'approcha à petits pas, en s'appuyant pesamment sur son bâton à chaque pas. Et elle se disait : *Mais non, ce n'est pas Pierre, c'est impossible, il n'aurait pas fait ça, il ne M'aurait pas fait ça.*

Quand elle fut sous l'arbre exactement, le nez à un mètre des pieds du pendu, elle rit tout haut de soulagement. Le pendu était un vieux débris, une chose qui était là depuis des mois sûrement, un concept abstrait qui ne pouvait plus provoquer la frayeur qu'entraîne la vision de la viande encore saignante, comme dans la ferme fortifiée. Le pendu était une chose noire que la pluie et les oiseaux avaient ravinée, que le vent avait asséchée, et qui continuait néanmoins de se balancer, nord-sud, nord-sud, poussée peut-être, quand elle menaçait de s'immobiliser tout à fait, par un bec farceur.

Elle souriait sous le pendu, grandes dents jaunes mais saines dans son visage brun où les rides étaient belles comme les craquelures discrètes d'une peinture à l'huile, un Rembrandt. Des références lui revinrent, François Villon, Jacques Callot.

Elle pensa à la Mandragore, fruit de la semence des pendus. Elle pensa à la semence vivante de Pierre vivant. Son bâton s'enfonçant avec assurance dans l'herbe humide, elle reprit son chemin d'espérance.

Elle erra longtemps dans Montpellier tourmenté, où les chats, les chiens et les rats se partageaient des quartiers aux frontières bien délimitées. Elle resta six jours à Montpellier. Pour se défendre des chiens et des rats, elle dut brûler sept précieuses cartouches, elle n'avait toujours pas trouvé l'occasion de se fabriquer un arc.

L'espérance fit long feu dans son corps indocile. La date de ses règles de mai passa comme était passée celle d'avril. Il n'y avait pas une goutte de sang entre ses cuisses, pas une goutte, dix fois par jour elle regardait l'entrejambe de son slip mais il n'y avait rien, toujours rien, pas la moindre petite tache.

Elle chercha pendant cinq jours, méticuleusement, un signe de Pierre. Elle le découvrit le sixième, il avait écrit : *Je ne trouve toujours personne. Je prends la route de Nîmes.* Ses messages devenaient laconiques. Celui-là datait de onze jours seulement. Elle ragea : elle était passé dix fois devant la pancarte sans la voir, la porte sur laquelle elle avait été fixée s'était détachée de ses gonds rouillés, le vent sans

doute, et était tombée sur la mauvaise face.

Le soir où elle trouva le message, elle était fatiguée. Elle décida de ne partir que le lendemain. Mais le lendemain il plut, et la pluie la retarda. Il n'y avait que soixante kilomètres entre Montpellier et Nîmes, elle aurait pu les faire en moins de deux jours, surtout en empruntant l'autoroute, aisée à la marche à pied grâce à sa grande résistance à l'invasion végétale.

Elle en mit trois.

À Nîmes, elle ne trouva aucun message de Pierre, aucune trace de son passage dans la ville, qu'un grand incendie avait dévorée en partie une dizaine d'années auparavant. Mais comme elle ne voulait pas refaire l'erreur de Montpellier, elle quadrilla la cité, regardant toutes les portes, tous les volets, devant, derrière, mais il n'y avait pas de message.

Elle resta douze jours à Nîmes, et il n'y avait pas de message. Heureusement elle avait découvert une réserve fléchée, bien en vue au départ de la route d'Arles. La réserve était pompeusement baptisée CHAPELLE DE SURVIE, peint à la peinture rouge sur les quatre faces du cube de pierres. Mais c'était peut-être de l'humour.

Elle vécut sur la réserve, il y avait de nombreuses sortes de conserves artisanales, des épinards, des tomates, des figues, des fraises, et même des asperges. La réserve était intacte, personne n'y avait touché depuis qu'elle avait été aménagée. Elle était la première. Pierre n'y avait pas touché. Il ne l'avait peut-être pas vue, ou alors il n'avait eu besoin de rien. Mais il était peu probable qu'il fût allé vers Arles.

Le treizième jour, elle prit donc le chemin d'Avignon.

Elle resta trois jours seulement en Avignon car elle put parler à une vieille femme à moitié folle, ou plus qu'à moitié, qui habitait le Palais des Papes. Elle était la seule habitante de la ville, à la fois Reine et Papesse.

La vieille folle n'avait vu personne, personne depuis longtemps, elle n'avait pas vu passer un jeune homme venant de l'ouest. Elle n'avait pas vu Pierre.

Pierre n'était pas passé par Avignon.

Elle retourna sur ses pas, elle revint vers Nîmes, et de là descendit vers Arles. Il n'y avait pas de message à Arles. Il n'y avait personne à Arles. Elle traversa Nîmes une fois encore, remontant vers Alès.

Cheminant ainsi elle allait vers l'été, et elle abandonna ses laines pour retrouver sa silhouette sombre et mince, le T-shirt rayé, les Lewis noirs. La date de ses règles du début juin passa. Elle n'eut pas de

règles. La date de ses règles de fin juin passa, elle n'eut pas de règles non plus.

Elle finit par revenir à Montpellier. C'est à Montpellier qu'elle avait trouvé le message de Pierre, son message ultime.

Où était-il allé ? Où était passé Pierre ? *Il est passé par ici, Il repassera par là...* C'était une autre de ces chansons qu'elle chantait autrefois. La chanson parlait d'un furet, le furet du Bois-Mesdames. Elle avait une signification cachée, le furet n'était pas celui qu'on croyait, ni le bois des dames.

Où était Pierre ? Le furet fuyait la dame obstinée, il n'était nulle part, sa trace s'était interrompue ici, ici à Montpellier, elle avait été effacée, c'est comme s'il avait été bu par le printemps, comme s'il s'était fondu dans le monde, comme s'il n'avait jamais existé, jamais.

Et juin devint juillet, qui devint août.

Elle allait maintenant vers l'est, vers Aix-en-Provence. Le 15 août elle s'arrêta en bordure de l'étang de Berre. Elle suivit longtemps des yeux les mouettes piaillantes qui ne s'arrêtaient pas de tourner, qui ne s'arrêtaient pas de tourner.

Le soleil tapait fort, elle eut un étourdissement. Elle tomba le nez dans la caillasse, au bord de l'étang de Berre, évanouie, ou endormie. Quand elle sortit du noir elle avait très mal à la tête.

Elle put pêcher, et mangea des poissons grillés, comme chez le vieux Jean-Christophe. Dans une réserve elle avait trouvé des allumettes soufrées, qu'on pouvait gratter partout.

Elle n'avait rencontré personne depuis la folle d'Avignon. Aucune des réserves où elle avait puisé récemment ne semblaient avoir été touchées depuis longtemps. Où était passé Pierre ? Où étaient-ils tous passés ?

Elle se souvenait, autrefois, quand elle était jeune, après le cataclysme, on rencontrait encore des gens, presque une personne par jour, ou une famille, ou un groupe, ou une communauté. Où étaient-ils passés ?

Elle ne les avait pas vus partir. Ils disparaissaient, un beau jour ils n'étaient plus là. Un beau jour, mais ce n'était pas un « beau » jour, il n'y avait plus personne. On se retrouvait seul au monde. Seul au monde. Elle tourna un long moment ces trois mots si banals dans sa tête. Une autre banalité lui vint, avec la force d'une évidence : Il faudra bien se résoudre à mourir seul.

La nuit, des étoiles filantes rayèrent le ciel. Elle fit des vœux.

Le lendemain matin, quand elle se déculotta pour uriner, elle vit la petite tache rouge sombre sur l'empiècement de son slip. *Ça y est, ça y*

est, ça y est ! dit-elle, chantonna-t-elle, cria-t-elle.

C'était une toute petite tache, une tache presque noire, comme une tache d'encre. De ses doigts tendus et fébriles elle explora son vagin, mais ses doigts ressortirent secs de son vagin. Où était le sang ?

Elle attendit deux jours près de l'étang, elle ne voulait pas se fatiguer, elle buvait tisane sur tisane, de la sauge, du fenouil, de la sauge, du fenouil. Elle pissait tout le temps. Mais il n'y eut pas d'autres gouttes de sang.

Elle se massa le ventre aux points de fertilité, de ses doigts bruns et secs elle massa son ventre brun et sec. Mais le sang ne vint pas, son ventre était sec à l'intérieur comme à l'extérieur.

Alors elle reprit son chemin de nulle part.

En partant elle dit tout haut : *Cette fois, je crois que j'ai donné.*

Avant Aix, elle rencontra la tombe de la petite fille. La tombe se trouvait au milieu d'un champ. De loin, elle avait cru à un épouvantail : les vêtements déchirés, blanchis par le soleil et la pluie, la robe qui flottait, qui avait dû être rose, le chapeau de paille crevé par les corneilles, avec les rubans, le collant mauve, les sandalettes.

Mais ce n'était pas un épouvantail, c'était une tombe, sous les vêtements attachés au fil de fer à un piquet il y avait une dalle de ciment et, gravés dans le ciment, ces mots en Romaines maladroites :

ICI EST MORTE ET A ÉTÉ ENTERRÉE

CAMILLE

MA FILLE CHÉRIE, QUI AVAIT ONZE ANS

Elle avait vu d'innombrables fois les charniers hâtivement comblés au bulldozer où avaient été jetés les morts des premiers temps du cataclysme. Elle n'avait jamais pleuré.

Mais là, devant cette tombe isolée, elle pleura longtemps, et ses sanglots lui labourèrent violemment ce point, sous le diaphragme, où naissent toutes les douleurs.

Plus tard, à Aix-en-Provence, en fouillant dans une librairie aux rayons encore chargés mais où les rats avaient taillé dans l'épaisseur des livres, elle trouva le calendrier avec la photo du tigre.

Elle l'emporta dehors et regarda le tigre, magnifiquement rayé, jaune et or, avec les canines qui dépassaient de sa gueule entrouverte. La légende était : TIGRE DE MALAISIE.

Elle se souvint alors de ce que lui avait raconté son oncle Robert Lefort, quand elle n'était encore qu'une petite fille. *Il ne reste presque plus de tigres en Malaisie*, lui avait dit son oncle. *Ils ont été tellement pourchassés par les contrebandiers qu'il ne doit en rester que quelques dizaines. Et le territoire qu'ils ont à parcourir est tellement vaste*

qu'aujourd'hui, un tigre de Malaisie n'a presque aucune chance de rencontrer au cours de sa vie un autre animal de sa race. Tu vois, les tigres vont s'éteindre, non pas tellement parce qu'on va tuer les derniers d'entre eux, mais parce qu'un mâle et une femelle n'ont pratiquement aucune chance de se croiser dans le temps de leur vie respective, et qu'ainsi il ne pourra pas naître de nouveaux bébés tigres.

Elle se souvenait. Elle avait peut-être sept ou huit ans, à l'époque. Mais elle se souvenait qu'elle avait pleuré et pleuré longtemps dans son petit lit, avant de pouvoir s'endormir, en pensant aux tigres et aux tigresses qui ne pourraient jamais se rencontrer, et qui ne pourraient jamais faire de bébés tigres.

Est-ce qu'aujourd'hui il restait encore des tigres en Malaisie, là-bas, à l'autre bout du monde ? Peut-être. Ou peut-être pas.

Le soir tombait derrière les toits de la place du Palais. Elle tenait toujours le calendrier, elle regardait toujours la photo du tigre de Malaisie. Ce n'était peut-être pas un tigre, c'était peut-être une tigresse, une tigresse qui était morte seule dans sa jungle, seule et sans descendance, parce qu'elle n'avait jamais pu rencontrer un mâle de son espèce.

Quelle sorte de hurlement avait poussé la vieille tigresse, quand elle avait compris qu'elle allait mourir seule, qu'elle n'aurait jamais de bébés tigres ? Quelle sorte de hurlement de désespoir ?

Seule dans le soir, seule face au ciel vide, seule dans la ville silencieuse, seule dans le monde désert, Marie sut quelle sorte de hurlement la tigresse avait poussé : le même que celui qui sortait en ce moment de ses lèvres.

4

Les bêtes

La nuit des bêtes

L'alerte atomique fut donnée à cinq heures de l'après-midi. À sept heures, Antoine, Bastien et Clo délivrèrent les bêtes du zoo.

C'était par une belle journée de septembre, chaude et longue. Septembre est le mois le plus beau de l'année, celui aussi où se déclarent les guerres. Un quart d'heure après que l'alerte eut sonné et que les habitants de la ville eurent reçu confirmation de la chose par la radio et les annonces vociférées depuis les voitures à haut-parleurs qui sillonnaient la cité, il n'y avait plus personne dans les immeubles, plus personne dans les rues, plus personne nulle part. Tout le monde avait gagné les abris – les riches leur abri individuel, construit à prix d'or sous leur villa d'après les annonces des journaux et qui ne servaient à rien, les autres les quelques abris collectifs creusés par la municipalité socialiste prévoyante et qui ne servaient à rien non plus, ou les caves des maisons, ce qui n'était ni mieux ni pire mais pouvait au moins laisser présager un trépas rapide. Quant au Maire et ses proches, au Commissaire du Gouvernement et son cabinet, aux officiers supérieurs et aux grands industriels nationalisés ou non, ils avaient plongé dans leurs abris officiels, où ils avaient une chance de s'en sortir.

Antoine n'avait pas gagné l'abri de l'hôpital Nord où il passait des tests. Il avait même dû boxer légèrement une infirmière qui avait cherché à l'y entraîner, avant de sortir par la porte principale dans son pyjama de coton noir qui allait bien avec ses cheveux longs et blonds, puis de partir par les rues silencieuses, le nez au vent, la plante de ses pieds nus se ressentant bien de la tiédeur du bitume.

Antoine était parti de l'hôpital parce qu'il savait bien qu'il n'avait rien à gagner à y rester. Il savait que les tests qu'il passait avaient pour but de déceler s'il avait ou non un cancer, et il savait mieux encore que le cancer était là, à l'endroit le plus secret, le plus honteux de son corps fragile et pâle, quelque part entre ses testicules et son anus, et que rien ne pourrait l'en déloger.

Antoine avait passé son bac en juin. Il avait fait l'amour trois ou quatre fois, à la sauvette, avec des partenaires tendres et insouciantes. Il avait 18 ans. Il rencontra Bastien à l'angle de la rue Aristide-Vergès et de l'avenue Paul-Doumer, des noms qui ne disaient rien ni à l'un ni à l'autre. Ils se saluèrent d'un même sourire, teinté chez Bastien d'un peu de cynisme satisfait.

— Je suis content, dit Bastien, de voir que dans cette putain de ville il y en a au moins un autre qui n'a pas joué les taupes...

Mais à peine eut-il sorti cette phrase longue et molle qu'il prit conscience de son inutilité ; Bastien était un phraseur et en souffrait, sans savoir se corriger. Il gagnait sa vie en tapant sur un piano dans une boîte et en donnant des leçons du même instrument ; il s'était fait refuser quelques romans ratés et venait de rompre avec sa vingtième maîtresse, ou la cinquantième, il arrive un moment où l'on ne compte plus. Mais rien de tout cela n'avait véritablement un rapport avec le fait que lui non plus ne fût pas descendu aux abris : il était simplement curieux d'observer, une première et une dernière fois, ce fameux éclair qu'on dit plus brillant que mille soleils gonfler à la verticale de la ville par ce bel après-midi de septembre. À part ça il était aussi brun qu'Antoine était blond et portait derrière la nuque ses cheveux aussi longs, bien qu'un début de calvitie commençât à lui arrondir le front. Bastien avait 36 ans, exactement le double d'âge qu'Antoine, mais on ne l'aurait pas dit.

Ils allaient bien ensemble et parlèrent peu, ce qui en est une preuve, en descendant vers le centre l'avenue Paul-Doumer dont les acacias bruissaient dans la brise. Ils trouvèrent Clotilde, qui voulait qu'on l'appelât Clo, devant le bassin de la place Léon-Blum, un baptême de fraîche date dont, cette fois, ils connaissaient le Saint. Clo jetait des miettes de pain aux trois cygnes goulus qui plongeaient leur cou dans l'eau et le ressortaient lisse et sec, d'où son étonnement fasciné. Clo était mince et brune, avec une frange. Elle avait 9 ans, et observa de ses yeux noirs et sérieux, où l'on ne devinait guère les émotions, les deux hommes qui approchaient d'une démarche pareillement chaloupée, penchant l'un vers l'autre à chaque pas. Elle les trouva beaux et sympathiques et pensa un instant que c'étaient des pédés. Quand Bastien s'agenouilla devant elle pour lui demander ce qu'elle faisait là, elle répondit, en souriant à Antoine resté debout, que ça se voyait.

— D'accord, dit Bastien. Mais ce que je voulais dire c'est : pourquoi n'es-tu pas avec tes parents ?

— Mes parents sont cons, fit Clo. À cette évocation, un pli fugitif naquit entre ses sourcils, ses yeux se firent plus sérieux que jamais.

La réponse plut à Antoine et à Bastien, qui s'en contentèrent. Antoine souleva la petite fille par les aisselles, à hauteur de son visage d'ange fatigué. Tu veux venir te balader avec nous ? Clo réfléchit, ou fit semblant, hocha le menton et répondit qu'elle voulait bien. Et ce n'est qu'une fois reposée à terre, Antoine se fatiguait vite, qu'elle leur apprit son nom, qui était Clotilde, mais il fallait dire Clo. Ensuite ils marchèrent dans des rues vides et chaudes, des ombres violettes s'allongeaient à leurs pieds sur la pâte des trottoirs beurrés par le

soleil couchant, les deux garçons tenaient chacun Clo par une main, le silence qui avait saisi la ville était d'une densité sidérale, les sirènes, qui fonctionnent au fuel, un détail qu'en général on ignore, avaient épuisé leur combustible et s'étaient tues depuis longtemps.

— Je mangerais bien une glace, lança Clo alors qu'ils longeaient une pâtisserie devant laquelle un appareil réfrigérant avait été tiré. Une pancarte promettait quinze parfums de sorbet, ce qui était beaucoup pour Clo, qui hésita ; tandis que Bastien musardait dans l'ancre, Antoine lui servit avec sûreté un cornet à deux boules, menthe fraîche et verveine, qu'elle aima pareil, mais surtout la verveine. Antoine et Bastien mangeaient des sablés, des gâteaux à la noix de coco, des trucs à la frangipane molle, que le plus vieux avait pillé dans le magasin. Personne n'avait jamais vécu fin du monde si agréable, d'autant que le monde ne se décidait pas à finir et que les missiles tardaient, mais Bastien avait tendance à ne pas le regretter. Lorsque Clo proposa d'aller au zoo, ses deux compagnons trouvèrent l'idée excellente et, à plusieurs centaines de mètres de l'endroit, ils entendaient déjà les rugissements des fauves qui avaient faim, l'heure d'être nourris étant passée.

— Ils ont faim, dit Clo. Il faudra leur donner à manger.

— Mais quoi ? s'exclamèrent ensemble les deux garçons.

— Il n'y a qu'à ouvrir les cages, ils se débrouilleront, affirma Clo, qui avait encore les doigts tout collants de la glace fondue, et se les léchait.

L'idée n'était pas mauvaise non plus. Antoine et Bastien se la renvoyèrent de l'œil, puis le second partit à la recherche des clés tandis que l'autre s'asseyait sur un banc, à côté de l'enclos aux antilopes que Clo, à travers les losanges du grillage, tentait d'atteindre de la main mais en vain. Antoine se sentait las, une lourdeur familière tirait vers la terre le centre de gravité de son corps, pourtant intact en apparence avec le muscle du mollet qui gonflait à la moindre sollicitation, les doigts fins qui ployaient dans l'air, la bouche aux belles lèvres pleines qui savaient sourire sans effort. Le soleil grouillait derrière une haie comme un essaim d'insectes dorés autour d'une sculpture en mâchefer, Bastien revenait chargé de trousseaux cliquetants qu'il faisait tourner au bout de son bras. La lourdeur se fit légère, Clo battit une fois des mains, sautilla sur place. Chic ! gloussat-elle. Bastien l'embrassa, imité par Antoine.

Le zoo comportait beaucoup de cages, beaucoup d'enclos, et les clés étaient anonymes. Ils tâtonnèrent avec patience et, peu à peu, tout s'ouvrit au nez, au groin, au museau, au mufle, à la barbe des animaux. Les premiers à se voir offrir une liberté accueillie avec paresse et circonspection furent les zèbres, il était donc sept heures, comme il a été annoncé au début de cette histoire vraie. Les zèbres

furent suivis par les originaux, dont le galop dans l'allée centrale sembla une charge de cinéma où il n'aurait manqué que les clairons. Puis ce fut le tour des éléphants, ces rochers qui marchent, dont l'œil malin faisait penser à une escarboucle incrustée dans leur tempe par une fronde, et ensuite les dromadaires aux longs cils de fille, les bisons et leur capuchon mité, le rhinocéros solitaire qui se planta devant le miroir déformant de l'aire aux enfants et ne voulut pas quitter l'observation butée de son image qui gondolait, et encore les rapaces aux ailes rognées, qui ne savaient plus voler, et les crocodiles, vives machines de bronze, et le couple de fourmiliers aux échinés de chats.

— Tu crois qu'on doit vraiment ? douta Bastien devant la première cage d'acier du périmètre caverneux des fauves, aux odeurs âcres et fortes.

Pour seule réponse Antoine fit jouer le pêne du portail du tigre, qui glissait sur le ciment à pattes de velours, ses rayures derrière les barreaux donnant à sa déambulation l'allure saccadée d'une projection stroboscopique. Distant, l'animal passa devant les trois humains sans leur accorder un regard ; Clo en fut trop saisie pour oser une caresse, mais rit lorsque le tigre envoya un jet d'urine contre un conteneur à papiers en plastique orange, pour marquer l'orée de son nouveau territoire.

Les ours bruns escaladèrent leurs gradins de pierre ponce en se poussant museau contre cul, ocelots et lynx se chamaillèrent avec une certaine mesquinerie et la panthère noire, dernière bête à être libérée car elle ne faisait qu'une tache sombre dans sa cage, fondit dans les recoins comme une coulée d'encre de Chine sur du velours de même nuance.

Le zoo était vide, à peine un martèlement de sabots, un claquement de crocs témoignaient encore de la présence proche des pensionnaires en goguette. Il avait bien fallu deux heures à l'entreprise, en conséquence la nuit avait épaissi au-dessus des arbres où crépitaient de vieilles étoiles, encore qu'à leur niveau les grosses lampes-ballons au sodium se fussent automatiquement éclairées, telles des planètes à la combustion douce naissant du fouillis mouvant de l'hydrogène obscur des nuées.

Comme au sortir d'un combat, même de ceux qu'on remporte, les trois artisans de la libération animale se sentaient désarmés et vacants : dans ces lieux désormais morts où ils avaient œuvré pour la vie, le vent de l'esprit d'enthousiasme ne soufflait plus, les contingences revenaient : la lourdeur sinistre au bas des entrailles d'Antoine, l'ennui dans les yeux de Clo, et ce cynisme douillet au plus profond de Bastien, à qui il reprenait envie de se masturber, ce qu'il faisait deux fois par jour dans ses périodes sans maîtresse, à qui pourtant il ne faisait l'amour que deux fois par semaine.

— J'ai faim ! affirma Clo.

C'était au moins un besoin que tous partageaient. Ils repartirent vers le centre ville, suivis par un lent marsupial, celui dont les écailles en losange, couleur cuivre roux, n'ont pu être sculptées que par la main de Dieu, ou de dieu, ou de quelque autre divinité de hasard et de nécessité.

Sur leur route dans la ville multicolore de lumières inutiles, ils marchèrent sur un semis de gouttelettes parmes, sang d'herbivore peut-être éraflé par une griffe ou touché par une patte trop empressée, ils virent les girafes brouter l'envers des platanes, un python réticulé enroulé autour du fût d'un réverbère, un lion s'ébattre avec une poignée de lionnes au milieu d'un parking, ils entendirent au loin le bruissement énorme que faisaient les hypos en plongeant dans la rivière depuis la voie sur la berge et la course éperdue d'un ongulé sur le pavé des vieux quartiers. Les bêtes prenaient possession de la ville.

À la terrasse d'un restaurant chic ils s'assirent autour d'une table ronde et blanche où le couvert était mis ; un singe, orang-outang ou chimpanzé, ils ne savaient pas bien, mangeait des bananes prises dans une coupe avec un classicisme rassurant. Personne ne se souvenait avoir délivré des anthropoïdes, ou même en avoir vu : cette présence affairée et goguenarde parut aux deux hommes un signe annonçant les temps nouveaux.

Mais il ne faut pas trop se fier aux signes (ni aux singes, qui en sont l'anagramme ironique). Clo, déjà en colère d'avoir égaré le pangolin, avalé par un soupirail, avait répété « j'ai faim, merde ! », et poussé par cette mauvaise humeur, Bastien s'était décidé à faire une expédition jusqu'aux cuisines. C'est là qu'il rencontra, émergeant d'une trappe située sous la table à débitage, un homme chauve, rouge et suant, qui lui tendit à bout d'œil un regard enceint d'une gigantesque interrogation. C'était le Chef qui, lassé, montait aux nouvelles, cagoule rabattue, masque en berne, goldorak dégrafé.

— Alors, quoi... dites... il ne s'est rien passé ?

Bastien sourit en réponse, mais le coin droit de sa bouche faisait un angle plus aigu que le gauche, preuve de la montée d'une amertume qui ne cesserait dès lors d'enfler : avec l'apparition du gros homme rougeaud, l'ordre ancien se remettait en place, premier quart de tour de roue du rouleau compresseur qui allait tout aplatir, tout : la folie, le rêve, l'espoir.

La suite est facile à deviner, mais moins à écrire, ce pourquoi je m'en abstiendrai en partie. Mais des culs-de-basse-fosse, des caves, des bunkers, les hommes, les femmes, les enfants, les militaires et les gens de police remontèrent avec prudence, reniflant de leur museau de rat l'atmosphère miraculeusement vierge des poussières radioactives

attendues. Ils y mirent toute la nuit, mais ils le firent : ils reprirent possession du monde, un monde intact que leur peur alliée à un quelconque écho fou sur les écrans des radars avait, un temps trop court, vidé.

De cela, donc, je ne dirai rien, et rien non plus sur les coups de feu épars qui ponctuèrent la nuit entre les éclats de rire, les musiques d'orphéon, les pétards, les Marseillaises hurlées et les actions de grâce ânonnées – ces coups de feu vengeurs qui réduisirent la nuit des bêtes à une nuit sans bête, en vertu de la loi non écrite selon laquelle hommes et animaux ne peuvent pas exister ensemble, ou seulement les uns comme chasseurs et les autres comme chassés, les uns comme vivants et les autres comme victimes.

Je ne dirai rien non plus de l'après d'Antoine, dont le sort est sans doute de mourir dans l'année, de son cancer, à l'hôpital Nord qu'il devra regagner avec l'aube, et rien de Clotilde, qui préférerait qu'on l'appelât Clo, et qui ira retrouver ses parents, qui ne sont pas forcément cons mais sont en tout cas des parents.

Certes je pourrais en dire plus sur Bastien, sur cette aube lavée qu'il traversa dans un songe, sur la manière dont il pleura longtemps, agenouillé devant le corps mitraillé d'un guépard, animal en voie de disparition, à l'angle de la rue Jean-Moulin et du boulevard Sébastien-Bottin. Mais justement je m'appelle Bastien. Et discourir sur quelqu'un qui porte le même nom que moi ne me tente pas : à travers les mots, probablement ne trouverais-je que d'autres amertumes...

Je préfère abandonner Bastien à l'angle de la rue Moulin et du boulevard Bottin, Bastien dont la main est crispée dans la fourrure courte et rêche du guépard encore chaud, Bastien qui s'apprête à retrouver son piano, ses maîtresses interchangeables, ses romans inachevés, Bastien dont la vie désormais est suspendue à cette attente : la prochaine alerte, peut-être la bonne.

Le temps de la nuée grise

(ou : Les aventures étranges du dernier homme dans Paris)

Une couleuvre d'Esculape glissa son corps sinueux entre deux livres à couverture orangée. Le dernier homme dans Paris reposa sur l'éventaire le numéro craquant et friable de *La baïonnette* qu'il était en train de feuilleter. C'était le numéro du 2 novembre 1916, sur la couverture dessinée par Paul Iribe on pouvait voir le Kaiser Guillaume et le Kronprinz quitter le charnier de Verdun avec, au bas du dos, les empreintes rouges de semelles vengeresses. La couleuvre hésitait, son museau camus couleur vieille rouille se balançait de droite et de gauche au bout de son long cou qui était aussi son corps en entier. Elle se poussa un peu plus par simple frisson de ses côtes innombrables, il y en eut vingt centimètres de plus entre les deux volumes qui penchaient l'un vers l'autre et formaient ainsi, au-dessus de la section vaguement triangulaire du corps serpent, une sorte de toit pointu. *Viens !* prononça silencieusement le dernier homme dans Paris. Les pensées de la couleuvre, comme celles de tous les reptiles de sa connaissance, étaient lentes et lourdes, peu précises, elles se traînaient à la surface de sa petite cervelle comme elle-même rampait à la surface des choses. *Manger... manger*, disait la couleuvre. *Nous allons chercher ensemble*, pensa très fort et très distinctement le dernier homme dans Paris. Il avança la main gauche, paume ouverte vers le ciel. La couleuvre d'Esculape souleva sa belle tête plate, posa son museau tiède comme l'air du temps au centre de la main offerte ; ses yeux latéraux, couchés de part et d'autre des neuf grandes écailles imbriquées qui lui faisaient un masque métallique, luisaient avec fixité et rondeur ; sans doute ne voyait-elle du dernier homme dans Paris qu'une silhouette géante, déformée, sans couleur. Elle rampa sur l'avant-bras nu, sortant tout entière d'entre les deux livres. C'était une couleuvre petite pour son espèce, qui devait tout juste atteindre le mètre. Elle s'enroula deux fois, trois fois autour de l'avant-bras, et au bout du parcours revint nicher sa tête dans la paume au-dessus de laquelle les doigts repliés vinrent former un petit toit. Son corps était sec, rêche, léger, il ne pesait vraiment rien du tout. Le dernier homme dans Paris, de sa main libre, sortit de leur rangée les deux livres orange, les posa à plat sur le dos d'autres ouvrages serrés à la verticale sur le devant de l'éventaire. C'était deux romans à caractère érotique,

fermés par une mince pellicule de plastique. Il s'attarda à contempler les photographies qui ornaient les couvertures, cadrées dans un cercle qui poinçonnait le fond orangé. Les deux photographies montraient une femme de même type, brune, aux seins lourds avec de larges aréoles foncées, vêtue seulement d'un slip noir à dentelles ; simplement, la femme était seule sur l'une des couvertures tandis que sur l'autre un homme moustachu l'enlaçait. Le dernier homme dans Paris abandonna sa contemplation amusée, les titres des livres, SECRET D'ALCÔVES et LA BRÛLURE DE LA CHAIR, voltigeaient encore dans ses pensées alors qu'il s'écartait de la caisse à bouquins fixée sur la tranche du parapet.

Il longea un moment le trottoir, regardant distraitemment les étalages tous pareils ou presque qui attendaient éternellement des curieux qui ne viendraient plus fouiller la mémoire inerte des vieux livres abandonnés. L'air était sec et doux, comme il était devenu et le resterait toujours, la température était tiède, comme elle était devenue et le resterait toujours. Au ras des toits, du moins le semblait-il, flottait, immobile, la Nuée Grise. La couleuvre d'Esculape coulisssa sur son bras, remonta vers son épaule, glissa sa tête aplatie dans l'échancrure de sa chemise ouverte, la laissa reposer dans la cavité claviculaire. *J'ai faim*, répéta rêveusement la couleuvre. *Patience*, dit le dernier homme dans Paris. Le ruban gris-brun du reptile encerclait son épaule, pendait jusqu'à sa taille. Sur la caisse en bois vert passé d'un bouquiniste disparu, un vautour moine était perché, qui le regardait venir de son œil oblique. Complètement enveloppé dans la cape brune de ses larges ailes, le rapace semblait réfléchir intensément ; son cou granuleux, grisâtre, grossier, s'accordait mal avec la collerette de plumes blanches d'où il jaillissait comme un tronc pelé, mais la fixité de son regard rouge lui donnait un semblant de noblesse fatiguée. Au passage du dernier homme dans Paris, le vautour secoua légèrement son lourd manteau de plumes tombantes et ce frémissement fut accompagné du doux froissement des rémiges, nettement perceptible dans le silence mat de l'eau courante. *Qu'est-ce que tu veux ?* demanda le dernier homme dans Paris. L'œil rond du vautour, planté comme une bille pourpre et noire à l'angle de son bec, le fixait intensément. *Je voudrais bien manger le serpent que tu portes autour de ton épaule*, dit le rapace. En réalité, il n'avait pas dit serpent, mais quelque chose comme « le vif et long glisseur entre les pierres ». *Non*, dit le dernier homme dans Paris ; *tu es bien capable de trouver toi-même tes proies*. Le vautour planta son bec dans les plumes courtes de son poitrail, y fouilla un instant, à la recherche d'une probable démangeaison. *Je suis fatigué*, dit-il enfin, *et je ne peux pas voler très haut à cause de la Nuée Grise*. Il n'avait pas formulé Nuée Grise, bien entendu, mais plutôt

« durcissement gélatineux de l'air », ce qui, pour ce qu'en pouvait savoir le dernier homme dans Paris, était une bonne définition du phénomène. *Tu te débrouilleras très bien tout seul*, coupa-t-il en reprenant son chemin le long du quai des Grands-Augustins. De l'autre côté de l'eau murmurante, le Palais de Justice dressait sa pesante masse grise sous l'étalement de la Nuée, que frôlait à l'envers le vol incessant d'oiseaux blancs. Solitaire sur la caisse offrant à l'absence de vent ses bouquins écornés, le vautour moine s'était redrapé dans sa dignité emplumée.

Il descendit par le premier escalier sur le quai non encore touché par l'autoroute rive gauche miraculeusement et à jamais interrompue. À ses pieds, la Seine roulait, pure comme du diamant. Dérangé par son approche, un alligator nain se souleva sur ses pattes courtaudes, courut étonnamment vite pendant quelques mètres, se jeta dans le courant qui l'emporta dans une gerbe d'éclaboussures. Les crocodiles étaient très farouches encore, mais le dernier homme dans Paris put suivre un moment, dans la transparence de l'eau, la forme fuselée qui ne tarda pas à se perdre vers l'aval du fleuve. À cet endroit-là, l'eau affleurait les berges, ce qui était commode pour des animaux amphibies comme les crocodiliens et les hippopotames. Des plantes aquatiques avaient commencé à se multiplier depuis l'île de la Cité grâce au ralentissement notable du courant que plus rien ne pressait, et envahissaient peu à peu les berges de la rive gauche. Les hippopotames étaient plus loin, ayant élu domicile dans le square du Vert Galant. Le dernier homme dans Paris, qui passait sous l'arche sans ombre du Pont Neuf, les regarda un instant à travers la largeur limpide du fleuve, tandis qu'ils piétinaient pesamment les pelouses avant de plonger de tout leur poids, qui était considérable, dans le lit herbeux qui se creusait sous leur masse et se reformait aussitôt. Les hippopotames bramaient de plaisir, et leur large gueule au palais boudiné mais d'un rose si délicat bâillait à n'en plus finir, dévoilant, plantées à l'extrémité de la mâchoire inférieure, les deux incisives horizontales et les deux canines triangulaires, d'apparence redoutable, et si incongrues dans une bouche d'herbivore. Les dos gris ardoise luisant d'eau ondulaient dans le lit moussant des herbes, et le dernier homme dans Paris essaya de capter des pensées éparses, mais en vain : du troupeau cisailé d'éclaboussures ne lui parvenait, affaiblie, qu'une vague rumeur de contentement paisible et collectif. Comme la couleuvre se rappelait à lui en haussant son museau ovale jusqu'au niveau de sa bouche que vint effleurer la langue bifide qui sortait, frétilante, de la gueule pourtant fermée, le dernier homme dans Paris chercha pour elle un coin où l'eau clapotante léchait la berge herbeuse, et la déposa sur la pierre fendillée. *Il y a des grenouilles par*

ici, dit-il ; *cherche toi-même, maintenant*. La couleuvre lui envoya une onde informelle de reconnaissance, infiltra son corps dans une crevasse de la pierre, disparut à sa vue. Il resta longtemps assis sur une bitte d'amarrage qui avait dû servir à des péniches emportées, coulées, désarmées, disparues de quelque manière, et l'eau transparente raclait la berge sous ses pieds nus qu'il aurait pu tremper dans l'onde rien qu'en étendant un peu la jambe.

Il croisa un buffle solitaire en traversant le Pont Royal majestueux et glacé. Le buffle hésitait au milieu de la chaussée, ses naseaux palpitant humaient les odeurs plates des vieilles pierres désertées, sa tête farouche, au front casqué par la jointure bombée des cernes, roulait de droite et de gauche tandis que ses grands yeux humides, frangés de cils longs et recourbés comme ceux d'une élégante, sondaient la perspective trouble du pont. *Que cherches-tu ?* lui demanda le dernier homme dans Paris. Les pensées du buffle lui parvinrent comme un flot rocheux. *J'ai perdu les miens, je ne reconnais rien, je ne sens plus les traces... Paris est vaste*, lui répondit l'homme, *et je ne peux rien pour toi*. Seul un souffle pesant, porteur d'une angoisse diffuse et butée, lui répondit. Il croisa le buffle, caressant au passage de la main gauche l'échine énorme couverte de poils rêches qui masquaient 800 kg de viande massive. Dans le froissement de l'eau, le bruit des sabots qui s'éloignaient cessa rapidement de lui être perceptible. Après avoir traversé le quai des Tuileries, où ne rôdait à perte de vue qu'un rhinocéros borné qui donnait parfois de la corne contre le tronc d'un arbre ou la calandre d'une voiture abandonnée, le dernier homme dans Paris tourna sur sa droite dans la place du Carrousel, s'enfonça à travers les pelouses en friche vers l'angle rentrant du Louvre. Arrêté frontalement par les hauts bâtiments couturés d'Histoire, le silence de l'eau s'était éteint, avait été remplacé par le silence de rien. Bien que la luminosité atone de la Nuée Grise aplatit les reliefs et les couleurs, le hideux arc de triomphe de Percier et Fontaine restait vaguement doré, et ses sculptures néo-classiques bourgeoisaient, tachées de gris sombre ; sur le dernier cheval à droite du quadriga de bronze verdi coulé par Bosio, un aigle royal était perché, qui, d'un seul battement de ses larges ailes, s'envola brusquement, monta vers la Nuée, ne devint plus qu'une croix noire qui filait sous le plafond sans tain. *J'ai peur !* fit une voix intérieure tout près du dernier homme dans Paris. Il se détourna, c'était un vieux zèbre aux jambes torses qui, séparé d'un troupeau de moyenne importance qui paissait dans les pelouses, s'approchait de lui en marchant de travers. *De quoi as-tu peur ?* questionna l'homme ; et au moment précis où il formulait cette question, il en connut la réponse. Un lion s'avancait vers le zèbre, tassé sur lui-même, sa queue

empanachée battant furieusement ses flancs. *Écarte-toi*, murmura sourdement le lion ; *je vais tuer cet herbivore*. Sa gueule s'ouvrait sur des crocs redoutables, ses yeux n'étaient plus que deux fentes d'où filtrait une flamme brun clair. *Je ne veux pas être mangé...* gémit le zèbre. Il s'était arrêté, mais ses pattes tremblaient, communiquant à tout son corps un frémissement de fièvre, et ses curieuses oreilles arrondies en conque étaient aplaties en arrière sur son crâne. *Je ne peux pas changer la décision du lion, ni sa faim*, dit le dernier homme dans Paris ; *d'ailleurs tu es vieux et malade, et c'est pour cela qu'il t'a choisi. Fais taire ta peur ; je vais t'aider ; tu ne t'apercevras de rien*. Il se concentra, envoya vers le zèbre une onde de calme, comme une vague fraîche d'eau écumante anesthésia une blessure ouverte. *Tu ferais bien de te dépêcher*, grogna le lion à son intention ; *ma patience a des limites*. Mais le zèbre ne tremblait plus, ses pensées chevrotantes avaient été balayées par la vague, il n'était plus qu'un bloc de viande en attente. Le lion bondit, ses griffes émoussées crissèrent sur le gravier. Ce fut très vite fait, et pendant que son muflle éclaboussé plongeait dans le flanc ouvert, le dernier homme dans Paris lui demanda s'il pouvait prélever pour lui une portion de chair, car il devait être aux alentours de midi et sa faim venait de s'éveiller. *Prends ce que tu veux, mais ne me dérange pas davantage avec tes discours !* dit le lion barbouillé de sang frais. Le dernier homme dans Paris s'accroupit près de la dépouille qui tressautait sous la dent du fauve et, plongeant ses mains dans la blessure pourpre, il en détacha une côte entière où adhérait suffisamment de viande. Il mangea assis sur un banc de la place, la chair du zèbre était fade et dure mais bonne quand même, et puis il avait l'habitude.

Il traversa ensuite lentement le jardin des Tuileries sous ce ciel uniformément bouché qui laissait sans doute passer les radiations indispensables du soleil, car la végétation, autrefois souffreteuse, ne cessait de croître et d'embellir. La Nuée Grise semblait s'être concrétisée au ras des toits, mais l'impression était fausse puisqu'elle ne coupait que le troisième étage de la tour Eiffel. Ou peut-être variait-elle en altitude sans que cela fût perceptible dans son uniformité ? Il était impossible, et sans importance, de le savoir... Allongée contre le socle d'un groupe animalier sculpté par un petit maître du XIX^e siècle et représentant la lutte mythique, car impossible pour raison géographique, d'une lionne et d'un rhinocéros asiatique, une lionne véritable reposait, endormie en apparence seulement, car ses oreilles pivotèrent au passage du dernier homme dans Paris, le suivant au simple bruit de ses pieds nus sur le sable gravillonné de l'allée. Les pensées de la lionne étaient confuses et ne s'adressaient qu'à la calme tiédeur du jour, aussi ne chercha-t-il pas à communiquer

avec elle. Dans le bassin central où il se lava la figure et les mains du sang séché du zèbre, deux otaries pataugeaient, qui l'invitèrent à se joindre à leurs ébats. Il refusa, mais resta un moment assis sur la margelle du bassin, à les regarder jouer, à les entendre rire d'un rire presque humain. Sur un platane proche, un unau dormait, la tête en bas, broussailleux et immobile comme une souche barbue accrochée illogiquement parmi les feuilles vertes. Sous les arbres de nombreux animaux dormaient, des carnivores pour la plupart, et alors qu'il cheminait lentement entre les parterres à la française où les roses jaillissaient orgueilleusement parmi les tiges de l'herbe folle, un iguane coupa méticuleusement son chemin, magnifiquement gris de toutes les couleurs, sans plus de pensées perceptibles qu'un dragon de pierre. Ensuite il alla s'accouder à la rambarde devant le musée du Jeu de Paume, laissant son regard embrumé par cette émotion particulière que provoque toujours la beauté pure plonger dans le vaste espace de la place de la Concorde, la plus belle place de Paris et du monde peut-être, pour l'heure et définitivement débarrassée de la ronde des voitures dont les carcasses avaient été repoussées sur la voie inférieure du quai des Tuileries par les éléphants. Ainsi vide et nue autour de l'axe central de l'obélisque de Louqsor dressée comme une aiguille pointée vers la Nuée, la place de la Concorde ressemblait à nouveau aux vieilles gravures la représentant, sauf que les fiacres et les promeneurs en gibus avaient été remplacés ce jour par sept girafes musardant et un pangolin solitaire qui se hâtait en diagonale vers l'ancien ministère de la Marine.

Il retourna sur ses pas en passant par la rue de Rivoli, qu'il aimait à cause de tous ces magasins sans importance qu'elle abritait sous ses arches, et qui lui faisaient penser à des bonbonnières ouvertes sur d'intimes et charmants déballages. Un éléphant africain rencontré par hasard le suivait à distance, piétinant massivement au bord de la chaussée, tandis que lui flânait, léchant les devantures, s'arrêtant parfois devant une parfumerie où des Babel de flacons d'essences précieuses s'élevaient dans des geysers d'étoffes pourpres, parfois devant un marchand de peinture, pour apprécier narquoisement le fini d'un paysage délayé au pinceau fin par un artiste du dimanche mort depuis longtemps. *Ton corps est sec*, lui disait l'éléphant ; *pourquoi ne vas-tu pas te baigner plus souvent ? J'aime varier les plaisirs*, répondait le dernier homme dans Paris, ce qui, pour le pachyderme, se traduisait par : « j'aime faire une chose un moment, et une chose différente un autre moment ». *Par exemple marcher sous ce toit de pierre et regarder les objets fragiles et inutiles qui sont entassés dans ces sombres grottes ?* disait l'éléphant. *Par exemple*, répondait l'homme. Et comme il disait cela, il s'arrêta une nouvelle fois devant la vitrine d'un magasin de prêts-à-

porter féminins à la façade de bois rose et or découpée en une série de grands ovales qui faisaient comme des hublots déformés ouvrant sur les cabines de luxe d'un transatlantique quelque peu lupanar. Le temps de la Nuée Grise étant survenu en été, la plupart des mannequins babillant en silence de leurs lèvres de plastique carminées n'étaient vêtus que de maillots de bain multicolores qui explosaient en feux d'artifice sur le fond bleu outremer des vitrines. Avec un sentiment prononcé de nostalgie, le dernier homme dans Paris détailla les formes féminines alanguies sur des chaises longues à rayures ou, au contraire, cambrées comme des joueuses de hand-ball, et ses yeux glissaient sur les cônes exagérément pointus des poitrines, sur le triangle exagérément proéminent des pubis, sur les cuisses laquées de brun solaire exagérément lisses et fuselées. Il eut envie d'entrer dans le magasin. La porte étant bloquée au verrou, il demanda à l'éléphant de l'enfoncer. Le pachyderme franchit le porche formé par deux colonnes, tangua près de l'homme qui imagina un instant que l'animal allait culbuter la frêle barrière de verre de son large front lisse où poussaient quelques gros poils clairsemés. Mais l'éléphant se contenta d'appuyer sa patte aux ongles de granit contre la porte qui éclata comme une bombe, lançant dans toutes les directions de longs poignards de verre scintillants qui ricochèrent en chantant sur le trottoir. *Veux-tu que j'ouvre autre chose ?* proposa l'éléphant en sondant l'homme de son œil gauche cloué comme un bouton luisant dans le carton gris de sa tempe. *Je te remercie, mais c'est parfait ainsi,* dit le dernier homme dans Paris, portant un index mouillé de salive à sa joue qu'une écharde de verre avait entaillée légèrement dans sa trajectoire. *Je te laisse, alors ; je vais me baigner,* souffla l'éléphant. Il se dégagea à reculons de la cage des arcades, remonta la rue de Rivoli en ondulant comme une montagne de boue plissée en cadence par un séisme souterrain, tandis que sa trompe et ses oreilles se balançaient dans la houle que sa démarche chaloupée communiquait à son corps. Mais le dernier homme dans Paris ne s'occupait plus de lui, il humait l'odeur de poussière, de peinture, de cire, de bois, qui flottait délicieusement dans la densité sourde de la boutique octogonale longtemps fermée. Il palpa, dans des tiroirs qu'il ouvrait en tirant leur poignée délicate de laiton ouvragé et doré, des pulls fins et soyeux couleur pastel, il frôlait de la main, au bas de mannequins à la peau bleu foncé ou argent, aux immenses yeux de paon faisant la roue, des robes pailletées de diamants, il enveloppait de la paume, par-dessus la fine pelure d'un soutien-gorge de bain, la dure courbe d'un sein de plastique. La nuit vint, lente et insidieuse à cause du plafond roidi de la Nuée, et comme l'électricité ne fonctionnait plus l'intérieur du magasin bleu se fondit doucement dans une vague d'ombre qui s'épaississait. Alors que le dernier homme dans Paris jetait un ultime

regard sur ces lieux enchanteurs qu'il allait devoir quitter, on frappa au carreau dans son dos. *TocTocToc !* Il sourit en lui-même avant de se retourner, car cela lui rappelait une vieille histoire d'avant. Contre l'une des vitrines, à l'extérieur, agrippé à l'ovale de bois par ses fortes serres, un corbeau l'observait de profil d'un œil sans indulgence. Il avait toqué à la vitre avec son bec qui était aussi noir que son plumage et non pas jaune comme on le représentait autrefois dans les bandes dessinées – ce sont les merles qui ont le bec jaune – et maintenant il attendait, peut-être une question, peut-être une salutation, peut-être un fromage. *Que veux-tu ?* dit le dernier homme dans Paris. Il écouta intensément avec les oreilles de son esprit mais le cerveau du corbeau était un bloc sans faille, muré, d'où ne parvenait même pas le moindre grésillement. Les corbeaux étaient de ces très rares animaux, avec les chats et peut-être les dauphins, à refuser le dialogue intelligible, comme s'ils avaient délibérément ignoré qu'était venu le temps de la Nuée Grise, ou qu'au contraire ils eussent pensé que celui de l'homme était terminé et qu'il était inutile de dialoguer à cerveau ouvert avec son dernier représentant. C'était naturellement un point de vue réaliste, et le dernier homme dans Paris l'acceptait sans amertume. Il lui sembla cependant déceler dans l'œil du corbeau muet une lueur ironique qui n'était pas entièrement inamicale, et cela le soulagea. Puis le corbeau battit des ailes et s'envola dans la pénombre extérieure. Troublé malgré tout, le dernier homme dans Paris s'abîma dans la contemplation de sa silhouette filiforme qui se détachait à peine dans l'eau trouble d'un grand miroir ovale. Noyé dans ce liquide sirupeux et sans couleur, il n'existait qu'à peine ; la cause de cet effacement partiel lui parut surtout tenir à sa chemise et à son pantalon de couleur terne. Il les arracha, choisit sur un mannequin violet une robe courte d'un jaune violent qu'il enfila. Son image dans le miroir était maintenant plus affirmée : la robe jaune lui allait bien, lui donnait, grâce à sa barbe en éventail, un air antique, barbare. Il quitta la boutique à longues enjambées souples, en prenant bien garde à ne pas s'entailler les pieds sur les éclats de verre, et alors qu'il remontait à son tour la rue de Rivoli vers la Cité, des oiseaux rouges et verts vinrent voler autour de lui, l'ayant pris sans doute pour une immense fleur mouvante dont le crépuscule n'avait pas encore fermé la corolle.

Malgré l'absence d'électricité, de la lune et des étoiles, la nuit n'était jamais tout à fait noire à cause de la Nuée qui, compacte et mate pendant la journée, reluisait sourdement aux heures nocturnes d'une sorte de phosphorescence sans couleur, trop pâle pour projeter des ombres, mais qui n'en répandait pas moins sur Paris un voile translucide de lumière sourde. Il revint vers le Quartier Latin en

longeant la rue de Rivoli, tourna vers la droite au Châtelet. Il n'avait fait jusque-là aucune rencontre digne d'être signalée mais, en traversant le Pont au Change, un rhinocéros unicolore, attiré probablement par le papillonnement de sa robe jaune, le chargea dans le tonnerre roulant de ses sabots, avant de freiner brusquement, à deux mètres de lui, l'ayant reconnu au dernier moment. De vagues regrets crissèrent sous son crâne cuirassé, mais la bête au corps couvert de plaques de blindage évoquant un char d'assaut de la vieille guerre de 14 faisait à peine volte-face qu'elle avait déjà oublié. Les grilles du Palais de Justice dont l'absurde dorure résistait encore reluisaient doucement dans la pâle nuit sans teinte. Des feulements épars signalaient, à l'abri de rues furtives, la chasse de carnivores gros et petits, mais le dernier homme dans Paris se retrouva entre les parois resserrées de la rue de la Huchette sans avoir assisté à un de ces drames nécessaires qui lui étaient devenus coutumiers et qu'il essayait, chaque fois que cela lui était possible, de rendre rapide et sans douleur pour la victime. Sorti d'une bouche d'égout, un python réticulé traversa la rue devant lui, magnifique dans sa gaine luisante à rectangles noirs habillés de jaune. Le reptile, sans tourner vers lui sa tête triangulaire coulant comme une vague solide au ras du sol, lança une seule pensée qui signifiait : « je chasse je chasse les petites bêtes des profondeurs ». Puis il s'enfila sans bruit dans un soupirail au grillage arraché. Le dernier homme dans Paris pénétra dans la petite épicerie habituelle, grecque, ou turque, ou arménienne, prit sur les étagères déjà notablement dégarnies deux boîtes dont il vérifia l'étiquette dehors, à l'imprécise lueur de la Nuée, avant de les ouvrir avec un ouvre-boîte pris et reposé derrière la caisse. Mais il préféra manger tranquille assis sur l'herbe drue du square Viviani, adossé à la paroi rugueuse de l'église de Saint-Jules-le-Pauvre, dans le bruissement de la Seine retrouvée. Il avait fini les asperges en conserve et attaqua l'ananas lorsqu'une grande roussette vint se suspendre au-dessus de sa tête à la branche d'un buisson bas. Les grandes ailes de cuir noir se replièrent comme un parapluie qu'on ferme, dont les baleines auraient été en réalité des doigts incroyablement longs et grêles, et le chyroptère tourna sa tête rousse au museau de renard et aux grandes dents carnassières vers l'homme qui mangeait. *Tu m'en donnes un morceau ?* siffla la voix-pensée aiguë comme une épingle. Le dernier homme dans Paris tendit à la grande roussette une rondelle d'ananas, que l'animal volant saisit entre ses pouces crochus et noirs et la base de la première phalange des index entoilés, avant de refermer dessus ses mâchoires étroites. Il mâchouilla un instant mais recracha la tranche de fruit à peine entamée. *Ce n'est pas très bon*, couina la roussette ; *je pensais que c'était de la banane*. *Je suis désolé, c'est tout ce que j'ai*, s'excusa le dernier homme dans Paris.

Ça ne fait rien, dit la roussette, *c'était juste pour goûter*. Elle resta un moment encore suspendue à sa branche, sa tête fine tournée vers le dernier homme dans Paris, ses clairs yeux mobiles surveillant tous ses gestes avec une curiosité enfantine, tandis que les cornets de ses oreilles enregistraient les bruits multiples de la nuit. Enfin elle s'envola, ses ailes mammifères brassant lourdement et péniblement l'air tiède qui l'absorba dans ses profondeurs mystérieuses. Le dernier homme dans Paris l'avait déjà perdue de vue lorsqu'il entendit son appel, trois cris à la limite de l'audible, prolongés par des ultrasons qui le traversèrent comme une décharge de chevrotines d'argent.

Pour dormir, son endroit préféré était l'herbe douce et les vallonnements nains du jardin du musée de Cluny, dont la grille côté Boulevard Saint-Germain avait été couchée par cinq éléphants manœuvrant à sa demande. Alors qu'il franchissait les barreaux étalés et tordus, trois loups couleur de nuit grise passaient sur le Boulevard, remontant vers Saint-Michel, et leurs voix, quand ils le saluèrent, résonnèrent en parfait synchronisme. Le dernier homme dans Paris s'allongea entre deux bosses de terrain, comme s'il se fût couché dans la vallée de deux seins gigantesques recouverts d'une douce toison verte. Près de lui, la base tronquée d'une colonne romane montait une garde impassible. À la verticale de son visage, découpant les toits du Boulevard qui, ainsi, paraissaient sans épaisseur à la manière d'un décor expressionniste, la surface pailletée de la Nuée reposait, dolente, saupoudrant le monde d'une clarté d'étoiles ensablées. Des rues avoisinantes, de tout le quartier, de toute la ville, des murmures montaient, parfois des cris, des rires, des exclamations de joie ou de peur, toute une symphonie de gosiers, de gueules et de becs et de mâchoires, qui témoignait de la vie battante et saignante qui se développait alentour, monstrueusement, merveilleusement. Le dernier homme dans Paris avait déjà fermé les yeux quand une forme souple et nerveuse se coula près de lui, sans plus de bruit que la patte du vent sur l'eau dormante. *Je te dérange ?* gronda une voix douce de toute sa puissance contenue. *Non, tu peux dormir auprès de moi.* Il passa un bras sur une encolure tiède, une longue queue giflait l'air contre ses jambes, une gueule qui sentait le sang frais était ouverte près de son visage, et au fond d'une face plus noire que les nuits d'avant, deux prunelles à la phosphorescence verte le fixaient sans ciller. Il blottit son corps contre le flanc de la panthère noire, infiltra sa tête entre les pattes de devant dont une, griffes rentrées, passait par-dessus son épaule. Le poitrail de la panthère était d'une douceur de laine et l'odeur qui lui montait aux narines était une odeur de vie chaude, de chair palpitante et rugissante. Il se serra davantage contre la bête frémissante et un peu plus tard ils firent l'amour ensemble. Un peu

plus tard encore il s'endormait pour de bon, quand il s'éveilla la panthère était partie, et la matinée silencieuse qui s'était levée annonçait un jour qui ressemblerait comme un frère à celui qui venait de s'écouler, un jour placé sous le signe de la Nuée Grise et des aventures étranges du dernier homme dans Paris.

